This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08246532 3

George Bancroft.

RTC

TABLEAU

DE

L'HISTOIRE MODERNE.

PARIS.—IMPRIMERIE DE POUSSIN,
RUE DE LA TABLETTERIE, 9.

TABLEAU

DE

L'HISTOIRE MODERNE,

DE FRÉDÉRIC SCHLEGEL,

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR M. J. CHERBULIEZ.

I.

PARIS,

EUGÈNE RENDUEL, ÉDITEUR-LIBRAIRE,

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 22.

GENÈVE.

ABRAHAM CHERBULIEZ.

1831.

LENOX LIBRARY
NEW YORK

NOTICE

SUR LA VIE ET LES ÉCRITS

DE

FRÉDÉRIC SCHLEGEL.

Frédéric Schlegel naquit à Hanovre, en 1772. Il appartenait à une famille dans laquelle le goût des lettres et les talens ont été héréditaires, et qui tient une des places les plus honorables dans la littérature allemande. Son père s'est distingué par ses poésies et ses sermons; son oncle est un des premiers poètes tragiques que l'Allemagne ait vu paraître; enfin son frère Auguste Guillaume s'est fait connaître de la manière la plus avan-

tageuse dans la carrière des lettres. Ses nombreux ouvrages et ses talens remarquables lui ont valu une réputation bien méritée.

Frédéric passa son enfance soit auprès de son oncle, soit auprès de son frère aîné, tous deux ministres de campagne. Ainsi entouré, dès l'entrée de la vie, d'hommes distingués, de littérateurs savans, il dut bientôt sentir un penchant irrésistible pour cette carrière pleine d'attraits, dans laquelle un chemin semblait déjà lui être en quelque sorte frayé. Son père le destinait au commerce, cependant il lui fit donner une éducation très soignée, afin qu'il pût choisir avec connaissance de cause. Rien d'abord n'annonça en lui un talent supérieur; il ne se distinguait ni par son intelligence, ni par son esprit; seulement envoyé à Leipsick pour y étudier le commerce, il sentit si vivement son incapacité dans cette partie-là, que son

père cédant à ses désirs le rappela auprès de lui. Il était alors âgé de seize ans, et il commença à éprouver le besoin d'orner et de cultiver son esprit. Travaillant avec le zèle le plus ardent à acquérir les connaissances qui lui manquaient, il s'adonna tout entier à la philologie. Il étudia pendant une année à Gœttingue, puis à Leipsick, et ses études académiques étant terminées, il résolut de se distinguer en se livrant à l'étude la plus approfondie des auteurs grecs et latins.

Le premier écrit qu'il fit paraître, du moins à notre connaissance, est un mémoire sur l'école poétique des Grecs, inséré dans le journal de Berlin, dans le cours de l'année 1793. Il devint ensuite collaborateur du journal *Deutschland* (*l'Allemagne*), publié en 1795 et 1796, par Reichard à Berlin, ainsi que du *Lycée des beaux-arts*, qui parut en 1797 sous la même direction. Ses arti-

cles étaient en général des parallèles et des critiques qui, pour la plupart, ont été rassemblés et imprimés de nouveau dans un recueil publié à Kœnigsberg, en 1801.

Dans l'année 1797, Frédéric Schlegel débuta plus véritablement dans la carrière qu'il devait si bien fournir, par un écrit remarquable intitulé : *Les Grecs et les Romains*, suivi d'un mémoire sur le *Diotima* de Platon, et sur la description des mœurs du sexe féminin dans les poètes grecs. Hayne lui-même reconnaît hautement le mérite de cet ouvrage, qui ne fut jamais continué. Cependant on peut regarder comme formant une seconde partie, *la poésie des Grecs et des Romains*, autre fragment qu'il publia peu après et qui demeura aussi incomplet.

Dans ces ouvrages, Frédéric Schlegel, à côté d'un savoir profond, montra l'originalité du penseur, et l'on peut déjà y

reconnaître la vigueur des armes de la critique historique, avec lesquelles il se distingua dès-lors sur le champ de bataille de la poésie ancienne et moderne. On y trouve une discussion habilement tracée, sur le génie distinct des écoles anciennes et modernes, sur la différence entre le génie classique des anciens et le génie romantique du moyen âge.

Ce fut même en quelque sorte la première origine d'un grand procès littéraire, d'une lutte qui n'est point encore finie entre les sectateurs des deux partis, qui, exclusifs dans leurs opinions, ont fait des deux Schlegel l'objet de louanges exagérées et de reproches injustes, sans vouloir reconnaître que ces littérateurs, loin de partager leur partialité, ont admiré le génie sous quelque forme qu'il se présentât dans l'histoire de la poésie des différens peuples. Adoptant l'expression de romantique empruntée à la langue allemande, on en a corrompu le

sens et l'on a qualifié de ce terme tout ce qui en littérature sortait des règles établies par les anciens, il est devenu le mot de ralliement de tous les ennemis de l'antiquité, qui feignent d'ignorer que ces deux Schlegel, dont ils se prétendent les disciples, ont déployé dans tous leurs écrits une érudition vraiment classique et un grand enthousiasme pour l'antiquité. Les Allemands appellent romantique la couleur originale d'une littérature qui ne se traîne point dans l'ornière de l'imitation et qui, sortie du génie d'un peuple, est l'expression vraie de sa vie et de ses mœurs. En ce sens-là, les auteurs de l'antiquité sont plus véritablement romantiques peut-être que les modernes, et la poésie du moyen âge ne l'est pas davantage que celle des anciens Grecs; car l'une comme l'autre est un miroir qui offre à nos yeux l'image parfaite de l'époque qu'elle représente.

A. G. Schlegel, dans son Cours de

littérature dramatique [1], et Fréderic, dans son Histoire de la littérature ancienne et moderne, ont fait sans doute un grand éloge de Shakspeare comme le type du vrai romantique, et montré peu d'admiration pour les poètes français du siècle de Louis XIV. Mais ils ne voulaient pas dire par là qu'il valût mieux imiter Shakspeare qu'Eschyle, que Sophocle, ou tout autre tragique ancien, et celui qui maintenant vient nous donner sur la scène française des pièces informes, où les fautes du tragique anglais ne sont point rachetées par l'éclat d'un génie créateur et original, ne sont pas plus romantiques que Racine ne l'était en mettant dans la bouche de ses héros grecs, toute l'élégance du langage de la cour française et de la galanterie poudrée de l'ancien

1 Cet ouvrage a été traduit en français par M. Necker, sous la direction de madame de Staël, et publié en trois volumes in-8°, chez M. Cherbuliez, à Paris.

régime. Sans avoir besoin de chercher des modèles à l'étranger, nous trouverons dans la littérature française deux auteurs originaux et inimitables qu'on ne saurait assez admirer. Molière et La Fontaine sont romantiques dans la vraie acception de ce mot; aussi Fréderic Schlegel s'empresse-t-il de leur payer un tribut de gloire, trop souvent oublié dans ces derniers temps, où l'amour du moyen âge a semblé vouloir tourner toutes les têtes.

Après ces premiers essais, notre auteur s'occupa de la critique de Platon, ce qui le mit en relation à Berlin avec Schleiermacher; mais bientôt il renonça à la traduction projetée de cet écrivain, lorsqu'il y avait déjà cinq feuilles imprimées chez Frommann. *L'Athénée*, journal qu'il rédigeait en société avec son frère, contient un grand nombre de fragmens de lui. Dans l'année 1799, parut la première partie de *Lucinde*, ou-

vrage d'imagination et de sentiment qui ne fut jamais achevé, quoiqu'il eût positivement annoncé qu'il le continuerait. Ce roman, dans lequel l'amour platonique est peint avec une forte exaltation, excita de nombreuses critiques. Une foule de voix s'élevèrent de tous côtés, et le blâme le plus amer fut jeté sur cet ouvrage. Ce fut sans doute ce qui empêcha F. Schlegel de le terminer. Son esprit enclin au mysticisme, le rendait peu propre à traiter l'amour d'une manière intelligible et agréable; dans sa contemplation platonique, et sa séparation de l'esprit et du corps, il s'enfonçait au milieu de profondeurs métaphysiques, tout-à-fait étrangères au genre du roman et de ses lecteurs.

Il demeurait alors à Berlin. Dans l'année 1800, il s'établit, comme professeur particulier (*privat-docent*), à Jéna, où il donna un cours de philosophie qui ob-

tint le plus grand succès. C'est à cette époque que se déploya en lui le talent poétique, que jusqu'à ce moment il avait en vain desiré. Ses premières poésies se trouvent dans l'Athénée. On y remarque surtout les stances vigoureuses qu'il adressa en 1800 à ses compatriotes. Dans la seconde partie de ses critiques et parallèles, il inséra une pièce de vers plus considérable, intitulée : *Hercules Musagetes*. Le but et le caractère propre de cette poésie lui donnent une haute importance. Dès-lors, il manifesta ses pensées sous diverses formes, dans les Almanachs des Muses de 1802 et 1803, surtout dans celui publié par F. Fiecke, où son petit poëme intitulé, *Abendroethe* (la rougeur du soir ou coucher du soleil), se distingue tant par sa structure habile, que par son harmonie poétique. Sa tragédie *Alarcos*, qu'il publia en 1802, n'ajouta pas à sa réputation; cependant elle fut représentée à Berlin et à Wei-

mar. Les critiques ne lui furent pas épargnées.

En 1802, il passa quelque temps à Dresde, ville dans laquelle l'attiraient souvent d'anciens souvenirs et une sœur bien aimée qui y était établie avec sa famille. Ayant épousé la fille du célèbre Mendelsohn, il rentra avec elle dans le sein de l'Église catholique romaine; leur profession de foi eut lieu à Cologne. Il vint ensuite à Paris, où il donna un cours de philosophie, publia quatre cahiers d'un recueil manuel sous le titre de l'*Europe*, et s'occupa tout particulièrement de la langue et de la littérature Indiennes. Le résultat de cette dernière étude fut l'ouvrage qu'il publia en 1808, sous le titre de: *Du Langage et de la Philosophie des Indiens* (1); ouvrage qui lui valut une grande réputation

(1) M. Manget en a donné un extrait dans son *Essai sur la première formation des langues*, publié en un volume in-12, en 1809, à Genève.

d'érudit, et qui est encore à présent le meilleur écrit qu'on ait sur ce sujet. Il est divisé en trois parties, dont la première traite de la langue des Indiens; la seconde de leur philosophie; la troisième contient quelques recherches et quelques conjectures historiques sur l'ancien état de cette nation. Une traduction en vers de quelques poésies indiennes termine l'ouvrage. Cet essai servit à attirer l'attention des savans sur le sanscrit, et il fut le premier qui reconnut l'importance de l'étude des Indiens, soit sous le rapport de la langue, soit dans ses rapports avec l'histoire de l'esprit humain.

Pendant son séjour à Paris, il s'occupa aussi de l'ancienne poésie chevaleresque française, et publia une collection de poésies du moyen âge, d'après des sources tant imprimées que manuscrites. Son petit roman de Lothaire et Mahler jaillit de la même étude, et fut

extrait d'un manuscrit allemand inédit, quoiqu'étant d'origine italienne. Ses notices et extraits renferment des documens et éclaircissemens historiques sur l'histoire de la pucelle d'Orléans, qui sont aussi d'un grand intérêt. En général, tout ce qui est sorti de sa plume porte l'empreinte d'une érudition profonde et consciencieuse; jamais ses opinions, quelqu'exagérées qu'elles soient, n'altèrent les faits; ce seul mérite suffirait pour lui assurer un rang distingué parmi les littérateurs de notre époque. De retour en Allemagne, Fréderic Schlegel, se laissant maîtriser par l'amour de la patrie, publia une foule de vers, soit dithyrambiques, soit élégiaques, dont le souffle de l'espérance rafraîchissait toujours les couleurs comme un doux zéphir de printemps. On retrouve l'expression de ce sentiment intime, non seulement dans ses poésies publiées en 1809, mais encore dans son

Almanach poétique, pour l'année 1806, dans lequel on remarque un morceau sur l'*architecture gothique*, et un poëme de *Roland*, divisé en romances à la manière des poëmes chevaleresques du moyen âge.

En 1808, il se rendit à Vienne, pour consulter des matériaux inédits dont il avait besoin pour achever un drame sur Charles Quint. Là il se laissa séduire par les offres du gouvernement autrichien, qui le jugeant très capable de servir sa cause par ses écrits, lui accorda le titre pompeux de secrétaire aulique impérial, et l'envoya au quartier général du grand duc Charles, où ses proclamations énergiques exercèrent en effet une grande influence sur l'esprit de la nation allemande, qu'on voulait alors soulever par de fallacieuses promesses de liberté.

La malheureuse issue des affaires tourna de nouveau son activité vers la

littérature. Il donna à Vienne un cours sur l'histoire moderne, qui forme l'ouvrage dont nous offrons aujourd'hui la traduction au public, et un autre sur l'histoire de la littérature de tous les peuples, qu'il publia depuis en deux volumes, en 1812 (1). Dans le premier de ces deux ouvrages, écrit avec un talent supérieur, F. Schlegel déploie des connaissances historiques très grandes, et nous offre une éloquente analyse de toutes les révolutions politiques et religieuses qui ont bouleversé le monde. Son chapitre sur les anciens Germains, celui sur les Goths, sur la migration des peuples, et le tableau de la réformation, sont de véritables chefs-d'œuvre, tracés de main de maître. Sa manière excentrique de considérer les points de vue

(1) Une traduction française de cet ouvrage a paru en 1829, sous le titre de : *Histoire de la Littérature ancienne et moderne*, trad. par W. Duckett, 2 vol. in-8°. Ab. Cherbuliez, Paris.

de l'histoire, et de tout rapporter à ses idées favorites, donne à son ouvrage une originalité piquante, bien rare dans les historiens qui sont presque tous l'expression d'un parti, et rejettent les intérêts généraux pour ne s'occuper que de ceux dont il sont les organes. Fréderic Schlegel embrasse d'un coup d'œil l'ensemble de l'histoire, et les efforts des générations passées pour atteindre le but qu'il leur assigne. Il peut se tromper dans la désignation de ce but; mais il exprime une opinion que chacun peut réfuter; car, fidèle à la vérité historique, il raconte toujours naïvement les faits, et admire dans tous les partis les héros dignes d'admiration.

Son histoire de la littérature offre le même aspect. Souvent entraîné par ses idées mystiques, dans une exaltation contemplative, il s'élève à une hauteur où le lecteur s'efforce en vain de le suivre. C'est ainsi qu'en parlant de l'Ancien

Testament, il se perd dans une comparaison tellement compliquée, qu'on chercherait inutilement à le comprendre. Mais, sauf quelques passages de ce genre qui heureusement sont fort rares, on retrouve partout le savant littérateur, l'homme de goût et d'esprit, le juge éclairé et impartial. La littérature grecque, son influence sur celle des Romains, la courte durée de celle-ci y sont très bien caractérisées. Il trace rapidement l'époque d'Adrien; puis, passant à l'influence des opinions orientales, nous décrit les monumens et les coutumes des Indiens, leurs poëmes héroïques, leur philosophie et leur civilisation. Le christianisme, le Nouveau Testament, les chants des Goths, Odin, l'Edda sont successivement examinés; puis, par l'ancienne poésie des Allemands, il arrive bientôt au moyen âge dont il nous offre un riche et vaste tableau.

Cette époque tant vantée par les uns et méprisée par d'autres, ces temps de barbarie et de liberté, où tout semblait mêlé dans un chaos véritable, où le despotisme féodal le plus odieux florissait à côté de villes fières de leurs franchises et de leur liberté, cette époque, dis-je, semble avoir été le siècle favori de Frédéric Schlegel. Il en parle avec délices; une fois qu'il l'aborde il ne peut le quitter, et son admiration pour les productions qu'il nous a laissées est sans bornes. Ce n'est pas le passage le moins intéressant de son histoire, car il y déploie une grande richesse de connaissances, et sait nous faire assister, pour ainsi dire, par ses descriptions, aux scènes brillantes du moyen âge.

Dans la seconde partie de cet ouvrage, toute la littérature moderne est présentée dans un cadre habilement resserré, qui nous offre jusqu'à des noms contem-

porains tels que ceux de Lamartine, La Mennais, de Maistre. Les auteurs du siècle de Louis XIV y sont jugés sévèrement, mais avec plus de justice que dans les ouvrages de son frère.

Ces deux cours furent constamment suivis par un auditoire nombreux, et la réputation de Frédéric Schlegel en fut considérablement accrue. Lors de leur publication, plusieurs éditions épuisées en quelques années confirmèrent ce succès brillant.

Frédéric Schlegel entreprit un nouveau recueil périodique, le *Muséum allemand*, qui parut pendant deux années; puis ayant, par quelques écrits diplomatiques, captivé la confiance de Metternich, il fut nommé secrétaire de l'ambassade autrichienne, auprès de la confédération germanique à Francfort-sur-Mein, place qu'il abandonna de nouveau au commencement de 1818.

Son dernier écrit politique fut un tableau de la situation respective des divers États de l'Europe.

Il est encore plusieurs productions de ce profond penseur que nous n'avons point mentionnées, telles que les fragmens qu'il inséra dans le *Jardin poétique de Rostorf*. Il publia aussi, de concert avec son ami Louis Tieck, les écrits de Novalis; et en 1807, avant la publication de l'original français, il donna une traduction allemande de la Corinne de Madame de Staël. Les derniers ouvrages qui sortirent de cette plume féconde, sont une *Philosophie de l'histoire*, et une *Philosophie de la vie*, tous deux remarquables par la profondeur des vues et le talent de l'écrivain, mais empreints au plus haut degré de ce mysticisme qui s'emparait toujours davantage de lui dans les dernières années de sa vie. Il mourut à Dresde au commencement de

1829. Il donnait justement alors un cours de philosophie pratique, mais le temps de sa plus belle gloire était passé, et la mort vint en quelque sorte à propos pour l'empêcher de la ternir tout-à-fait.

Durant toute sa vie, Fréderic Schlegel fut toujours parfaitement uni avec son frère, quoiqu'ils ne partageassent pas tout-à-fait les mêmes opinions. Leurs travaux communs pour déterminer la limite qui sépare les anciens des modernes, et les classiques des romantiques, eurent une grande influence sur l'essort de la littérature allemande. Ils opérèrent une véritable révolution dans les arts et les sciences de l'Allemagne, et si les résultats n'en furent pas tous louables, on doit en accuser les *schlegéliens*, plutôt que les fondateurs eux-mêmes, auxquels on ne saurait refuser d'avoir su donner à la science une forme

plus méthodique, par la profondeur et l'universalité de leurs connaissances, ainsi que par la richesse de leur esprit. Il est vrai que dans la plupart de leurs disciples, la forme l'emporta sur le fonds, mais cependant leurs nobles efforts réveillèrent les facultés assoupies d'une nombreuse jeunesse pleine de vigueur et de feu. Leur accord parfait fut surtout remarquable dans leur polémique contre la poésie française, dans leur amour du moyen âge, et sur plusieurs autres points encore. Madame de Staël, l'amie des deux frères, nous retrace avec talent cette union littéraire dans son ouvrage sur l'Allemagne, et nous croyons ne pouvoir mieux terminer cette notice qu'en rapportant ce qu'elle dit de Frédéric Schlegel, et des reproches adressés à ces spirituels Dioscures.

« Fréderic Schlegel est l'un des hommes « célèbres de l'Allemagne dont l'esprit

« a le plus d'originalité; et, loin de ce « fier à cette originalité qui lui promet- « tait tant de succès, il a voulu l'ap- « puyer sur des études immenses : c'est « une grande preuve de respect pour « l'espèce humaine que de ne jamais lui « parler d'après soi seul, et sans s'être « informé consciencieusement de tout « ce que nos prédécesseurs nous ont « laissé pour héritage. Les Allemands, « dans les richesses de l'esprit humain, « sont de véritables propriétaires : ceux « qui s'en tiennent à leurs lumières na- « turelles ne sont que des prolétaires en « comparaison d'eux.

« Après avoir rendu justice aux rares « talens des deux Schlegel, il faut exa- « miner pourtant en quoi consiste la « partialité qu'on leur reproche, et dont « il est vrai que plusieurs de leurs écrits « ne sont pas exempts; ils penchent vi- « siblement pour le moyen âge, et pour

« les opinions de cette époque; la che-
« valerie sans tache, la foi sans bornes,
« et la poésie sans réflexion leur pa-
« raissent inséparables et ils s'appli-
« quent à tout ce qui pourrait diriger
« dans ce sens les esprits et les âmes.
« On les a fort accusés aussi de ne pas
« rendre justice à la littérature fran-
« çaise; il n'est point d'écrivains cepen-
« dant qui aient parlé avec plus d'en-
« thousiasme du génie de nos trouba-
« dours, et de cette chevalerie française
« sans pareille en Europe, lorsqu'elle
« réunissait au plus haut point l'esprit
« et la loyauté, la grâce et la franchise,
« le courage et la gaîté, la simplicité la
« plus touchante et la naïveté la plus
« ingénieuse; mais les critiques allem-
« mands ont prétendu que les traits dis-
« tinctifs du caractère français s'étaient
« effacés pendant le cours du règne de
« Louis XIV : La littérature, disent-ils,

« dans les siècles appelés classiques, perd « en originalité ce qu'elle gagne en cor- « rection; ils ont attaqué nos poètes en « particulier avec une grande force d'ar- « gument et de moyens.

« Les Schlegel rendent hommage à « la plupart de nos grands auteurs; mais « ce qu'ils s'attachent à prouver seule- « ment, c'est que depuis le milieu du dix- « septième siècle le genre manièré a do- « miné dans toute l'Europe, et que cette « tendance a fait perdre la verve auda- « cieuse qui animait les écrivains et les « artistes à la renaissance des lettres. « Dans les tableaux et les bas-reliefs où « Louis XIV est peint, tantôt en Jupiter, « tantôt en Hercule, il est représenté « nu ou revêtu seulement d'une peau « de lion, mais avec sa grande perru- « que sur la tête. Les écrivains de la « nouvelle école prétendent que l'on « pourrait appliquer cette grande per-

« ruque à la physionomie des beaux « arts dans le dix-septième siècle; il s'y « mêlait toujours une politesse affectée, « dont une grandeur factice était la « cause. »

TABLEAU

DE

L'HISTOIRE MODERNE.

CHAPITRE PREMIER.

Dignité des études historiques. — Injuste reproche de partialité adressé aux historiens. — État primitif de l'Europe. — Esquisse rapide de la chute des républiques grecques. — Rome. — État de l'Allemagne. — Origine asiatique de ses peuples. — Influence de son climat. — Erreur qu'on commet en regardant les Germains comme des barbares.

Trois objets principaux captivent l'attention des hommes éclairés, et occupent le loisir que leur laissent les affaires civiles et les relations sociales; ce sont la philosophie de la vie, le goût des beaux-arts, et l'étude de l'histoire.

Tous les trois se réunissent pour élever et ennoblir, par différens moyens, l'homme intérieur. Sous ce rapport, ils sont tous également

dignes de notre respect. Cependant, c'est surtout l'étude de l'histoire qui donne une base ferme, une direction sûre aux efforts que fait l'esprit pour arriver à un plus haut degré de savoir; c'est elle qui fournit des données certaines sur l'homme, sur ses destinées, sur sa puissance. Sans la connaissance de l'antiquité, la philosophie de la vie, quelque charme que lui prêtât l'esprit, et quelque attrait qu'y ajoutât une éloquence séduisante, ne pourrait nous arracher du domaine de la réalité, du cercle de nos habitudes, de la sphère où nous vivons. La haute philosophie elle-même, cet essor de l'esprit humain, si noble et si digne d'admiration, ne saurait négliger impunément de jeter un coup-d'œil en arrière sur l'histoire de l'homme et du développement de son esprit; sans quoi elle se perdrait indubitablement dans un dédale inintelligible. L'histoire, au contraire, lorsqu'elle ne se borne pas à une simple nomenclature de noms, de dates et de faits extraordinaires, lorsqu'elle sait embrasser et peindre l'esprit des grandes époques, des grands hommes et des événemens, est elle-même une véritable philosophie, sûre, intelligible pour tous, la plus riche en leçons de

tout genre. Le mérite des beaux-arts, considérés comme ornement de l'esprit, est bien reconnu; mais, sans l'importance que leur donne seule l'application à l'homme, à son sort et à son histoire, ils courraient grand risque de devenir un vain jeu, une débauche de l'imagination. Le sens des productions les plus remarquables et les plus grandes de la peinture et de la poésie nous apparaît bien mieux aussi lorsque nous savons nous reporter à l'esprit de l'époque qui les a vu naître ou qu'elles nous retracent.

La philosophie occupe plus particulièrement la raison; les beaux-arts appartiennent au sentiment et à l'imagination, tandis que l'histoire réclame la coopération de l'homme tout entier et l'emploi de toutes les facultés de son âme, du moins lorsqu'elle veut remplir sa haute destination.

Ainsi l'histoire est déjà, par elle seule, placée dans cette belle auréole de gloire qui entoure la plus haute perfection de l'homme, et dont la partie la plus indispensable, mais non la plus brillante, unit et lie ensemble toutes les autres.

Les événemens extraordinaires et surprenans de l'époque actuelle, ajoutent à l'étude de

l'histoire un autre intérêt tout particulier; la connaissance du passé, des réflexions sur ses résultats, peuvent seules nous donner une idée juste et certaine du présent, une mesure de sa grandeur ou de sa petitesse, et rectifier notre jugement à cet égard.

L'objet le plus simple, pour le plus grand nombre, est aussi le plus élevé : l'histoire constitue le premier, le plus clair et le plus simple principe de tout enseignement, et cependant plus l'esprit humain est cultivé, plus il trouve d'occasions de l'utiliser, de s'en servir, et plus il découvre ses richesses, son immense profondeur. Il n'a encore existé aucun penseur assez pénétrant pour deviner la marche future de l'histoire; aucun savant assez instruit pour croire qu'il avait épuisé ses ressources, qu'il était arrivé à la fin; aucun souverain assez puissant pour oser impunément mépriser ses sages leçons.

Un mérite qui distingue notre époque, c'est d'avoir donné une nouvelle vie à l'étude de l'histoire, d'avoir travaillé avec zèle à la relever de ses ruines. Les Anglais ont la gloire de s'être montrés les premiers animés de cette noble ardeur; les Allemands les ont suivis avec succès.

Il serait facile de citer tel ou tel de leurs grands historiens qui, au moins pour ce qui regarde l'heureux assemblage de l'esprit et du savoir, la richesse de pensées, doit être préféré aux Anglais les plus célèbres; par contre, la supériorité d'un travail symétrique et bien achevé se montre bien moins rarement chez les historiens anglais que parmi les Allemands. Mais les opinions sur la supériorité des historiens des diverses nations doivent être très variées, selon que l'on aime de prédilection les uns ou les autres, ou suivant la manière dont on entend l'art de l'exposition. Cependant on ne peut nier la richesse extraordinaire de notions fondamentales et de formes historiques, en partie toutes nouvelles, que les Allemands possèdent. Les progrès qu'a faits cet art, seulement dans les vingt ou trente dernières années, sont si considérables, que les connaissances historiques ont plus avancé dans ce court espace de temps qu'elles ne l'avaient fait jusque-là durant le même nombre de siècles.

Malgré cet accroissement, l'histoire est encore assez défectueuse, au moins sous un rapport; la vérité historique est encore voilée de nuages étrangers.

On se plaint généralement que l'histoire est écrite avec partialité. Dans le sens ordinaire et littéral, cette plainte devra cesser dès qu'on s'élevera au véritable point de vue historique. Lorsqu'un écrivain n'a en vue, dans son exposition, que l'avantage d'un certain État, le but de quelque gouvernement particulier, et ne considère pas le développement général des destinées humaines et de l'humanité tout entière, il peut être un bon avocat, un bon discoureur, un écrivain politique remarquable; il n'est en aucune façon un historien. Mais quand un véritable historien nous présente, avec la fermeté et l'assurance du vrai savoir, les faits tels qu'ils se sont passés et sans altération; quand, pour justifier ses opinions et ses jugemens, sans lesquels il est impossible d'écrire aucune histoire, du moins munie de preuves, il nous expose franchement les bases de ses principes et de sa croyance, d'où découlent ses opinions, nous ne pouvons certes pas nous plaindre de ce qu'il nous met entre les mains le moyen de nous assurer facilement jusqu'à quel point nous partageons sa manière de voir. Si nous ne sommes pas du même avis que lui, nous ne devons pas l'accuser de partialité, ou

du moins, alors, ce mot n'aura plus le sens d'un reproche.

En général, dans l'histoire comme dans la vie, il devrait être bien plus louable d'avoir choisi et défendu le parti de la justice, que d'être toujours demeuré neutre et indifférent entre les deux partis. L'exemple d'un grand écrivain romain donnera plus de poids à ce que je veux dire. Tacite déclare, dans plusieurs endroits de ses deux immortels ouvrages, qu'ils ont été écrits sans haine et sans amour. Il entendait peut-être parler seulement de ses relations personnelles sous tel ou tel empereur, qui pouvaient être encore très présentes à l'esprit de ses contemporains. Mais, si l'on voulait prendre cette assertion dans toute sa force, on serait injuste envers lui; car, au contraire, on remarque partout dans ses ouvrages une noble haine, un amour vif et élevé; la haine contre le pouvoir injuste, contre le criminel relâchement, et la prédilection la plus remarquable pour tout ce qui est grand, tout ce qui est digne d'un temps meilleur. C'est là ce qui a rendu ses ouvrages immortels et leur a assuré pour toujours une vénération qui ne diminuera point. Tacite n'est pas impartial; quiconque n'a ni

esprit ni sentiment peut facilement l'être : il est partial au plus haut degré, mais pour le parti de la justice, et de la manière la plus convenable, la plus digne.

Cette partialité de l'auteur, si redoutée, altère bien moins la vérité historique qu'un autre genre de partialité qui prend sa source dans une capacité médiocre, dans une conception bornée. Il est extraordinairement difficile à l'homme de s'arracher du cercle de ses habitudes. Le présent, l'époque contemporaine, avec ses destinées encore incertaines, forme autour de nous une espèce d'atmosphère qui nous cache la physionomie du passé et ne nous la laisse voir qu'au travers d'un nuage : de là tant d'erreurs et surtout tant d'aperçus faibles et timides, de jugemens ineptes sur les grandes époques de l'antiquité, sur les hommes et les actions qui sortent de la mesure ordinaire.

Débarrasser la route historique de cette espèce d'obstacles, présenter le passé, les héros et leurs actions sous leur vrai jour et dans toute leur force, voilà le but où tendront mes efforts.

Pour tracer un tableau intéressant des derniers siècles, si riches et si merveilleux, il est nécessaire de remonter au moyen âge, à l'his-

toire ancienne des Allemands. La migration des peuples est la ligne de démarcation entre l'ancien et le nouveau monde; leurs transactions, leur religion et leurs mœurs jusqu'à notre époque, ont leur première origine dans l'antiquité allemande, et il faut avoir devant les yeux l'état de l'Europe avant et après les croisades, pour juger ce que la découverte des deux Indes pouvait produire sur cette masse puissante, et ce qu'elle a produit en effet. Un rapide tableau de l'ancienne Germanie, un coup-d'œil sur le moyen âge, serviront d'introduction à nos considérations sur l'histoire moderne.

Nous commencerons par la transmigration des peuples, événement aussi extraordinaire en lui-même qu'inappréciable dans ses conséquences : extraordinaire, car jamais peut-être un état plus misérable, plus désespéré, un assoupissement et un abaissement si général, un tel asservissement de tout ce qu'il y a de bon, n'avait pesé sur l'humanité lettrée comme dans les derniers temps de la décadence de l'empire romain; et cependant la délivrance arriva d'une manière inattendue. Le monde fut animé d'une nouvelle vie, d'une force nouvelle; les pays qui

déjà auparavant étaient éclairés, refleurirent de nouveau, si ce n'est avec plus d'éclat, du moins avec plus de liberté, plus de bonheur, plus de noblesse que dans les beaux temps de l'antiquité. D'autres pays et d'autres peuples, qui, moins bien doués de la nature, avaient jusque-là végété dans la misère et la vie errante, rivalisèrent bientôt, pour le bien-être et pour la culture de tous les arts, avec les nations plus heureuses du midi.

Les suites de la transmigration des peuples sont incalculables; car toute l'histoire moderne, tout ce qui depuis cette époque a, durant des siècles, concouru au développement et à l'accroissement de tant et de si grandes nations, est une conséquence immédiate de cet événement. Si la transmigration n'avait pas eu lieu, si les peuples allemands n'avaient pu secouer le joug romain, le reste du nord de l'Europe aurait sûrement été incorporé dans Rome, la liberté, le génie propre des nations effacés; et la même uniformité envahissant toutes les provinces, cette noble lutte, ce riche développement de l'esprit humain n'aurait pu avoir lieu chez les nouvelles nations. C'est cependant à cette richesse, à cette diversité que l'Europe

doit l'avantage d'être le pays où l'humanité a atteint le plus haut degré de bien-être et de perfection.

A la place de cette Europe libre et riche, nous aurions seulement une Rome où tout serait confondu, mêlé. A la place de l'histoire des royaumes européens, nous n'aurions que les annales d'un empire romain, qui nous offriraient la triste uniformité des chroniques chinoises. Qui ne préférerait l'état d'une nature libre et pauvre, au tableau d'un empire chinois?

La transmigration des peuples n'est autre chose que l'histoire de la guerre entre les peuples libres de la Germanie, et les Romains maîtres du monde : guerre qui ne se termina qu'avec la chute de Rome, et posa les fondemens, les premiers droits des nouvelles nations. Un coup-d'œil sur la manière dont la domination du monde se trouva entre les mains des Romains, et comment cette domination portait déjà depuis long-temps en elle le germe de sa destruction; un tableau succinct de ce qu'offrent de plus remarquable, l'origine, l'esprit, les mœurs et le gouvernement des Germains; un court aperçu de la guerre entre les Allemands et les Romains, avant et après qu'Hermann

eut assuré à l'indépendance de l'Allemagne une fermeté inébranlable : voilà quels sont les préliminaires essentiels pour bien concevoir cette grande époque.

Jetons d'abord un coup-d'œil sur l'état primitif de toute l'Europe. C'est un spectacle curieux et intéressant d'observer l'homme, si richement doué de la nature, muni de forces si puissantes, dans un état tout-à-fait différent de celui auquel nous sommes habitués.

Avant que l'ambition de conquérir le monde se fut transplantée d'Asie en Grèce, et de là se fut emparée des Romains, l'état de l'Europe devait être à peu près partout le même. Les principes de la culture étaient déjà connus, l'agriculture répandue, quelques contrées proportionnellement assez peuplées. Il y avait des villes dans le nombre; mais aussi presque autant de petits États que de villes marquantes. En général, tout était isolé et sans lien d'union; l'Europe était habitée et peuplée, surtout par trois ou quatre grandes nations, mais aucune de ces nations ne formait un tout, un ensemble parfait. Chacune était subdivisée en une foule de petites hordes et de tribus, qui composaient autant d'États particuliers. Chaque tribu con-

naissait à peine celles plus éloignées, et était souvent en guerre avec ses voisins. Mais la guerre faite ainsi avec des forces isolées, et non avec des armées nombreuses comme elle le fut plus tard entre les puissances civilisées, n'était pas si destructive, et servait davantage à développer, à exciter le courage et toutes les passions guerrières de l'homme.

Avec plusieurs différences dans les détails, leur croyance et leur culte reposaient sur une base commune. Cette croyance était une vénération pour la nature, pour les plus brillans de ses ouvrages, pour ses forces cachées et ses mystères. Le soleil et les étoiles, le feu et la mer, les élémens, la terre elle-même, les hauteurs escarpées, les forêts saintes et les sources étaient les autels de ce culte de la nature, entremêlé de souvenirs et de poésies sur les anciens héros, sur l'état primitif de la terre et des hommes. La plupart des avantages et des commodités de la vie qui, maintenant, sont devenus des habitudes, étaient alors inconnus aux hommes, surtout dans le Nord. Au contraire, les sentimens profonds et vifs que la nature nous inculque, remplissaient leurs cœurs d'une force vivifiante et d'un amour de

la vie, dont la source est trop souvent tarie au milieu des proportions symétriques d'une société civilisée.

Quelque misérable que nous paraisse, en général, l'état des anciens peuples, ils possédaient cependant presque tous un grand bien, que nous sacrifions la plupart du temps à nos autres avantages, c'est la liberté. Elle était même créée et conservée par ce morcellement, par cette division en petits États et en tribus. Cette liberté originaire est le caractère propre à l'Europe en opposition à l'Asie. Nous trouvons d'abord en Asie de grands États, des nations et des empires; en Europe, dans l'origine tout était divisé, de là ces continuelles luttes, et ce développement de la liberté individuelle.

On pourrait dire que l'Asie est le pays de l'unité, où tout se présente sous de grandes masses, sous la forme la plus simple; l'Europe est le pays de la liberté, c'est-à-dire que celle-ci s'y est formée par la lutte de forces diverses, particulières et divisées. Cette diversité fut toujours le caractère de la forme européenne; car même encore, depuis que les grands États et les grandes nations se sont formés, l'originalité de chaque source primitive s'est conser-

vée. Souvent la trop grande division eut des suites fâcheuses en ce que, quoique la liberté fût favorisée par là, l'unité nationale ne put atteindre sa maturité, quelqu'effort qu'on fit pour y parvenir. Ce fut ce qui arriva chez les Grecs, et en grande partie aussi chez les Allemands. La nature elle-même avait destiné l'Europe à cette division, par la quantité des limites, petites et grandes, dont les montagnes et les mers ont coupé tant de contrées. Mais c'est aussi une circonstance peut-être avantageuse pour la liberté, que l'Europe ait été peuplée par l'Asie, et que toutes les anciennes nations se soient formées par des migrations asiatiques. Les colonies et les transmigrations des peuples sont toujours favorables à la liberté; la chaîne des habitudes demeure dans la patrie abandonnée, et l'état primitif se reproduit. Cela dut arriver aussi bien dans les anciens temps, comme on l'observe de nos jours.

Ce que nous avons dit de l'état de toute l'Europe en général, s'applique également à la nation grecque en particulier. Dans les premiers temps, elle était partagée en une foule de petits États et de tribus dont on ne découvrait l'origine commune que dans leur langue et leur

mythologie; ce fut leur contact avec les Perses qui fit élever en Grèce les premières grandes villes, et donna à l'ambition un élan plus hardi. Lorsque les Grecs voulurent faire tous leurs efforts et concentrer leurs forces pour maintenir leur indépendance contre une puissance supérieure, ils sentirent le besoin de l'unité, et les petits États se subordonnèrent aux deux plus considérables. Mais, justement parce qu'ils étaient deux, on vit bientôt éclore le germe de la jalousie et de la discorde. Sparte et Athènes devinrent les chefs des deux partis allumés dans toute la Grèce par cette lutte de rivalité. Sparte, comme puissance terrestre, était, par sa nature, faite pour commander; elle plaisait davantage à la noblesse, et devint la capitale du parti aristocratique. Athènes, ville commerçante, et justement pour cela plus convenable à la bourgeoisie et à la liberté civile, fut le centre de réunion de tous les partisans de la démocratie.

Le tableau de l'affaiblissement de la nation grecque dans cette grande lutte entre Athènes et Sparte, entre le parti aristocratique et la démocratie, est encore maintenant, dans les récits des grands écrivains de l'antiquité, un

des morceaux historiques les plus riches en leçons. La nation grecque, comme nation, fut entièrement ensevelie sous les ruines de ces deux peuples, les plus remarquables et les plus puissans, qui se détruisirent l'un l'autre : seulement çà et là une étincelle se montra sous la cendre; la puissance grecque s'éleva encore comme une flamme brillante dans Alexandre, mais elle s'éteignit bientôt tout-à-fait.

Si l'on veut chercher dans l'antiquité un conquérant qui non seulement savait détruire, mais encore pouvait et voulait réédifier, instituer, qui avait des pensées grandes, sages et propres à lui, on trouvera Alexandre. Il était enthousiaste, passionné de ses idées, et ne calculait pas froidement comme César. On se demande si les conséquences n'eussent pas été plus grandes et plus durables pour le monde, quand Alexandre, comme le désirait son maître Aristote, ainsi qu'il l'a plusieurs fois énoncé, au lieu de la conquête de l'Asie, se serait borné à celle de l'Europe; aurait subjugué les Grecs et les aurait réunis en une seule nation, en y établissant une monarchie basée sur la liberté civile.

Les Grecs, réunis dans leur époque floris-

sante en une seule et grande nation, ce qu'ils ne furent jamais, auraient offert un beau spectacle à l'univers et à l'histoire; mais un tel acte eût été difficile alors. Tout était trop divisé; la corruption se glissait déjà partout, et la force vivifiante s'éteignait : la récompense d'Alexandre, dans cette entreprise, n'eût probablement été que revers et ingratitude. Quoi qu'il en soit, Alexandre tourna ses pas vers l'Asie. Les transactions commerciales et la politique des Grecs, leur goût pour les petites disputes et leur raffinement, devaient paraître trop étroits et trop bornés à son grand génie. Une prédilection marquée pour la grandeur orientale se montre dans toutes les actions de sa vie; elle lui valut un reproche de la part des Grecs. Il se pourrait que son but ait été de mêler la grandeur orientale à la culture d'esprit grecque, de réunir dans une vie parfaite, et dans un grand empire, les avantages de l'Asie et ceux de l'Europe.

A sa mort, tous ces élémens hétérogènes se séparèrent de nouveau, tout l'échafaudage s'écroula.

La foule des petits empires grecs et macédoniens qui se formèrent alors dans l'Égypte,

la Syrie, l'Asie mineure et la Grèce, nous offrent déjà des choses qui ont une analogie frappante avec quelques époques de l'histoire moderne : des armées permanentes, des alliances traitées ou rompues avec toutes les formes diplomatiques usitées seulement dans les temps modernes; en un mot, un système reconnu d'équilibre politique. Il en résulta les mêmes conséquences qu'ont eues ces temps-là et qu'auront toujours de semblables époques, des guerres continuelles, parce que la balance de l'équilibre ne peut jamais être parfaite et penche toujours, ou du moins paraît pencher davantage d'un côté; après ces longues guerres, un épuisement commun et une dissolution générale. Afin qu'aucun d'entre eux ne devînt trop puissant, les États grecs s'affaiblirent l'un l'autre, jusqu'à ce qu'ils fussent tous assez faibles pour être facilement conquis par une puissance nouvelle et inattendue.

C'était Rome qui, destinée à cette conquête, s'était accrue rapidement. Rome, différente par ses habitans, ses mœurs, ses usages et ses institutions, des divers peuples qui habitaient le centre de l'Italie, fut dès l'origine obligée de guerroyer pour se maintenir au milieu d'États

nombreux et puissans, avec tout ce qu'elle leur avait enlevé.

Le principe de ces guerres continuelles, qui se succédèrent sans interruption, se trouve dans la forme même du gouvernement de Rome. L'oppression que la noblesse faisait peser sur le peuple était d'une dureté inimaginable. Aussi le peuple était-il sans cesse agité; mais lorsqu'une fois la guerre fut devenue une habitude, on trouva toujours facilement le moyen d'écarter le danger intérieur. Il n'était nécessaire, pour cela, que d'éterniser la guerre; les patriciens et le peuple l'aimaient également; les patriciens étaient toujours sûrs d'y gagner, et si parfois ils se trouvaient obligés de partager une partie du profit avec le peuple, du moins apaisaient-ils ainsi quelque nouvel orage dangereux, souvent sur le point d'éclater.

Lorsque Rome, après des augmentations successives, se rencontra avec Carthage dans ses prétentions sur la Sicile et l'Espagne, sa puissance se développa tout à coup et atteignit une grandeur qui fut l'objet de l'admiration de tous les contemporains, et qui aujourd'hui encore étonne le monde entier. La lutte avec Carthage, qui décida de l'existence de Rome,

qui nécessita l'emploi de ses plus grands efforts, et la conduisit jusqu'au bord de l'abîme, cette lutte imprima à Rome cet élan admirable de l'esprit, cette grandeur dont l'éclat, réfléchi par les récits des historiens éloquens, nous entraîne, nous fait oublier, dans l'histoire romaine et dans l'influence de Rome sur le reste du monde, tant de choses qui, considérées avec les yeux de l'humanité, ne pourraient paraître que criminelles et condamnables.

Maintenant la puissance de Rome était devenue irrésistible. Il était facile aux Romains de mettre fin à ce jeu d'équilibre établi entre les États et les royaumes grecs. Ils s'immiscèrent d'abord dans leurs débats avec dignité et avec un apparent amour de la justice; mais bientôt ils prirent un ton plus impérieux; déposant enfin toute crainte et levant le masque, ils imposèrent aux peuples subjugués le joug qui leur était destiné depuis long-temps.

Il leur fut plus difficile de vaincre les peuples de l'ouest et du nord de l'Europe. Les belliqueux habitans de l'Espagne et les nations celtes finirent cependant par être presque entièrement conquises, ainsi que plusieurs peuples germains; mais le noyau de la nation de-

meura invaincu : c'était de là que devaient sortir bientôt les libérateurs de l'humanité, car Rome approchait à grands pas de sa chute nécessaire. Ce n'était plus la classe des patriciens, mais seulement quelques puissans, aspirant au pouvoir, qui entretenaient la guerre, dévastaient les contrées, détruisaient la moitié des nations, afin de s'enrichir et de fournir un aliment à leurs projets ambitieux.

La lutte des partis tendait à amener la monarchie, fin inévitable de cette séditieuse république, lorsque commença la grande, l'immortelle guerre de Rome contre la nation allemande. La maladie de la domination, l'ambition de l'empire universel, s'était transplantée d'Asie et avait toujours plus envahi l'ouest, jusqu'à ce qu'enfin elle eut pris racine au centre de l'Europe.

Reportons nos regards sur le nord. Trois grandes races habitaient l'Europe centrale et septentrionale. Les Celtes dans la haute Italie et sur les Alpes, dans le milieu de la France, dans une partie de l'Espagne et dans les îles britanniques. Les Germains peuplaient les empires allemand et scandinave, car alors les Suédois et autres peuples habitant les empires du

nord étaient rangés au nombre des Germains et ne faisaient qu'un avec eux. Ce fut plus tard que la langue et la nation allemandes commencèrent à se développer elles seules, à se distinguer de leurs sœurs d'origine du Danemarck et de la Suède. La troisième partie, savoir, le nord-ouest, était peuplée par un mélange de Gaulois, de Celtes, d'Allemands et de descendans des deux races, qui formaient la nation belge.

Les plus anciens pays de l'Europe habités par les Germains étaient le nord de l'Allemagne, les Pays-Bas, le Danemarck, le midi de la Suède, la Norwége, les côtes de la mer Baltique et celles de l'Océan. Le centre et le midi de l'Allemagne ne furent défrichés que plus tard, et peuplés surtout par des peuples allemands. Cette circonstance est importante par ses suites.

Les Celtes habitèrent d'abord les Alpes, et peut-être aussi plusieurs contrées situées entre les Alpes et le Danube; des races allemandes se mêlèrent bientôt à eux, car les écrivains romains parlent de peuples mi-germains habitant les Alpes. Mais lorsqu'une grande nation allemande, les Suédois et les Suisses mêlés avec

eux, sortant de contrées plus septentrionales et quittant les côtes de la mer Baltique, vinrent fondre sur les lieux qu'ils habitent maintenant, le pays situé entre le Mein, le Danube et les Alpes, ainsi qu'une partie de celles-ci, devinrent tous Allemands. Il est probable que le bas du Danube, dans le nord de la Grèce, était aussi peuplé par des Celtes et peut-être des Germains. Parmi les Gaulois qui d'abord firent une irruption en Grèce et finirent par fixer leur demeure dans l'Asie mineure, il y avait un mélange de peuples allemands, comme nous le prouvent quelques noms et d'autres circonstances.

Du côté de l'est, les voisins des Allemands étaient, il y a déjà deux mille ans, comme encore aujourd'hui, les nations slaves, étendues au loin. Les Romains, qui ne connaissaient que les frontières occidentales et méridionales de l'Allemagne, sont incertains dans toutes leurs notions sur les limites qui séparaient les Allemands des Slaves. L'historien qui possédait la connaissance la plus approfondie de l'Allemagne, avoue, en parlant de plusieurs de ces peuplades orientales, qu'il ne sait si ce sont des Germains ou des Sarmates. Peut-être que de-

puis l'Oder jusqu'à la Vistule, ou encore plus à l'orient, jusqu'à la Livonie et la Lithuanie actuelles, des peuples allemands, slaves et d'autres vivaient ensemble; mais ils ne se mêlaient point, de même qu'en Hongrie et dans l'empire turc plusieurs nations de race et de langues tout-à-fait différentes habitent auprès les unes des autres depuis des siècles sans se mélanger; chacune conserve ses mœurs et son dialecte particuliers. Il paraît que déjà alors il existait plusieurs alliances et diverses relations entre les peuples allemands et les Slaves; cela est d'autant plus vraisemblable, que, dans les grandes entreprises des Allemands du temps des Goths, nous retrouvons mêlés parmi eux plusieurs peuples qui n'étaient point Allemands, et dont quelques-uns sûrement étaient de la race slave.

Les Germains étaient donc celle des trois grandes nations dont nous venons de parler qui occupait les pays les plus septentrionaux; on eût dit qu'ils s'étaient à dessein avancés le plus loin possible dans le nord.

Si maintenant la dispersion générale des espèces d'animaux originaires de l'Asie, si les mœurs, les usages, la mythologie, la tradition

universelle, et en particulier si les langues des nations européennes nous prouvent indubitablement qu'elles sont toutes plus tôt ou plus tard sorties de l'Asie, on demandera sans doute qui a pu forcer les Germains à quitter les plus belles contrées du monde pour chercher au loin les frimas du nord.

Ce ne fut certes pas le besoin seul; car alors la terre n'était pas encore si peuplée qu'ils ne pussent avoir de la place à choisir, qu'il ne leur fût facile de trouver quelque autre demeure. Peut-être doit-on chercher la cause de ce singulier phénomène dans les opinions et les croyances de l'antiquité. Il ne faut pas espérer une solution complète et satisfaisante de ce problème; mais il n'est pas moins digne de remarque que précisément le peuple asiatique le plus méridional, les Indiens, les habitans de la plus riche et la plus belle contrée, placent le paradis terrestre, que nous nous représentons comme devant avoir été au sud, dans l'extrémité du nord, et se le figurent sous l'aspect d'une haute montagne, siége de toute richesse. La conquête et l'ascension de cette merveilleuse montagne sont un des plus grands travaux qu'ils attribuent, dans leurs poésies, à leurs dieux et

à leurs héros divins. C'est pourquoi plusieurs savans anglais ont été jusqu'à faire dériver la dénomination de Scandinavie de Scanda, l'un des héros indiens à qui cette aventure est prêtée. Quelque hasardée et quelque inadmissible que soit une semblable assertion, il est certain que nous ne devons pas chercher la clef des événemens arrivés chez les anciens peuples, seulement dans ce que nous nommons la politique ou dans les nécessités physiques qui se présentent d'abord à nous; il faut encore sonder leur mythologie, examiner ces opinions et ces faits, peut-être faux et vagues, mais poétiques, qui, au premier aperçu, nous semblent si étranges, et qui exercèrent sur l'esprit de ces hommes une influence extraordinaire et puissante.

Nous jetons un audacieux regard dans le passé; sur une époque si éloignée de la position actuelle des Allemands; nous hasardons des conjectures sur leur patrie primitive, sur leur première migration. Mais la situation dans laquelle ils se trouvent placés en Europe n'est pas moins digne d'une attention toute particulière, à cause de sa grande influence sur le caractère de la nation.

L'Allemagne, malgré sa position septentrio-

nale, offre beaucoup et de grands avantages. Elle possède dans une proportion parfaite, ce qui est la première condition de la prospérité de tout pays, une richesse de grands et de petits fleuves qui la coupent en tous sens. Dans cette première et importante qualité d'un beau pays fertile, elle surpasse plusieurs des autres contrées de l'Europe, et égale les plus favorisées. Les grandes plaines et les terrains bas qui s'étendent vers la mer, sur les côtes de l'Océan septentrional et de la mer Baltique, sont en partie fertiles; quelques landes seulement sont dévastées et rendues stériles par les sables de la mer. Dans ce temps-là, la fertilité du sol allemand, qui plus tard a fait de l'Allemagne un pays très florissant, et proportionnellement très peuplé, n'était pas encore développée par une culture bien parfaite. Une autre particularité propre à l'Allemagne, qui dut déjà alors influer aussi fortement sur l'esprit et le courage de ses habitans, c'est sa situation élevée, sa richesse en montagnes, qui la distingue des pays les plus voisins au nord-est et au sud-ouest, de la Pologne et de la France, situées plus bas dans des plaines. Au midi les Hautes-Alpes, à l'orient les montagnes des Géans, à

l'ouest, en Alsace, les Vosges, puis les montagnes de Trèves au bord de la Moselle, en-deçà du Rhin; les hauteurs de la Forêt-Noire; enfin les montagnes du mi-Rhin et de la Vétéravie, qui, d'un côté, se perdent dans la mer, et de l'autre se joignent à la forêt d'Hercynie, faisaient de l'ancienne Allemagne un pays entrecoupé et environné de montagnes de toutes grandeurs, de toute espèce, qui, sous ce rapport, peut très bien se comparer, en Europe, à l'Espagne.

Les importans trésors cachés dans ces montagnes ne virent pas le jour avant la découverte de l'Amérique; mais le cœur n'en était que plus riche de sentimens enthousiastes et généreux que cette sublime nature du pays entretenait dans le sein des peuples allemands avec une force et une vie toujours nouvelles. Le pouvoir que la nature et son aspect exercent sur l'homme, est bien plus grand qu'on ne se l'imagine en général, même dans l'état de parfaite civilisation; mais il est encore plus puissant dans l'état primitif, où l'homme, placé plus près de la nature, sent d'autant plus fortement et plus immédiatement son influence.

Quelle impression peut produire, sur le ca-

ractère, un pays plat et très fertile? seulement celle de sa fertilité. Il n'y a rien là qui arrache l'esprit à ses méditations sur le travail et l'industrie des hommes, rien qui puisse l'élever au-dessus de la sphère des idées communes; on se demande seulement quel est le produit de ces plaines, avec quel art, avec quel degré de perfection elles sont cultivées.

Combien plus grande est cette impression toute différente que produit un pays de montagnes! La nature se présente à nous dans toute sa magnificence. A l'aspect de ces rochers, monumens éloquens de son pouvoir, débris primitifs d'une création antérieure, notre regard s'agrandit et s'élève; nous sommes transportés en arrière à des milliers d'années avant nous, avant que notre être, avant que tout ce qui existe fût créé. Tout ce qui est petit et borné disparaît. Elle n'est pas moins forte que celle des contrées montagneuses, l'impression que produisent ces antiques forêts vierges que la main des hommes n'a pas encore troublées. Comme Pline l'Ancien nous décrit celles de la Germanie, où des chênes centenaires, inclinés l'un vers l'autre, entrelacent leurs racines et leurs branches, forment des voûtes élevées, des

avenues et des figures semblables aux constructions des hommes, seulement plus grandes, plus hardies et plus libres ! on dirait un temple immense élevé à la nature.

Les passages de Pline sur les forêts allemandes prouvent que quelques Romains ne manquaient pas d'âme pour comprendre les sublimes beautés de la nature du pays allemand; mais, en général, ils décrivent le nord comme une contrée très rude. On peut encore aujourd'hui le nommer ainsi, en comparaison de l'Italie. Cependant les déclamations des Romains, et les descriptions qu'ils ont faites du nord, sont trop disproportionnées et trop exagérées, même pour ce rapport-là, tel qu'il existe maintenant. C'est pourquoi l'on a posé la question, si l'Allemagne n'avait point été plus froide autrefois; si la culture et la civilisation n'avaient point contribué à en adoucir le climat. On peut résoudre, sans balancer, cette question affirmativement pour le centre et le midi de l'Allemagne : le climat devait nécessairement être plus froid et plus rude lorsque presque toute cette contrée ne formait qu'une seule et immense forêt, dont nous voyons encore quelques restes isolés dans la Forêt-Noire,

le Spesshart, le Harzwald et les forêts de la Thuringe jusqu'à celles de la Bohême. Mais il n'est aucune raison de croire que les parties de l'Allemagne situées sur les côtes de la mer aient été plus froides jadis que maintenant; bien plus, sans parler de cette diminution des forêts qui laisse à découvert un bien plus grand espace de la mer, des physiciens ont pensé qu'il était probable que la terre tendait plutôt à se refroidir, quoique insensiblement. La mer Glaciale s'est avancée de notre côté, à une époque qui n'est pas bien ancienne; dans les provinces du nord et sur les sommités des montagnes, où l'on voyait, il n'y a pas long-temps encore, des traces d'une riche végétation, on ne trouve maintenant plus une fleur : tout y est aride. Ainsi donc l'Allemagne septentrionale et les côtes de la Suède n'ont pas été plus froides que de nos jours; elles ont au contraire été peut-être plus chaudes.

Ce sentiment vif et profond que les anciens Allemands respiraient avec l'air natal sur leurs montagnes et dans leurs forêts, forme la base du caractère allemand, qui leur est toujours demeuré et les a suivis dans tous les temps et dans tous les pays. Dans les différens lieux où,

par la suite des temps, ils fixèrent leurs demeures, soit dans les contrées méridionales de l'Espagne et de l'Italie, soit dans le nord de l'Angleterre, partout ils vécurent selon leurs usages, bâtirent à leur manière, et le choix de leurs habitations fut toujours dicté, moins par la convenance ou la nécessité, que par cet amour de la nature et de ses merveilleuses beautés, qui était devenu pour eux un besoin impérieux. Ils plaçaient de préférence leurs demeures sur des hauteurs, sur le bord des précipices, près des torrens, dans des vallées solitaires. Ce sentiment se montre dans toutes les mœurs, dans le culte religieux et dans la croyance, ainsi que dans les ouvrages des anciens Germains; sa puissante influence se fait voir dans tous les événemens remarquables des temps postérieurs de la civilisation, et leur donne l'empreinte du caractère allemand. Ce cachet subsiste encore dans leur langue et dans leur poésie. Si jamais ce sentiment de la nature s'éteignait chez eux, ce serait l'indice d'un changement complet dans leur caractère national, ou de son extinction totale.

Mais en voilà assez sur le sol du pays; ce sont les actions des anciens Germains qu'il est

surtout important de connaître pour le but que nous nous proposons. Avant que j'essaie de les décrire, il est nécessaire de détruire une opinion très répandue, et fort injuste.

On ne dépeint ordinairement les anciens Germains que comme des peuples tout-à-fait barbares. Quelques écrivains renommés les comparent aux Américains, à ces sauvages qui, lors de la découverte du Nouveau-Monde, ne connaissaient pas même l'usage du fer, dont plusieurs races étaient ou sont encore antropophages, et dont la plupart étaient placés au degré le plus bas de la nature humaine, sur la limite de la bestialité. Des comparaisons aussi fausses, et des peintures si exagérées, résultent des préventions injustes des écrivains, ou plus souvent encore du manque de notions exactes; sous ce rapport, les notions sur l'état sauvage ou la civilisation ont entièrement manqué. Voici les conditions essentielles qui forment la différence entre ces deux états. Trois grands instrumens et découvertes principales rendent un peuple, encore dans l'état primitif de nature, capable de civilisation, et l'élèvent à un rang supérieur : le fer, comme moyen indispensable pour la culture du sol, et comme

le principe de tous les arts; l'argent, comme lien invisible entre toutes les nations civilisées les plus éloignées; enfin, l'écriture, qui met l'humanité contemporaine en relation avec le passé et avec l'avenir. L'origine de ces trois grandes découvertes, qui se tiennent de si près, l'époque où l'emploi du fer travaillé, l'appréciation et la valeur unanime des nobles métaux, ainsi que l'introduction de l'écriture, furent apportées aux hommes, est une question qui nous conduirait à des recherches trop profondes; il suffit que nous retrouvions ces trois grands leviers de la vie humaine d'une manière plus ou moins parfaite chez tous les peuples d'origine asiatique. Les sauvages américains, au contraire, n'en avaient aucune idée lorsque le Nouveau-Monde fut découvert. Il est évident que ces premiers et grands instrumens sont le principe, le germe de tous les progrès de la civilisation, qui dès-lors se font d'eux-mêmes, et nécessairement, quoiqu'avec lenteur.

Qu'un peuple qui, connaissant le fer, l'argent et l'écriture, a encore des mœurs aussi rudes, une vie aussi près de l'état de nature que les Germains, soit appelé barbare, il ne vaut pas

la peine de disputer pour une dénomination qui, après tout, est en elle-même vaine. Mais, ce qui est certain, c'est que les peuples qui possèdent le fer, l'argent et l'écriture, sont séparés par un abîme incommensurable de ceux qui ne connaissent aucune de ces choses; en sorte qu'on pourrait presque dire qu'ils forment deux espèces d'hommes tout-à-fait différentes, tant est grande et universelle l'influence de ces trois premières découvertes. La comparaison des anciens Allemands avec les sauvages de l'Amérique est donc tout-à-fait absurde. Ainsi que les autres peuples du nord, les Germains connaissaient ce premier commencement de la vie sociale et civilisée. Les Germains avaient la lance, le glaive et la charrue; les trésors de leurs montagnes nationales étaient encore enfouis dans le sein de la terre; le fer était rare et cher. Tous les guerriers n'avaient pas des cottes de maille et des casques; souvent le bouclier était taillé en bois : le cuivre et la pierre remplaçaient le fer dans plusieurs armes, telles que la hache et d'autres semblables. Dans leur description de l'ordre de bataille des Germains, les Romains disent que le premier rang était bien garni de belles lances ordinaires, mais que

le second rang n'était armé que de javelots faits avec un bois durci au feu. Aussi les armes de fer étaient un des articles que les Allemands recherchaient le plus dans leurs transactions commerciales avec les Romains; non pas qu'ils ne sussent eux-mêmes fabriquer des armes avec ce métal, mais c'était à cause de sa rareté. Ce n'est pas dans le plus ou moins d'abondance, mais c'est dans la chose elle-même que gît l'avantage. Le glaive et la charrue donnent déjà une toute autre physionomie, une toute autre direction à la vie; les raffinemens et les perfectionnemens dans l'art de travailler le fer viennent d'eux mêmes avec le temps. Il n'était pas également en usage chez toutes les nations septentrionales et allemandes. Dans l'histoire des Cimbres et des Teutons, les Romains font mention d'une armée de quinze mille chevaliers équipés et armés de toutes pièces, avec des cottes de maille, des casques et des boucliers. Il se peut que, par gloriole, les Romains aient exagéré le nombre, mais il est difficile de croire qu'ils aient inventé à plaisir l'équipement et l'armement de cette troupe. Comme ces peuples venaient du nord de l'Allemagne, près des côtes de la mer Baltique, il est probable que

dans cette contrée le commerce avec la Suède, qui est si riche en fer, rendait ce métal moins rare que chez les Germains de l'occident qui habitaient le long du Rhin, et que les Romains avaient presque toujours en vue dans leurs descriptions.

D'après un passage mal compris de Tacite, on a voulu refuser aux Germains la connaissance de l'écriture; mais il est irréfragablement prouvé que les peuples scandinaves possédaient un alphabet à eux propre dans l'écriture runique, et il est aussi sûr que plusieurs autres nations allemandes se servirent dès l'origine de ce même alphabet. De là on peut conclure, en définitive, qu'ils n'écrivirent pas autant que les Romains, ou que, dans les temps modernes, on n'en conserva aucun souvenir; et si chez quelques-unes des peuplades de la frontière on ne retrouve aucune trace de cet art, ce n'est pas une raison pour juger de même toutes les autres. On doit convenir aussi que non seulement chez les Germains, mais encore chez tous les peuples du nord, l'argent était rare; que la plupart ne battaient pas monnaie eux-mêmes et se servaient seulement des monnaies étrangères. Mais si l'on voulait prétendre qu'ils ne

connaissaient pas, en général, la valeur de l'argent, toute l'histoire du commerce antique s'éleverait contre une semblable assertion; car, dès les premiers temps, il se répandit de la mer Noire, par les grands fleuves qui s'y jettent, jusque fort avant dans le nord. Si les Germains, particulièrement dans leur commerce avec les marchands romains, préféraient souvent se payer en marchandises plutôt que de prendre de l'argent, c'était pour la même raison qu'ils préféraient l'ancienne monnaie à la nouvelle, souvent d'un moindre titre, et qui leur était inconnue; ils craignaient d'être trompés.

On n'a pas oublié que les anciens écrivains, dans leur description de la Germanie, ne se plaisent que trop à mettre la simplicité de cette vie naturelle en opposition avec les mœurs dégénérées de Rome corrompue. Quand ils parlent de l'aversion des anciens Allemands pour les lieux fortifiés et les villes, il faut comprendre par là qu'ils en possédaient fort peu, mais non point croire à la lettre qu'ils n'eussent aucune ville. La plupart du temps, en effet, chaque habitation était isolée; la réunion en villages, comme dans nos temps modernes, ne

se voyait pas. Cependant les Romains eux-mêmes mentionnent des bourgs allemands qui étaient assez forts pour nécessiter un siége : tel que celui dans lequel Hermann assiégea son beau-père Segeste avec qui il était en guerre. Ils parlent de plusieurs endroits où il dut, d'après leur description, exister des villes; un ancien géographe nomme même un assez grand nombre de villes en Allemagne. Il n'est pas toujours possible de désigner bien exactement la place qu'occupaient ces villes, ou de concilier tous les rapports des différens auteurs à ce sujet; cependant l'assertion demeure, au total, d'autant plus remarquable, que ces relations étaient fondées sur les rapports de marchands qui faisaient le commerce avec le centre du nord. Cela confirme ce que plusieurs autres indices rendent déjà vraisemblable, savoir que le centre de l'Allemagne, inconnu aux Romains, était, sans comparaison, plus civilisé que les peuples tout guerriers de la frontière, qui étaient presque les seuls connus des Romains, et qu'ils nous ont dépeints dans toutes leurs descriptions.

Dans le contraste de la simplicité allemande et de la corruption romaine, que les anciens

écrivains se plaisent si souvent à offrir dans leurs ouvrages, nous ne devons pas non plus prendre tout à la lettre; il faut donner quelque chose au goût de l'antithèse et au désir de faire impression. Il arrive souvent aux écrivains modernes que, remplis des récits de la barbarie antique, ils la décrivent d'une manière tout-à-fait opposée à l'intention qu'avaient les anciens dans leurs relations. C'est ainsi que les peintres et les dessinateurs, lorsqu'ils choisissent des sujets tirés de l'ancienne histoire allemande, nous représentent des sauvages demi-nus, couverts de peaux d'animaux non travaillées. Ils ne s'accordent point avec les descriptions des anciens. Les vêtemens des Germains consistaient en pelleterie et en toile; ils apprirent plus tard à connaître et à préparer les draps. Les étoffes de coton n'étaient alors que très peu connues, même parmi les nations du sud; la soie encore moins. La fabrication de la toile était déjà si répandue et si perfectionnée dans l'ancienne Allemagne, qu'elle formait l'un des principaux objets de son commerce. Le vêtement blanc des femmes, qui laissait une grande partie du cou et des bras à découvert, était lié avec une bande de pourpre. Le costume des

hommes était formé d'un large vêtement qui entourait et embrassait tout le corps; ce n'était pas une peau brute, mais bien un habit de fourrure, comme on le voit par une circonstance que nous mentionne l'historien : chez les riches, ce vêtement était formé avec différentes petites bandes des peaux les plus chères d'animaux rares qu'on ne trouvait que vers l'extrémité du nord. Les peintres et les dessinateurs devraient donc copier ce vêtement simple, il est vrai, mais ne pas nous représenter des caricatures d'une sauvage barbarie, et nous offrir les princes et les héros germains vêtus comme les Kamtschadales que nous dépeignent les voyageurs.

Cet usage barbare, qui est une coutume chez presque toutes les nations sauvages, de tracer, au moyen du fer ou du feu, des figures bizarres et effrayantes sur leur visage ou sur leur corps, et de regarder ce tatouage comme une beauté, un ornement et même un honneur, était entièrement inconnu aux Germains. Leur unique parure, surtout chez les femmes, était dans les cheveux, qu'ils savaient teindre en blond par des moyens artificiels, lorsque la nature leur avait refusé cette couleur. Les

hommes chérissaient avant tout leurs armes; les boucliers étaient couverts de peintures diverses, et leurs habitations étaient aussi vernies avec des couleurs gaies. Celui qui avait le moyen d'acheter un casque le garnissait d'ornemens. La corne de l'animal tué à la chasse était argentée et servait de coupe pour boire: ce souvenir de la chasse était estimé plus haut que s'il eût été d'argent massif.

Les anciens historiens ne regardent pas comme inutile de mentionner ces petits détails d'un peuple remarquable; j'ai cherché à les réunir en un seul tableau.

CHAPITRE SECOND.

De la poésie considérée comme source historique. — Des Germains. — Leur religion. — Leur gouvernement. — Leur fraternité guerrière. — Condition des femmes chez eux. — De la migration des peuples. — Seconde rencontre des Romains avec les Germains. — Manière dont les Romains traitaient les peuples vaincus. — Hermann. — Révolte des Bataves sous Civilis. — Guerres des Germains contre les Romains sous Trajan. — Guerre de Marcoman. — Chute de Rome.

Après la connaissance des arts utiles, il est encore une chose qui détermine le degré plus ou moins avancé de la civilisation des anciens peuples; c'est la poésie. N'est-elle pas tout, pour des races encore si voisines de l'état de nature? Elle contient leur histoire, leur croyance, le résumé de leurs connaissances peu étendues, le tableau de ce monde et de l'autre; elle est la jouissance et l'âme de la vie, l'esprit commun de toute une époque. Il faut donc regarder comme un grand pas dans la connaissance

de l'histoire, les recherches qu'on a commencé à faire depuis quelque temps sur les souvenirs poétiques des temps héroïques anciens et modernes, les efforts qu'on a tentés pour les rattacher aux recherches historiques, et pour examiner la poésie comme une nouvelle source de l'histoire des époques et des nations.

Un exemple, pris non loin de nous, fera mieux sentir combien est importante la poésie dans la question de la civilisation d'un peuple. Nous goûtons encore aujourd'hui la charmante simplicité et les grandes beautés des poëmes d'Homère. Que si maintenant nous nous demandons dans quel état, alors que ces chants furent composés, les Grecs et les nations avec qui ils étaient en rapport se trouvaient, nous pourrons facilement remarquer que les Phéniciens, par exemple, étaient beaucoup plus avancés que les Grecs dans la navigation, le commerce, les arts utiles, et qu'en général, dans toutes les professions usuelles, les Grecs étaient fort inférieurs à eux. Mais établirons-nous, à cause de cela, que les anciens Grecs, qui furent capables de produire et d'apprécier de semblables chants, n'avaient rien à opposer aux Phéniciens? Certes non! Qu'est-ce, en gé-

néral, que la civilisation, si ce n'est l'esprit, l'activité, le développement et l'exercice de toutes les facultés, de toutes les forces de l'âme? Les arts utiles offrent quelque chose de plus avantageux, de plus grand lorsqu'ils sont conduits par le génie et dirigés vers un noble but. Mais lorsque l'esprit ne domine pas dans l'usage de ces métiers industriels, on peut poser en doute s'ils ne deviennent pas alors plutôt nuisibles qu'utiles au genre humain. L'esprit est la première qualité d'un peuple, et c'est celle que la poésie nous montre le mieux.

Les écrivains romains ne peuvent se lasser de parler de la poésie des Allemands, de leurs chants, et de la puissante influence de ces chants sur leur existence. Dans la mêlée d'un combat, les chants guerriers se faisaient encore entendre; on rappelait ainsi le souvenir des anciens héros, de leurs exploits, et tout ce qui pouvait enflammer le courage, porter à de grandes actions. Les chants dans lesquels Hermann, qui, de son vivant, avait été méconnu et victime de l'ingratitude, fut célébré après sa mort, ont entièrement disparu. Cependant nous serons bien à même de nous faire idée de l'influence des chants allemands

sur la vie, quand nous examinerons les pensées et les actions des héros qui en formaient le sujet; les histoires des dieux en particulier, et la manière de les honorer, peignent parfaitement l'esprit et l'état d'un peuple.

Les Romains ne nous disent que peu de chose sur la mythologie des Allemands; mais ce peu même est remarquable. C'était, comme le culte religieux et la croyance de tous les anciens peuples, une vénération pour la nature, pour ses grandes merveilles et son admirable puissance : seulement, chez les anciens Germains, ce sentiment était plus simple, plus près de la nature que chez les peuples du midi; moins surchargé de fables que chez les Grecs; moins accompagné de cérémonies que chez les Romains; en général, moins sensuel que chez ces deux nations.

Les Allemands adoraient, comme les anciens Perses, le soleil et le feu; mais leur dieu le plus élevé était *Wodan*, qu'ils appelaient le père de tout, et que les Romains, sûrement à cause de leur rapport avec la même planète, comparèrent à Mercure, quelque différens que fussent les offices et les caractères de ces deux divinités. Ce n'était pas seulement l'adoration

du feu, mais encore celle de l'eau, et en général des forces primitives de la nature, ainsi que plusieurs autres particularités qui rapprochaient le culte des Germains plutôt de celui des Perses que de la mythologie des Romains et des Grecs. Chez les Germains, comme en Perse, les coursiers blancs étaient réservés, dans des bois sacrés, pour le service des dieux et pour les fêtes solennelles. Quelques nations allemandes offraient aussi des chevaux en sacrifice; circonstance qui, parmi les peuples connus de l'antiquité, n'a été remarquée que chez les Perses, comme une particularité de leur culte religieux. De même que les Perses, les Germains méprisaient la coutume générale des autres peuples d'adorer les dieux dans des bâtimens destinés à leur culte, et de les représenter sous une grande diversité d'images. On ne peut pas attribuer cela à leur ignorance ou à leur inhabileté; ils avaient déjà construit des bourgs, qu'ils ne possédaient encore aucun temple. D'ailleurs, les peuples les plus sauvages savent se faire d'informes représentations de leurs divinités; si donc les Germains n'avaient rien de semblable, ce n'était pas inhabileté de leur part, c'était plutôt aversion, ou bien c'est

qu'ils avaient quelque autre manière de se figurer leurs dieux. Que si la parenté des langues perse et allemande a déjà été remarquée par plusieurs savans; si une semblable analogie se montre dans les institutions, en ce que nous retrouvons en Perse le ban et l'arrière-ban, une convocation générale de tous les hommes libres pour le service de la guerre; une espèce de féodalité et un esprit chevaleresque très remarquable, le rapport de ces deux peuples dans plusieurs points de leur culte religieux et de leur adoration de la nature, ne nous surprendra plus.

La religion des anciens Germains, outre sa plus grande simplicité, différait encore de celle des Grecs et des Romains par une croyance ferme à l'immortalité de l'âme. Dans la religion du peuple grec, la pensée d'un autre monde était plutôt seulement une ombre de souvenir douloureux et de faible espérance, que l'attente d'une certitude réelle; de là, chez les Grecs, cette crainte de la mort, qui faisait éviter avec grand soin de jamais faire mention de la sienne, même en paroles. Chez les Germains, l'intime conviction d'une autre vie apaisait toutes les frayeurs; cette ferme croyance

les portait même, en diverses occasions, au suicide; non pas comme chez les Romains, par une fausse philosophie et un dégoût de la vie, mais dans des cas où l'amour de la patrie et de la liberté les y forçait. C'est ainsi que souvent des femmes germaines qui, selon la coutume, suivaient les armées, se donnèrent elles-mêmes la mort à l'issue malheureuse d'un combat, lorsque l'esclavage était certain et tout espoir de délivrance évanoui. Les envoyés d'un peuple allemand, qui furent retenus par les Romains comme des ôtages, traités comme des prisonniers, s'ôtèrent la vie afin de déjouer les projets des Romains, et pour que leurs compatriotes ne fussent pas contraints, à cause d'eux, de conclure une paix désavantageuse.

Assurément les Germains, comme toutes les nations païennes, se faisaient de l'autre vie une idée très matérielle, et en particulier, d'après le goût dominant de la nation, ils se la représentaient sous des couleurs tout-à-fait guerrières; les plus grandes joies des bienheureux, dans le Valhalla, étaient des jeux guerriers. Durant le jour, ils s'occupaient à chasser ou à combattre de toutes manières; lorsque le jour commençait à baisser, les bles-

sures étaient guéries comme par enchantement, les guerriers se réconciliaient et s'asseyaient tous ensemble au festin joyeux. La construction du tableau est toujours du domaine de l'imagination; il en résulte cependant une ferme croyance en une autre vie véritable, en un état futur, plus joyeux, plus pur, plus durable et plus rapproché de la Divinité que la courte et fragile existence terrestre.

Les peuples païens de l'antiquité avaient bien quelque idée d'un être tout puissant, d'un Dieu juste et bon, supérieur aux destinées et à toutes les forces de la nature; car le monde et la conscience donnaient de trop nombreux témoignages de lui pour qu'on pût le méconnaître entièrement. Mais ce n'étaient que des traces isolées de la vérité, enveloppées et perdues au milieu d'erreurs et de fables. On peut affirmer que les Germains avaient à cet égard un avantage sur les autres peuples, qui, au lieu du vrai culte divin et d'une religion, n'avaient seulement aussi que le culte de la nature et la mythologie. Le fait suivant fera mieux ressortir cette supériorité. Dans le droit allemand, la peine de mort ne se trouve que dans un seul cas, dans celui de trahison contre le peuple et

l'État, contre le lien commun. Mais ce n'était ni le duc, ni le prince, ni l'assemblée des nobles et du peuple qui prononçaient et appliquaient la peine; ils pouvaient discuter et juger le délit, le jugement même ne pouvait être confirmé, prononcé que par un prêtre de la nation, choisi par l'assemblée du peuple et de la noblesse, qui remplissait cette fonction au nom de la Divinité. Ce n'était ni le prince ni le roi, c'était Vodan lui-même, le père de tous, qui possédait en quelque sorte la juridiction criminelle, le droit de vie et de mort. Ils se représentaient ainsi leur premier et principal Dieu comme un vengeur de la trahison et du parjure. C'était une idée plus morale et plus noble que celle que, d'après les croyances populaires des Romains et des Grecs, nous pouvons avoir de leur Jupiter, alors même que, sortant du domaine de la fable, ils veulent s'élever jusqu'à la belle pensée d'un créateur de toutes choses.

Cette croyance des anciens Allemands en un père de tous, qu'ils regardaient comme un grand juge tout puissant et comme un vengeur de l'injustice, eut la plus grande influence sur les ordalies ou jugemens de Dieu. On établit que, dans les cas où la sagesse humaine

ne suffirait pas, la chose se déciderait dans un combat singulier, ou bien par l'épreuve de l'eau et du feu, dans l'intime persuasion que Dieu lui-même ferait sortir le bon droit et la vérité victorieux. Cette erreur et cet usage se maintinrent pendant plusieurs siècles, malgré la réaction du christianisme, et encore de nos jours nous en rappelons le souvenir, du moins sur le théâtre, quoique souvent sans succès.

Si nous trouvons les croyances et le culte religieux des anciens Allemands si différens de ceux des Grecs et des Romains, nous devons aussi faire grande attention de ne pas confondre les usages et coutumes des Germains avec les mœurs toutes différentes des Celtes et des Gaulois.

En général, il ne faut pas oublier que les sentimens nobles et élevés dont le culte de la nature, de ses grandes merveilles et de ses mystères remplissait le cœur des anciens peuples, était aussi entremêlé de quelques erreurs effrayantes. Même dans le beau culte sensuel des Grecs, la véritable influence de plusieurs cérémonies et usages sur la vie réelle, était très différente de l'impression toute poétique qu'ils produisent sur nous comme simples jeux de l'imagi-

nation. Ainsi que dans l'antiquité grecque, dont les beaux poëmes nous entretiennent d'Iphigénie, de même que beaucoup plus tard chez les Romains il y eut quelquefois, mais très rarement chez les Germains, des sacrifices humains. A de certaines fêtes de la déesse Hertha, quelques jeunes gens et quelques jeunes filles de la plus grande beauté (car les plus belles devaient être sacrifiées, quoique volontairement), étaient conduits, avec une mystérieuse solennité, sur le char de la déesse, dans le bois sacré, vers le lac mystérieux, et on ne les revoyait plus. Cependant les tristes fêtes de cette espèce étaient fort rares, ainsi que chez les Grecs. Il en était tout autrement chez les Gaulois, où de semblables victimes tombaient par milliers, et où le culte des dieux n'était qu'une effusion de sang continuelle: soit que ce fût l'influence des colonies phéniciennes qui eût rendu ce peuple, comme les Carthaginois, enclin aux sacrifices humains, soit que ce fût le résultat de la domination de l'ordre puissant et ambitieux des druides, ou une suite du caractère vif et passionné de la nation; en un mot, la croyance et le faux culte des Gaulois étaient si sanguinaires, qu'on trouve

à peine, dans toute l'histoire, un autre exemple d'une telle cruauté, excepté dans le Mexique, avant la conquête des Espagnols. Il fut difficile aux Romains, qui étaient si tolérans envers toutes les religions, malgré des lois sévères et soutenues, d'abolir cet usage barbare et de détruire le dangereux ordre des druides.

Les Allemands n'avaient et ne connaissaient point l'ordre des druides, ni aucune caste privilégiée de prêtres. L'on a prétendu qu'il existait des druides chez les Germains, mais c'est une des nombreuses méprises et erreurs qu'a fait commettre la confusion des mœurs et des usages allemands avec ceux des Celtes. Le culte des Allemands n'étant presque accompagné d'aucune cérémonie, ils n'avaient pas besoin d'un semblable ordre de prêtres. Outre les souvenirs des héros, les chants contenaient des louanges et des poésies en l'honneur des dieux. Mais le talent de la poésie était exercé librement, les Allemands n'avaient pas plus de bardes que de druides; j'entends par bardes un corps, une communauté de poëtes dépendant des prêtres.

Chez les Grecs, les chanteurs étaient tout-à-

fait indépendans des prêtres; ils allaient chantant, pour le plaisir de leurs auditeurs, les anciennes traditions dans tous les lieux qui leur plaisaient. C'est pourquoi la poésie s'est développée si libre et si belle chez eux. Il en était tout autrement parmi les Romains : ce petit nombre de poésies qu'ils possédaient avant d'avoir appris à imiter les Grecs, était entièrement consacré à l'usage du culte divin. Nous en avons déjà la preuve dans les mots dont les Romains appelèrent les poètes et leurs chants. *Vates* signifie également poète, prophète, prêtre; *Carmen*, chant et conjuration, ou quelque autre formule du culte divin. Cette domination sacerdotale était encore plus grande chez les peuples celtes, car nous ne pouvons regarder leurs bardes que comme dépendant tout-à-fait des druides. On opposera sans doute à cette assertion les poésies d'Ossian, dans lesquelles aucune tyrannie sacerdotale semblable, et même, en général, aucune mythologie ne se rencontre; mais le grand débat non encore terminé, élevé par la question de savoir ce qu'il y a de vrai ou de faux dans les poésies ossianiques, prouve que s'il y a quelque chose de vrai, c'est d'une époque où toute la puissance ci-

vile et sacerdotale des Celtes était déjà tombée, où le christianisme avait presque tout envahi, et où l'on n'entendait plus que çà et là résonner sur quelques hautes montagnes, un timide écho des temps passés.

Chez les Germains, la poésie n'était pas arrêtée par cette tyrannie oppressive du culte divin et des coutumes religieuses comme chez les Celtes et chez les premiers Romains; cependant elle n'était pas non plus semblable à celle des Grecs. Parmi tous les héros de la fable grecque, il n'y a que le seul Achille qui joue lui-même de la lyre, et dompte son chagrin sur le bord de la mer par ses propres chants. Ce que les poètes grecs racontent de ce héros favori, était chez les Germains une coutume générale; les héros étaient eux-mêmes poètes. Si, dans des temps déjà chrétiens, le roi Alfred exerça le talent de la poésie, et, vêtu comme un chanteur, s'introduisit dans le camp des Danois pour les espionner; si le héros danois Ragner Lodbrog mourant en prison, chanta son propre trépas; si Odin fut tout à la fois un roi et un poète; si, enfin, pour ne pas trop accumuler les exemples et les faits tirés de l'histoire du nord et de l'Allemagne, les empereurs

et les princes allemands du moyen âge, ne dédaignèrent pas de composer des poésies et de s'associer à des chanteurs, tout nous porte à conclure qu'il en fut de même déjà dès les temps les plus anciens. La poésie allemande s'est peut-être par là un peu moins développée comme art, que celle des Grecs qui, dans l'origine, lui ressemblait; mais l'influence de son sentiment naturel n'en a été que plus profonde et plus immédiate dans son action sur la vie.

La mythologie allemande a disparu; à peine en reste-t-il encore une ombre de souvenir; seulement, dans les dénominations anglaises et allemandes de quelques-uns des jours de la semaine, les noms des dieux allemands se sont conservés, surtout ceux de Vodan, de Thor, de Thyn, et de la déesse allemande des amours Freya. On aurait tort cependant de croire que toute l'influence et l'action de l'ancienne mythologie allemande aient disparu lors de l'introduction du christianisme. Après qu'elle eut cessé d'être la vraie croyance et le culte divin, son souvenir survécut encore pendant bien des siècles dans la poésie du moyen âge, et même jusqu'aux temps les plus modernes; tout ce

que les Allemands possèdent en poésie d'idées et de sentimens romantiques, ainsi qu'ils nomment ce qui leur est propre et n'est pas imité des anciens, semble tirer sa première origine et son principe de cette source. Il est donc absurde le regret que ne craignent pas d'exprimer quelques personnes qui, dirigées par un faux amour de la patrie, voudraient que la connaissance et le culte du vrai Dieu, soit le christianisme, n'eût pas été introduit en Allemagne, et déplorent cet événement comme un grand malheur, parce qu'il en chassa la religion nationale. Ces regrets sont tout-à-fait mal fondés; ce qu'il y avait de bon et de beau, ce qui, dans un certain sens, s'approchait de la vérité; en un mot, tout ce qui était noble et digne d'admiration dans le culte divin allemand, s'est conservé dans l'art poétique romantique, et subsiste encore comme poésie. Mais, c'est montrer peu de connaissance, je ne veux pas dire de la philosophie et de l'histoire, mais aussi, et en particulier, du cœur humain, que de ne pas reconnaître que la mythologie des Allemands, aussi bien que celle de tous les anciens peuples, quelque belle qu'elle nous paraisse, considérée uniquement comme poé-

sie, n'offrirait que des conséquences erronées, pernicieuses, immorales et même tristes et pleines d'angoisses pour le cœur, si on voulait l'examiner sérieusement dans sa véritable influence et dans sa foi réelle.

On peut juger comme on voudra la culture ou la barbarie des Germains, une fois que la différence de ces deux États est bien caractérisée. Leur gouvernement réclame toute notre attention, car il fut le fondement sur lequel reposent toute l'histoire moderne et la civilisation européenne. En l'examinant avec impartialité, nous trouverons que quelque simple, quelque rude et près de l'état naturel que fut ce gouvernement, il porta, cependant, non seulement l'empreinte d'une grande force morale, mais encore celle d'une grande intelligence. Nous pouvons, sous ce rapport, nous fier au jugement des Romains, qui avaient fait de si grandes expériences sur la législation et la forme du gouvernement, et qui avaient tant médité ce sujet. Les Romains connaissaient assez de nations sauvages, civilisées où à demi civilisées dans les trois parties de l'ancien monde, pour pouvoir établir la comparaison. Ils n'ont cependant donné au gouvernement d'aucun autre peuple la même atten-

tion qu'ils accordèrent à celui des Germains. La surprise étrange avec laquelle ils en parlent, va souvent jusqu'à se changer en admiration. Le mérite de ce gouvernement consistait dans la liberté entière des individus, garantie par l'union la plus forte de tous. Chaque homme libre l'était tout-à-fait et était maître de lui-même, en quelque sorte son propre seigneur; il avait part active à la force du tout, à la puissance du lien commun. Il possédait le droit de paraître armé dans l'assemblée générale, où l'on discutait et décidait les affaires de la communauté, où les comtes ou juges de province étaient choisis parmi les familles nobles; c'était alors une dignité toute personnelle, sans avantage héréditaire. Ils étaient nommés pour les temps de paix; durant la guerre on choisissait avant tout un chef pour conduire la communauté, le peuple armé; ils lui donnaient le nom de duc. Celui-ci était choisi, selon ce que dit Tacite, non d'après sa naissance, mais d'après ses exploits. Ainsi, outre les hommes libres, il existait une noblesse; dans les délibérations de l'assemblée générale, c'était elle qui occupait le premier rang et qui avait la première la parole, quoique cependant

les hommes libres aussi y prissent part. Nous trouvons donc déjà ici le premier germe de la division en deux chambres, des forces réunies d'un État, et nous apprenons à connaître cette admirable institution comme d'origine germaine.

Il n'est pas bien sûr que cette différence existât aussi en temps de guerre pour la noblesse; cependant la circonstance suivante le rend très vraisemblable. Les Romains citent comme une particularité des coutumes guerrières allemandes, l'usage qu'ils avaient de mêler et d'allier ensemble les cavaliers et les gens de pied; chaque cavalier avait auprès de lui un homme armé à la légère, qui lui prêtait secours et aide de toutes manières dans le combat. César, grand connaisseur en pareille matière, trouvait cette institution très avantageuse pour l'art de la guerre et des armes connu alors. Il l'introduisit dans son armée, et crut lui devoir, ainsi qu'au secours des peuples germains, la victoire qu'il remporta dans la bataille de Pharsale, victoire qui lui assurait l'empire du monde. Cette antique coutume germaine ne rappelle-t-elle pas la guerre du moyen âge, où des chevaliers pesamment armés conduisaient avec eux

des valets de pied pour les servir et les secourir? La nature même de la chose semble démontrer que le guerrier à cheval avait un rang supérieur à celui de son aide à pied, et qu'ainsi, déjà alors, le service à cheval était de préférence, si ce n'est même exclusivement, réservé à la noblesse comme un privilége. D'après l'opinion de nos célèbres et illustres ancêtres, la noblesse consistait dans de tels priviléges et dans le nom de la famille, bien plus que dans de grandes richesses.

Le droit d'hérédité fut de bonne heure établi parmi les familles princières des Germains. Il est d'autant plus probable que, dès les temps les plus anciens, ils eurent la royauté héréditaire qui plus tard fut répandue partout, que le droit d'aînesse prime en général dans l'ordre de succession allemand. Cependant, dans l'origine, ce privilége ne fut pas toujours strictement observé par les princes et les rois; quelquefois aussi le choix décidait entre les membres d'une maison princière ou royale. Le pouvoir du duc élu pouvait aussi mettre souvent des bornes au droit héréditaire du prince.

On ne peut mieux se représenter la condition des hommes libres, qu'en ayant devant les yeux

la constitution des Alpes suisses; ou plutôt, car cette liberté était unie à une noblesse héréditaire et à une royauté, le gouvernement de la Dalécarlie suédoise, et, en général, de ces pays où le paysan aussi a des priviléges, possède le droit de porter des armes, de prendre part aux assemblées et aux délibérations publiques. Ce privilége, cependant, n'appartient qu'à l'homme indépendant, au propriétaire ayant, si ce n'est un grand nombre, au moins quelques serviteurs, pour l'aider à cultiver ses biens. Il en était absolument de même chez les anciens Allemands. Il ne faut pas encore entendre ici la condition dans laquelle vivent tous les habitans d'une contrée sujets et serfs d'un seigneur, elle ne fut établie que beaucoup plus tard. Nous pouvons aussi affirmer que le sort de cette troisième et dernière classe d'hommes était incomparablement plus doux chez les Allemands que celui des esclaves chez les Romains et les Grecs. Chez les peuples guerriers de la frontière des bords du Rhin, c'était surtout des prisonniers de guerre qui étaient employés au service de la charrue.

Ainsi donc, la noblesse et la liberté étaient les deux bases principales sur lesquelles repo-

sait le gouvernement des anciens Allemands; une caste noble et une caste d'hommes libres, sous des ducs élus et des princes héréditaires, formaient tout l'État allemand. Mais quelle noblesse et quelle liberté, si nous la comparons avec cette aristocratie despotique, oppressive, avide, de Sparte ou de Rome, avec la liberté séditieuse des petits États grecs! Une noblesse fondée sur une autorité douce et une liberté générale, une liberté basée sur l'honneur, la vertu et la fidélité.

Chez aucun autre peuple, on ne trouve la noblesse, ce premier principe de tous les États, cette base de toute constitution durable, ce premier élément naturel et indispensable du vrai gouvernement, tracée à traits si grands, si forts et dans une relation si pure, que parmi les Germains. La suite de l'histoire nous montrera comment plus tard l'ordre ecclésiastique se forma et prit le second rang; comment le tiers-état se développa; et, enfin, dans les temps plus modernes, comment de nouvelles classes et de nouvelles relations s'établirent. Sous ce point de vue, on peut dire que l'histoire allemande, depuis les temps les plus anciens jusqu'aux plus modernes, offre une théorie naturelle et fort

intéressante du vrai gouvernement, c'est-à-dire, d'une constitution durable. A la place de ce prétendu état de nature, nous voyons un véritable gouvernement naturel dans l'institution de la noblesse germaine, car toute la constitution de l'État et la législation étaient simples et basées sur la nature. Chaque homme libre avait le droit de se défendre contre toute attaque individuelle, et si la querelle entraînait un combat à mort, la vengeance du sang répandu était non seulement un droit, mais un devoir pour les héritiers mâles les plus proches ou pour les compagnons d'armes du défunt. Le gouvernement, ou en son nom le comte, n'intervenait que comme juge du différend entre les deux adversaires, afin d'empêcher de nouveaux malheurs, soit par le prix du sang, soit par d'autres moyens de conciliation, selon que la coutume, les mœurs et la loi l'indiquaient, et de réparer, autant que possible, le tort fait à l'une des parties. C'est de cet antique droit de défense personnelle que sont résultées ces nombreuses petites guerres du moyen âge et cet usage du duel inconnu aux anciens, qui s'est conservé jusqu'à nos jours dans la plupart des pays de l'Europe.

Assurément cette liberté individuelle était souvent nuisible au repos de l'État et de la nation; mais nous devons regarder, sous leur véritable point de vue, les abus que les lois ne peuvent extirper et même seulement adoucir dans l'espace de plusieurs siècles. Nous ne devons pas non plus oublier que le développement du noble sentiment de l'honneur, dirigé par des lois, est une des plus belles et des plus essentielles qualités de la nouvelle civilisation européenne, et que le problème le plus difficile de l'art du gouvernement, est d'unir l'ordre et l'unité de force avec la plus grande liberté possible des individus.

Il ne faut pas non plus que cette liberté individuelle nous fasse croire que tout était sans lien, sans frein. Les lois avaient beaucoup de force dans certains cas, par exemple, dans tout ce qui avait rapport au gouvernement et à la communauté. Alors le principe de un pour tous, et tous pour un, primait sur la vie et la mort. La trahison ou l'abandon du devoir commun était puni de mort, ainsi que la lâcheté. Celui qui avait perdu son bouclier était proscrit, déshonoré et privé de ses droits. L'unité nationale était un lien sans doute plus ferme

et non moins probable; chaque peuple formait ce que nous appellerions maintenant une confédération. Il en était chez ces anciens peuples de même que chez les Suisses, qui, dans les temps modernes, formèrent une alliance pour la défense et la sûreté communes, et devinrent un même peuple par le fait seul de cette alliance.

Les Romains nous nomment une foule de nations allemandes isolées; souvent ils auront voulu entendre, par tel ou tel nom de peuple, les habitans d'un certain district, d'un ou de plusieurs cantons. Ils auront aussi probablement confondu, dans leur ignorance du langage, les dénominations des nations éloignées dans l'intérieur, et les auront prises pour les noms de quelques peuples. Mais lorsque les écrivains romains parlent d'après leur propre expérience et avec connaissance de cause, surtout lorsqu'ils mentionnent les grandes nations allemandes voisines d'eux, le long des bords du Rhin, il est facile de remarquer que, sous la dénomination des peuples qui leur sont connus, il faut entendre des confédérations et des alliances communes. Ainsi la confédération de Souabe fut en particulier très puissante et très

redoutable pour les Romains; la fédération de Hesse ne le fut pas moins. Toutes les deux sont encore maintenant à peu près dans la même position qu'alors, des peuples allemands séparés, différens des autres par plusieurs particularités. La fédération des Chérusques, dans le nord de l'Allemagne, fut remarquable à cause de son prince et duc Hermann. Le nom même des Germains leur est venu de cette forme de gouvernement; car les Romains l'ayant remarquée pour la première fois chez un peuple de ce nom, donnèrent ensuite ce même nom à plusieurs peuplades et enfin à toutes celles allemandes. Dans les temps modernes, les historiens ont introduit, pour cette ancienne alliance et cette confédération, le mot *Hermannie*, comme étant l'origine de la dénomination des Germains. Il serait bien plus exact et naturel de traduire le mot germain dans la langue allemande actuelle par celui de *Werhmann* (homme d'armes) : le mot *wehr*, qui signifie défense et arme, fut dans l'origine le même mot que l'anglais *war*, d'où sont dérivés les mots français et italien *guerre* et *guerra*, qui ne sont différens que par la prononciation; c'est sûrement là la racine du mot germain.

Ainsi *Wehrmannen* signifie non seulement hommes de guerre, mais encore hommes unis pour la garde et la défense communes; en un mot, communauté des confédérés. La seule chose qui manque dans cette union des peuples, c'est que toutes les nations allemandes ne formaient pas un seul grand lien; cela ne pouvait se faire tout d'un coup : les Allemands, comme tous les peuples de l'Europe, étaient dans l'origine divisés en petites peuplades et en petits cantons; ce ne fut que lorsqu'ils entreprirent de grandes expéditions, surtout dans la guerre difficile contre les Romains, qu'ils sentirent le besoin de se réunir en plus grande nation. Le tableau de l'alliance toujours plus forte des peuples allemands, et enfin de leur réunion en une grande unité nationale qui, pendant un millier d'années, se maintint ou du moins se releva plus d'une fois, après avoir été fortement ébranlée, forme le contenu de l'histoire moderne.

Outre cette fédération, qui était la base et le principe fondamental du gouvernement, on trouve encore une autre association chez les anciens Allemands : c'est cette amitié d'armes qui leur est particulière, et dont la fidélité iné-

branlable nous est dépeinte avec tant d'admiration et de surprise par les Romains. Des guerriers s'engageaient, par amitié, à vivre et mourir l'un avec l'autre, à partager la victoire ou le trépas. C'était surtout auprès des héros puissans et des princes illustres que se pressait une foule avide de gloire, en qualité de compagnons libres ou de serviteurs-nobles. La fidélité était telle, qu'on pourrait à peine citer un exemple où la suite de ses compagnons ait survécu à un frère d'armes ou à un seigneur d'armes. C'est de cette amitié, de cette union guerrière qu'est sorti tout le système féodal. Le chef-prince devait avoir soin de ses compagnons; il leur partageait et leur donnait les pays conquis, afin de s'assurer la même fidélité pour l'avenir et de récompenser leurs services. Le goût des entreprises guerrières ne fut pas peu excité par là; rien ne développa autant l'esprit chevaleresque que cette institution; car, pour ces cas particuliers, la guerre ou la paix ne se décidait pas dans les assemblées de la noblesse et du peuple. Lors même que l'État était en paix, si un chef avait le courage et l'envie de faire quelque petite expédition, l'aventure était promptement hasardée

et terminée. La féodalité a sans doute engendré beaucoup d'abus funestes dans sa décadence; cependant il ne faut pas plus méconnaître la pureté de sa première origine que les grands et nobles résultats que l'esprit chevaleresque a produits; résultats qui ne sont pas encore tout-à-fait éteints, et qui, il faut l'espérer, ne le seront jamais entièrement.

Après cette fraternité guerrière, rien ne semble avoir plus excité l'étonnement et l'attention des Romains que la condition du sexe féminin chez les Allemands, la haute considération dont les femmes jouissaient parmi eux, et l'honorable liberté dans laquelle elles vivaient. Ainsi nous retrouvons chez les anciens Germains l'origine de tout ce qui distingue si avantageusement les mœurs et la civilisation modernes dans l'amour intellectuel, dans la société plus libre et plus policée, dans le perfectionnement du sexe féminin.

On peut attribuer au climat quelque influence sur la condition des femmes, si différente chez les Germains. D'après les descriptions des Romains, nous pouvons affirmer que le climat allemand n'était nuisible ni à la santé ni à la beauté; cependant le développement,

surtout chez le sexe féminin, n'était pas si prématuré sous le ciel glacé du nord que dans les pays plus chauds. Les mariages tardifs des Allemands excitent chez les Romains une attention toute particulière. Tacite dit qu'ils croyaient cette coutume nécessaire pour conserver la force de la race. Il est certain que cette coutume devait essentiellement contribuer à la condition plus libre et au respect des femmes. Là où, comme dans plusieurs contrées méridionales de l'Asie, le développement corporel est si prématuré, que le mariage donne la main à l'enfance, et où les femmes sont déjà mères dans l'âge le plus tendre, le choix ne doit pas être libre; et lorsque les lois permettent encore la polygamie, l'entier développement, chez le sexe féminin, de la force morale et de cette dignité dont la nature l'a doué, rencontre des obstacles presque insurmontables.

A la vérité, chez les Allemands, les femmes n'apportaient pas de dot; bien plus, comme chez la plupart des anciens peuples, l'amant devait faire au père un présent comme une espèce de rançon. Il ne faut pas conclure de là que le père vendît sa fille comme une marchandise. Il existait une grande et essentielle

différence entre les usages asiatiques et germains. En Asie, la loi veut que l'homme ne voie pas sa fiancée avant la conclusion du mariage. En Allemagne, c'était plutôt la coutume que le jeune homme et son amie se connussent, fussent unis depuis long-temps par un lien d'amitié. Le choix libre formait l'hymen, et ce libre choix, bien plus que les mœurs simples, faisait la force et l'union que les Romains trouvaient dans les mariages des Allemands, si différens, sous ce rapport, de ceux qu'ils étaient accoutumés à voir chez eux.

Que si nous voyons l'enlèvement usité chez les Allemands dès les temps les plus anciens, et qu'Hermann lui-même ait enlevé sa Thusnelda, nous ne devons pas en conclure que le consentement fût forcé par la violence; seulement, dans ce cas, le père était et demeurait l'ennemi de l'amant. Il devait souvent arriver que les vues du père ne s'accordassent pas avec les vœux des amans, et qu'il ne voulût pas confirmer l'union qu'un consentement libre avait déjà formée.

Les dons que recevait l'épouse sont remarquables : ils consistaient en un cheval de bataille, un bouclier et des armes. Je n'avancerai

pas que ce fût l'usage général; c'était seulement chez les familles nobles, et ce présent n'était pas une simple allégorie, il était vraiment destiné à servir. Les femmes suivaient l'armée à la guerre; elles soignaient les blessés, souvent elles ont décidé du sort d'une bataille incertaine, et, lorsque la victoire n'était pas favorable aux Germains, plus d'une fois leur mort volontaire donna aux Romains étonnés le spectacle d'un courage élevé qu'ils n'avaient jamais vu nulle autre part.

Ainsi, chez ce peuple, les femmes partageaient tout ce qui était grand et honorable, même les exploits où l'homme trouvait sa plus haute destination, l'orgueil et la joie de sa vie.

Pour tracer un tableau de l'histoire, il est absolument nécessaire de rappeler des faits déjà connus depuis long-temps. La seule chose qui peut soutenir le courage de l'écrivain dans cette pénible répétition, c'est que les souvenirs de l'antiquité, les grands événemens historiques portent avec eux un attrait indélébile, dans un certain sens, ils demeurent toujours nouveaux, et que, plus ils s'éloignent de notre époque, plus il nous apparaissent sous un jour brillant et noble. De même que le passé peut

seul nous apprendre à juger sainement le présent, un riche présent dissipe aussi de diverses manières l'obscurité des temps passés ; combien de pages de l'histoire non comprises jusqu'alors nous ont paru prendre une clarté toute nouvelle, depuis les événemens des dernières années !

On se représente ordinairement la migration des peuples comme une espèce de débordement de hordes barbares. Il semble que des frontières orientales de la Chine jusqu'aux côtes occidentales de l'Espagne, un vertige général d'inquiétude, un désir irrésistible de changer de place, eût tout-à-coup saisi les nations sauvages, et produit au milieu d'elles un mouvement, un trouble, une agitation qui détruisirent l'ancienne civilisation, et donnèrent naissance à la barbarie du moyen âge. Dans la vérité et l'ensemble de l'histoire, cet événement apparaît sous une toute autre couleur. D'abord, la lutte ne fut qu'entre les Germains et Rome; le seul peuple non allemand, venant immédiatement de l'Asie, qui eût quelque influence alors, les Huns, étaient si peu nombreux, leur influence fut si nulle, que le développement de cette époque, qui était mûre,

aurait aussi bien eu lieu sans leur participation. L'histoire offre à peine un seul autre événement préparé si longuement, tant de siècles à l'avance, et conduit à son but si graduellement, et successivement, que la migration des peuples, c'est-à-dire la colonisation armée des Germains dans les provinces de l'empire romain, et la conquête qui en fut le résultat, des quatre principales contrées de l'Europe occidentale, l'Italie, la France, l'Espagne et l'Angleterre.

Cet événement eut deux causes principales et naturelles. Les Germains, trop à l'étroit dans leurs demeures septentrionales, sentirent le besoin de coloniser pour se défaire d'un superflu de population. En conséquence, ils cherchèrent de nouveaux pays à l'occident, au sud, au sud-est, et furent ainsi poussés dans le vaste empire romain; de là les guerres nombreuses, acharnées et sans cesse renouvelées entre Rome et les Germains : guerres qui, depuis la première apparition des Teutons et des Cimbres, un peu plus de cent ans avant Jésus-Christ, ont duré cinq siècles accomplis, jusqu'à la conquête de Rome par le roi des Goths, Alaric.

Ces premiers étrangers, venus du nord, qui

étonnèrent tellement les Romains, ne cherchaient qu'une contrée pour y demeurer. Ce n'étaient pas des conquérans perturbateurs, ils ne faisaient pas des expéditions de pillage; leur but unique était de former des colonies, et lorsque la douceur ne leur réussissait pas, ils employaient la force. Avoir du terrain en échange de leur service militaire, selon la coutume générale des Allemands, était l'objet qu'ils désiraient obtenir par des traités pacifiques. Ils demandaient qu'on leur abandonnât une province, et, de leur côté, ils promettaient une levée de tous les hommes capables de porter les armes pour la défense commune. Ils venaient déjà comme des colons armés et guerriers, il est vrai, mais toujours avec des intentions pacifiques, de même que tous ceux qui quittèrent le nord pour envahir l'empire romain, pendant les cinq siècles qui s'écoulèrent jusqu'à Alaric.

Dans les derniers temps, les Teutons et les Cimbres parvinrent plus facilement à leur but; plusieurs empereurs se crurent heureux de pouvoir gagner un tel renfort pour leurs armées, par la cession d'une province. Quelques siècles avant la guerre des Cimbres, lorsque l'Europe méridionale et occidentale était divisée

en une foule de petits États, il eût été facile à ces peuples d'en obtenir la possession par la douceur ou par la force. Mais alors que Rome la puissante florissait dans toute sa force et sa prospérité, leur vaillance dut, après des combats infructueux, céder à une tactique plus habile; ils furent anéantis.

Cette même cause d'une population trop multipliée dans le nord, comparativement aux produits de la terre, qui causa la guerre des Cimbres et des Teutons avec les Romains, amena aussi les Souabiens et les Suisses dans leurs demeures actuelles à la suite de cette délivrance générale dont l'histoire fait mention. Nous ne pouvons pas, à la vérité, expliquer avec exactitude et en détail ce qui causa cet excès de population dans le nord et le besoin d'émigrer qui en fut la suite; mais cependant cela ne nous paraît point invraisemblable. Si le centre et le sud de l'Allemagne ont été jadis d'un climat beaucoup plus rude que maintenant, à cause des grandes forêts qui les couvraient, si, par conséquent, l'agriculture y était beaucoup moins soignée et subordonnée à la chasse, il n'en était pas de même dans le nord, dans la partie de l'Allemagne située près des côtes, ainsi que

nous l'avons déjà remarqué plus haut. Dans ces demeures septentrionales des Allemands, l'agriculture florissait, la population pouvait être forte et proportionnellement très nombreuse; de nos jours nous voyons encore souvent dans la Suisse et dans la Souabe, que des races d'hommes forts et robustes, n'ayant qu'un sol dont la nature a limité la production, le superflu de cette population se décharge par l'émigration ou par tel autre moyen que la nécessité leur enseigne. En Suède, en Danemarck, et dans le nord de l'Allemagne, il n'en est point de même maintenant; mais combien, depuis ces temps antiques, la culture du pays, la manière de vivre et de se nourrir, et avec elles l'éducation n'ont-elles pas changé!

La seconde grande cause de la migration des peuples se trouve dans le relâchement toujours progressif et la décadence du gouvernement de Rome, qui, devenant chaque jour plus détestable, finit par dépeupler les contrées, et les prépara ainsi à l'arrivée et à la conquête des colons armés du nord, qu'il favorisa de cette manière dans leurs projets.

Je reprends le fil de l'histoire, mais je ne mentionnerai que ces événemens qui firent

époque, car ce sont eux qui peignent l'esprit des temps. Mon désir et mon but sont, non pas d'en rappeler encore toute la suite et le développement, mais de présenter quelques considérations nouvelles sur des événemens déjà connus.

La seconde fois que les Romains se rencontrèrent avec les Germains; ce fut dans la conquête des Gaules par César; conquête qui fut pour lui comme la base et le premier degré du chemin qui devait le conduire au trône de la monarchie. Le roi de Souabe, Arioviste, à qui les Romains, suivant leur usage, avaient déjà auparavant accordé le nom très important, toujours riche en conséquences, et souvent dangereux, d'ami du peuple romain, se trouvait uni par alliance avec un peuple des Gaules. César fit la guerre contre lui, le força à la retraite, et pénétra dans l'Allemagne, qu'il décrit alors pour la première fois comme l'ayant vue. Mais il ne se fia pas entièrement à la supériorité de son armée et de sa tactique; il fit la guerre à différentes peuplades allemandes d'une manière si perfide et si indigne, que, lorsqu'il reçut en plein sénat des remerciemens pour les avantages qui en furent la suite, on hasarda la demande, qu'appuyèrent ceux qui

lui étaient opposés, et surtout Caton, de le livrer à ces peuples allemands pour l'honneur du nom romain.

La manière dont les Romains traitaient les peuples vaincus était très différente de celle des Grecs; ceux-ci, ainsi que tous les États grecs asiatiques, à l'exception de quelques rares vexations, les favorisaient et les séduisaient tout-à-fait par une apparence de liberté, en feignant de les faire participer aux avantages de leur bien-être national. Les Romains firent une guerre destructive aux peuples du nord et de l'occident, en Espagne et en France; à peine l'histoire offre-t-elle une autre guerre aussi sanglante que celle par laquelle César conquit les Gaules. Pour remplir les vides qu'elle occasionait, les colonies se dirigèrent surtout de ce côté-là. Les écrivains ne nous parlent que des combats et des relations des chefs; ils nous peignent leurs vertus et leurs défauts ainsi qu'ils les ont vus et jugés; mais ils passent sous silence le développement tranquille de la civilisation et de l'étude, jusqu'à ce qu'enfin, après des siècles peut-être, les résultats importans de cette puissance cachée apparaissent eux-mêmes à nos yeux.

Combien serait intéressant un tableau rapide qui nous montrerait comment les colonies et l'influence de la capitale de l'empire parvinrent, en si peu de temps, à rendre la France et l'Espagne entièrement romaines; tellement, que le langage même de ces contrées en a conservé des traces. On ne peut lui comparer que la manière dont, dans les temps plus modernes, après une guerre sanglante et destructive contre les indigènes, le Mexique et le Pérou sont devenus, par le moyen d'une émigration continue de la mère-patrie, une vraie nouvelle Espagne, espagnole par le langage, par les mœurs et la race des hommes, plus florissante peut-être que l'Espagne elle-même. Les continuelles guerres civiles des Romains, la persécution sous les empereurs, durent entraîner après elles beaucoup de gens qui, préférant le repos de la province et le gain sûr de la culture des terres ou du commerce des petites villes, aux dangereux troubles de la capitale, quittèrent l'Italie et s'établirent dans les nouvelles contrées romaines.

Contre les Allemands, les Romains hésitèrent entre leurs deux espèces de guerre. D'abord leur espoir et leur dessein durent être d'asservir les Germains, de les détruire même

comme les Gaulois, ou du moins d'extirper leurs mœurs, leur gouvernement et leur langage, en un mot, tout ce qu'ils avaient d'allemand. Mais bientôt déjà, sous Auguste, et surtout sous Tibère, la maxime d'État des Romains fut : qu'il ne fallait pas attaquer ouvertement les Germains et les forcer ainsi à la guerre, mais qu'on devait seulement entretenir et augmenter la désunion parmi eux, se créer un parti dans le pays, gagner quelques puissans chefs par des présens honorables, et chercher à les énerver par le séjour de la capitale et la jouissance de tous ses plaisirs.

Hermann nous apparaît comme le caractère le plus grand et le plus noble de l'antiquité allemande; peut-être parce que, grâce à la main de maître du grand Romain qui ne peut lui refuser son admiration, nous le connaissons mieux que tout autre héros de ces temps-là, mais aussi parce que nous trouvons la situation de cette époque et sa plus haute tendance caractérisées en lui par des traits frappans. On voit combien fut difficile pour les Germains la guerre qu'ils firent contre Rome, quels obstacles le héros de la patrie trouva même parmi ses compatriotes, quelle fermeté et quelle cons-

tance il lui fallut pour réussir enfin, à la vérité non pas à s'assurer l'empire par des victoires et des conquêtes brillantes, mais à acquérir pour l'avenir une sauvegarde à la liberté, et à préparer pour son peuple un meilleur avenir par l'empire des grands souvenirs et des actions héroïques.

Auguste dirigea principalement contre les Germains toutes les forces de l'immense empire, qui, pour la première fois, étaient réunies dans sa main. Au sud, il réussit à lui donner pour limites le Danube. De cette manière, plusieurs peuples allemands furent, du moins en partie, sous la domination romaine. Ses entreprises dans le nord furent moins heureuses. Le pays situé entre le Rhin et l'Elbe fut bien à la vérité romain pendant quelques années; mais lorsque Varus voulut imprudemment y introduire les lois et les vexations romaines, il en résulta cette fameuse déroute dans laquelle Hermann, remportant la victoire, est vraiment admirable par la conception d'un si grand projet, la manière habile et profonde dont il le prépara, et la rapide et complète exécution qui fit honneur à la justesse de ses vues.

La maison d'Hermann avait été protégée par Auguste; lui-même avait servi comme chef des peuples chérusques dans l'armée romaine. Il connaissait l'art militaire des Romains, leur langue, leur civilisation; son cœur demeura fidèle à sa patrie. Ce ne fut pas un mobile ordinaire qui enflamma sa haine contre Rome, ce fut l'intime persuasion où il était qu'elle serait salutaire à l'Allemagne et nécessaire pour sa délivrance. Il se montra grand guerrier, surtout dans la guerre contre Germanicus, adversaire digne de lui. Le général romain pénétra bien dans le centre de l'Allemagne avec des forces puissantes; il prétendit et crut peut-être avoir gagné de nombreuses batailles, mais Hermann était toujours prêt pour de nouveaux combats, et ces prétendues victoires se terminèrent par une retraite dans laquelle les Romains, sans cesse inquiétés, furent poursuivis et éprouvèrent de grandes pertes, de l'aveu même de leur historien, qui dit qu'Hermann, quoique ayant perdu quelques batailles, ne fut jamais vaincu à la guerre.

L'Allemagne demeura libre de ce côté-là; cependant la guerre avait été pénible; une partie du pays était dévastée. Hermann avait com-

pris que ce qui manquait surtout à son pays pour être plus sûrement à l'abri des conquêtes de Rome, c'était une réunion générale et une alliance solide des différens peuples allemands; c'est pourquoi il déclara la guerre à Marbod, roi dans le midi de l'Allemagne, qui, en paix avec les Romains, était demeuré neutre dans la guerre pour la patrie. La domination de Marbod, copiée d'après les mœurs romaines, était détestée : il dut fuir; et après avoir prolongé encore pendant dix-huit ans sa vie, grâce aux bienfaits des Romains, il périt sans gloire à Ravenne. Si, plus tard, Hermann fut accusé d'aspirer à la monarchie; si, par la haine de ses parens, il succomba à la jalousie des autres princes, nous pouvons, d'après la tendance et l'esprit de sa vie, avancer que son seul désir était d'opérer l'alliance parfaite et l'unité de la nation allemande, parce qu'il avait appris par expérience que c'était là ce qui lui manquait; mais ses grands desseins furent méconnus.

Hermann n'était pas un de ces héros qui, enivrés de leurs propres succès et de leur renommée, n'obéissent qu'à une insatiable ambition et s'abandonnent au cours rapide de leur

bonheur; il était plutôt de ceux qui, reconnaissant un grand but de prospérité publique pour leur vocation et leur devoir, luttent, non sans danger, contre une époque désastreuse, contre une puissance illustre, et consacrent leur vie à de continuels efforts, souvent mal récompensés. Son frère et celui de sa femme vivaient tous deux hors de leur patrie, parmi les Romains. Le sien, Flavius, dont le nom germain ne s'est pas conservé, porta même les armes contre lui. Segmond, frère de Thusnelda, revêtit la dignité de prêtre romain dans la colonie de l'Ubie; sa résolution chancela, balancée entre l'éclat de Rome et la voix de la patrie, lorsque Hermann eut délivré l'Allemagne : honteux, il jeta loin de lui les faux honneurs de l'étranger; mais plus tard il suivit Segeste du côté des Romains. Segeste, père de l'épouse d'Hermann, était l'ennemi irréconciliable de ce héros. Son oncle lui-même, qui avait si long-temps vécu uni avec lui, s'en sépara enfin par jalousie de rang; le jeune guerrier cependant, comme chef de l'armée, et célèbre par ses actions, avait des droits bien acquis à la primauté. Il fallut qu'il vît sa Thusnelda prisonnière, ornement du char de triomphe des

orgueilleux Romains; enfin, la peine la plus cruelle lui était encore réservée, celle de voir tout son peuple ingrat se séparer de lui. Un prince allemand envoya un messager à l'empereur Tibère pour qu'il lui remît du poison, alors inconnu en Allemagne, afin qu'il pût le débarrasser secrètement de ce libérateur de la patrie, qu'il ne pouvait vaincre à la guerre. Tibère lui-même répondit à cette proposition, à laquelle un prince allemand s'était abaissé, d'une manière conforme à l'antique dignité de Rome.

D'abord après la mort d'Hermann, ses exploits furent, par leurs résultats incalculables, couronnés des plus belles conséquences. Ce fut avec raison que les peuples allemands, lorsque la mort eut éteint la jalousie, célébrèrent la gloire du héros dans leurs poésies et dans leurs chants; et ce n'est pas sans fondement que tous les historiens et les poètes nationaux modernes remontent toujours à Hermann dans leurs écrits. Considéré comme conservateur, véritable fondateur, second père de la nation allemande et de son indépendance, il forme en quelque sorte le commencement et la base de toute l'histoire moderne des États libres et ci-

vilisés de l'Europe; car, sans lui, sans ses actions et sa persévérance, tout cela ne serait pas arrivé. Enfin, on peut dire que la courte et pénible existence héroïque d'Hermann, qui fut remplie de souffrances et de guerres, a eu des suites plus grandes, des conséquences certes plus profondes et plus durables dans l'histoire du monde, que les brillantes conquêtes d'Alexandre et les victoires sanglantes de César.

Le premier des poètes allemands a consacré un beau souvenir à ce héros, dans une espèce de composition dramatique. Ce poëme est digne d'admiration, non seulement à cause du sentiment patriotique, de la hauteur et de la dignité, qui distinguent tous les ouvrages de Klopstock, mais encore par plusieurs passages d'une grande beauté qui émeuvent l'âme. Une chose seulement est singulière, c'est que cette apologie du premier de tous les héros allemands est écrite dans le style habile, travaillé et sententieux d'un Sénèque, ou, en général, d'un Romain, plutôt qu'avec ce sentiment et cet amour sans art qui pourraient nous reporter à Hermann et à la simplicité des anciens temps.

Après Hermann, la révolte des Bataves, sous Civilis, occupe une place importante dans les

historiens romains. L'issue de cette guerre remarquable, dont l'enthousiaste prophétesse Velleda était l'âme, est peu connue. Ce qu'il y a de certain, c'est que, lors même que les peuples bataves eussent fini par rester sous la domination romaine, ils conservèrent l'indépendance et l'originalité de leurs mœurs et de leur langage; en un mot, ils demeurèrent Allemands. Cette assertion est aussi en partie sûre et en partie vraisemblable pour tous les peuples au sud du Danube, dans l'ancienne Réthie, la Vindelicie, le Noricum et la Pannonie.

Ainsi donc les Allemands restèrent en général intacts; ils apprirent plusieurs choses des Romains, mais ils demeurèrent constamment fidèles aux mœurs et à la langue nationales, et partout où ils le purent, à leur ancien gouvernement. Dans les batailles, ils furent souvent vaincus par la supériorité de tactique des Romains. Plusieurs empereurs s'avancèrent jusqu'au centre de l'Allemagne, surtout Trajan; le pays situé entre le Mein et le Danube fut alors romain. Cette époque fut peut-être la plus périlleuse pour la liberté allemande. Caligula, Domitien, pour pouvoir donner au peu-

ple le spectacle d'un triomphe germain, firent habiller plusieurs autres prisonniers à la manière des Allemands, leur firent couper les cheveux comme ceux de ces peuples, et les firent teindre d'une couleur rousse, parce que les Romains ne pouvaient se représenter les Germains autrement qu'avec une chevelure de cette couleur. Trajan n'eut pas besoin d'une telle mascarade : il put vraiment célébrer un triomphe germain. Les grandes conquêtes de Trajan dans le nord-est furent aussi importantes pour l'Allemagne, car il fit une province de toute la Dacie, et s'efforça de consolider cette conquête par une colonie nombreuse. Il en résulta un mélange de soldats romains et de colons avec les anciens habitans, dont la nation des Valaques, qui se nomment eux-mêmes Romains, est un monument encore existant. On eût dit que Trajan prévoyait de quel côté les Allemands seraient le plus à craindre, d'où viendrait la ruine de Rome.

Après lui, la guerre allemande la plus importante et la plus décisive fut celle appelée de Marcoman, qui eut lieu sous Marc-Aurel, le long de toutes les limites méridionales, sur les bords du Danube. Dans cette guerre, les Alle-

mands s'avancèrent jusqu'à Aquileia; et lorsqu'enfin la paix fut conclue, les Quades, habitans de l'Autriche actuelle, purent rendre aux Romains cinq mille prisonniers. La supériorité des Allemands fut alors décidée, et il fut facile de prévoir la chute de l'empire romain. Déjà César était vainqueur avec le secours des Allemands; Auguste choisit parmi eux ses gardes du corps : tous les empereurs suivans cherchèrent à avoir toujours plus d'Allemands dans leurs armées. Depuis cette époque jusqu'au temps de Marc-Aurel, l'influence allemande dans l'armée et dans l'État s'affermit toujours davantage avec chaque empereur, de même que la dépendance des Romains avec chaque traité de paix; nous trouvons toujours plus de noms allemands parmi les hommes puissans qui se soulevaient dans quelques provinces ou parmi les plus hautes charges de l'État, que distribuait l'empereur. De nombreuses colonies allemandes furent encore accueillies de différens côtés dans l'empire romain, avant Constantin. Le besoin d'un grand changement se faisait toujours plus sentir; le parti allemand, car c'est bien là sa véritable et propre dénomination, était visiblement le plus fort dans l'empire ro-

main. Enfin, des provinces entières, des classes éminentes de l'empire, les possesseurs des plus hautes dignités, et souvent les empereurs eux-mêmes, attirèrent les Allemands, les appelèrent pour achever ce grand œuvre qui se préparait depuis si long-temps.

La chute de Rome n'a pas été occasionée par une succession de quelques mauvais empereurs; elle était en elle-même inévitable. Dès l'origine, l'empire n'avait ni gouvernement ni base solide dans l'opinion publique. Je dis qu'il n'avait point de gouvernement : dans l'ancienne république de Rome, les forces de l'État étaient bien divisées entre les patriciens, le peuple et les chevaliers, les consuls, le sénat et les tribuns, de telle sorte que, dirigées et animées par une main habile, il eût pu en résulter un véritable gouvernement, convenable pour la ville et peut-être aussi pour le territoire limité d'une nation comme l'Italie. Mais comment cette antique forme d'une ville devenue maîtresse du monde eût-elle pu convenir à l'empire formé de tant de nations diverses? A la vérité on étendit bientôt les priviléges des Romains à plusieurs d'entre les peuples soumis; mais quand ici le fils d'un prince allemand était

habillé en chevalier romain, quand plus loin un Syrien ou un Égyptien obtenait les droits de citoyen romain, il ne pouvait résulter un véritable ensemble de parties aussi hétérogènes. Ce ne fut plus qu'une faible représentation des formes extérieures, lorsque plusieurs des villes marquantes de la province, s'organisant comme de petites Rome, eurent leur sénat, leur Capitole, leur théâtre et leurs Naumachies. L'antique sénat de la capitale n'était plus lui-même que l'ombre impuissante de grands souvenirs effacés. Ce fut aussi en vain qu'on étendit le droit de citoyen romain à toute l'Italie et enfin à tout l'empire; car on ne produisit point ainsi un véritable ordre de citoyens, ni un corps de la noblesse de tout l'empire, qui pût offrir quelque sûreté et quelque garantie au peuple, un appui et un soutien au trône, et devenir un instrument vivant entre les mains de l'empereur. Tout demeura dépendant de la volonté d'un seul, qui n'obéissait à personne, ou, plus malheureusement encore, du caprice de l'armée, qui faisait la loi au monarque, et finit par être la seule véritable force qui existât dans le gouvernement. Ainsi Rome ne put jamais arriver à d'autre gouvernement

qu'une monarchie non moins orageuse que la république ne l'avait été.

Le manque d'un principe solide se faisait surtout remarquer dans la corruption des mœurs et dans la religion, ou plutôt dans leur absence.

Déjà, dans les derniers temps de la république, comme cela arrive toujours, le luxe voluptueux et le changement subit des mœurs avaient été accompagnés d'un esprit général d'incrédulité, d'indifférence et de mépris pour les anciens usages. L'introduction de la philosophie grecque y contribua beaucoup. Ce fut surtout le système d'Épicure, séduisant pour un peuple d'une civilisation raffinée et ami des jouissances, mais destructeur de toute croyance et de toute morale, qui trouva une admiration générale et d'innombrables disciples. L'empereur Auguste sentait bien le mal, et avait reconnu la cause d'où il provenait. Tous les actes et tout le mécanisme de son gouvernement étaient dirigés de manière à conserver intacte la croyance du peuple et à rétablir les anciennes mœurs, les vieux usages. Mais il était trop tard, surtout pour la première; la cause de sa non-réussite gîsait dans la nature même de la croyance

du peuple romain. Une croyance qui repose sur la connaissance d'un seul Dieu, peut, lors même que les mœurs et la morale sont en décadence, que la discorde et l'indifférence sont générales, être relevée et rétablie dès qu'une main assez forte se trouve là pour l'aider; car c'est un point qui est donné, sur lequel on peut revenir, un principe ferme et durable qui subsiste après la destruction de tout le passé. La religion des Grecs et des Romains était en elle-même incohérente, sans unité ni base solide; trop fabuleuse, elle n'était qu'un produit de l'imagination : en sorte qu'il devait être impossible de la restaurer, une fois que le sentiment de cette faiblesse était devenu général. Auguste chercha à rattacher le culte au gouvernement par les liens les plus solides, les plus durables; mais lorsqu'un Néron fut revêtu de la plus haute dignité sacerdotale, lorsqu'un divin Tibère, un divin Caligula durent être adorés après leur mort, cette institution ne put rendre aux dieux leur ancienne dignité, ni aux hommes les antiques vertus et la foi perdue.

S'il y eut jamais un homme capable de rétablir l'ancienne puissance romaine et sa grandeur, c'était Trajan; puisqu'il ne le fit pas, nous

devons penser qu'il était décidément trop tard. Son successeur, penseur profond, l'empereur Adrien, paraît avoir recherché la cause du mal dans l'esprit, dans le manque d'unité qui divisait la façon de penser et la culture intellectuelle des différentes nations de l'empire romain. Depuis cette époque, l'esprit grec commença à reprendre dans la littérature et les sciences sa supériorité naturelle. La pensée dominante d'Adrien put être de fondre les connaissances et le goût de toutes les nations instruites de l'empire, y compris même les Égyptiens, en un seul ensemble, et de faire revivre et fleurir ainsi de nouveau le génie déclinant du monde romain. Ce ne pouvait être non plus qu'une tentative passagère. Les Antonin prirent encore un autre moyen de salut. La philosophie stoïque devait soutenir et raffermir la foi chancelante du peuple; elle fut favorisée de toute manière, encouragée et regardée comme une importante affaire d'État. Aussi a-t-elle donné en effet de grands hommes à l'État et à l'humanité. Mais, sans parler de ses autres défauts, cette science difficile à comprendre ne pouvait devenir la croyance populaire.

Ce manque de foi fut remplacé par le chris-

tianisme. Bien des hommes familiarisés avec toutes les connaissances des Grecs et des Romains, trouvèrent, dans sa haute philosophie et ses leçons morales, un contentement que ni Platon, ni la Stoa ne leur avaient donné; mais ce contentement n'était pas un privilége exclusif de quelques philosophes, un fruit défendu pour le vulgaire. Le christianisme était tout à la fois une philosophie, et, cependant, comme il n'agissait pas sur une seule force de l'âme, mais sur toutes, il convenait à tous et s'alliait également à tous les États. Malgré la puissante résistance qu'il éprouvait, le christianisme prit toujours davantage la place de l'ancienne religion, qui s'affaiblissait et disparaissait devant lui. Cependant la foi chrétienne ne put sauver l'empire romain, même lorsqu'elle fut devenue générale et dominante.

Il peut paraître étrange que ces doctrines qui donnèrent à tant d'individus la force de faire de grands sacrifices et d'observer, ce qui était plus difficile encore, les lois les plus sévères, n'aient pas produit plus d'impression sur l'État. La cause en était que, même sous les empereurs chrétiens, la religion, à l'exception de quelques ordonnances et de quelques lois du

droit privé, n'avait aucune influence sur les affaires d'État et sur le gouvernement, ou plutôt sur l'anarchie qui en avait occupé la place. Sous ce rapport, tout demeura comme avant; il eût fallu aussi une grande force et un esprit profond, pour créer un nouveau gouvernement en rapport avec la véritable connaissance de Dieu et de l'homme; ces conditions indispensables manquaient. Le moyen qui s'offre le premier, d'agir sur le peuple par l'influence de la religion, et d'allier la croyance antérieure et la volonté du peuple avec les desseins du maître, fut négligé, du moins dans l'empire d'Occident. L'union, quelque faible qu'elle fût entre le gouvernement et le sacerdoce, qui eut lieu dans l'empire grec, fut, après la situation de cet empire relativement aux Germains, l'une des causes les plus fortes de sa durée incomparablement plus longue, quoique dans un état de faiblesse.

Ce furent les Goths qui s'emparèrent les premiers de la partie nord-est de l'empire romain; de ce côté justement où les conquêtes de Trajan et ses grandes colonies paraissaient destinées à protéger la frontière. L'invasion des peuples allemands dans l'empire occidental

eut lieu principalement dans deux directions, et partit de deux points différens. La première invasion fut celle des Goths et de tous les peuples alliés avec eux qui, venant de l'est, s'emparèrent des contrées du sud, de l'Italie, de la Gaule méridionale et des côtes de l'Afrique. La seconde, sortie du nord-ouest de l'Allemagne, eut lieu lorsque les Francs et les Saxons s'emparèrent de la Gaule septentrionale et de la Bretagne méridionale. Nous examinerons rapidement d'abord les conquêtes et l'empire des Goths, puis ceux des Francs.

Les Goths sont un ancien et grand peuple allemand sorti de la Suède, où plusieurs contrées de cet empire ont encore conservé leur nom; à cet égard, la vérité historique n'est obscurcie d'aucun doute. Il est certain que, des contrées les plus septentrionales de l'Allemagne, des bords de la mer Baltique, les Goths se transportèrent dans les pays du sud, où nous les retrouvons plus tard. La cause de cette émigration doit être attribuée, comme toutes les migrations précédentes, à la nécessité de diminuer une population trop nombreuse. Que si la direction des colons ne se maintint pas vers l'ouest, ou plutôt vers le sud, dans la Gaule et l'Italie, nous

devons en trouver la raison dans la forte garde des frontières romaines sur les bords du Rhin et du Danube. C'était là qu'était le noyau de l'armée, et une chaîne continue de fortifications munies de bastions qui, dans les temps de la puissance de l'empire, étaient imprenables, et qui même, dans ceux de la décadence, furent toujours défendus avec vigueur. Dans les contrées du sud-est, les Goths s'avancèrent d'abord chez de petites nations qui devaient avoir, du moins une partie, été leurs alliées dès les temps les plus anciens, ou sur lesquelles ils purent facilement asseoir leur domination. Déjà, deux siècles après Jésus-Christ, ils s'étaient répandus très avant chez ces nations du sud-est; et, dans le quatrième siècle, sous Ermanaric, le grand empire des Goths s'étendait depuis la mer Noire, depuis l'embouchure du Danube, sur toute la Dacie, la Sarmatie et même la Crimée; à l'est, jusqu'au nord du Caucase et dans les contrées les plus septentrionales, jusqu'aux bords de la mer Baltique.

Que si les Goths ne sont pas sortis immédiatement de la Suède lors de leur migration, cependant leur identité avec ces contrées du nord, même jusqu'au-delà de la Suède, ne peut

être révoquée en doute. La domination et l'influence de cette nation s'étendirent aussi jusqu'au centre de l'Allemagne; en particulier la partie sud-est fut alors aux Goths, si elle ne l'avait déjà été plus tôt. Dans l'Autriche actuelle, le long du Danube, depuis Vienne jusqu'à Passau, était le Rugiland, ainsi nommé du peuple goth de Rugen. C'est de là que partit Odoaker, exhorté par un célèbre évêque chrétien à aller en Italie pour en finir avec cet empire romain qui, à la vérité, était déjà détruit, en effacer jusqu'au nom, et élever à la place un empire allemand des Goths. Ces Goths, habitans de l'Autriche, ont eu incontestablement beaucoup d'influence sur la race particulière à ces contrées, et l'on ne saurait douter que la nation allemande, après sa première origine, ne soit, en grande partie, issue des Goths.

Maintenant la division en deux parties de l'empire goth vers la mer Noire; la destruction du gouvernement établi par Hermann, après un siècle de durée; l'invasion des Huns et leur alliance avec les Ostrogoths; la prise de Rome par Alaric, environ quatre cents ans après Jésus-Christ; l'établissement d'un empire de Bourgogne, formé par des peuples voisins des

Goth, dans la Gaule orientale; d'un empire visigoth dans les Gaules occidentales et l'Espagne, et d'un empire vandale en Afrique; Attila, élevé au milieu des Goths, remportant la plupart de ses victoires sur des peuples allemands-goths, et effrayant les Gaules et l'Italie d'immenses armées; enfin, plus tard, le grand Théodoric, célèbre par sa sagesse, gouvernant l'Italie comme les meilleurs empereurs romains; tous ces événemens de l'histoire sont à la vérité intéressans et remarquables en eux-mêmes; mais ces empires étant rapidement tombés, ces faits ne sont pas si riches en conséquences, pour l'ensemble, que quelques remarques nécessaires sur le caractère des nations gothiques, sur les résultats de leurs conquêtes et de leur domination pour l'humanité, et sur leurs rapports avec les progrès ou le retard de la civilisation.

CHAPITRE TROISIÈME.

Des Goths. — Facilité avec laquelle ils embrassèrent le christianisme. — Leur modération dans la guerre. — Leur respect pour la littérature romaine. — Différence qu'on remarque dans les jugemens contemporains sur la conduite et le caractère des peuples allemands. — Conquête de Rome par Geiseric, roi des Vandales. — Attila. — Caractère de ce conquérant. — Son mépris pour la langue romaine. — Théodoric. — Courte durée de l'empire des Goths. — Migration des Francs et des Saxons. — Klodwig, dit Clovis. — Perfectionnement successif du gouvernement franc sous les Mérovingiens. — Avènement de la dynastie carlovingienne.—Karl le Grand, dit Charlemagne. — Poésies des Goths. — Les Niebelungenliede et le Heldenbuch. — Mythologie allemande. — Odin, personnage historique.

On ne peut douter que Rome, ainsi que plusieurs provinces, ne souffrirent beaucoup des maux que toute guerre entraîne après elle, lors de l'invasion des Goths, des conquêtes d'Alaric, et encore plus lors du passage des armées d'Attila. Mais que si, à cause de cela, on accuse les conquérans allemands d'avoir détruit la civilisation de l'ancien monde, non seule-

ment ce reproche est exagéré, mais encore il est sans fondement et injuste. Aussi les descriptions des désastres qui suivirent jadis cette première révolution, nous apparaissent sous un jour tout différent, suivant que nous les lisons dans les historiens modernes dont l'imagination est remplie de l'idée d'une destruction et d'un bouleversement général, ou que nous les puisons à la source dans les contemporains et les témoins oculaires. Plusieurs d'entre ceux-ci, en particulier quelques-uns des premiers écrivains chrétiens, jugent très favorablement les Allemands, leur manière de faire la guerre avec modération, et leur amour de la justice. On peut préjuger, d'après ces assertions et d'autres passages, que le parti allemand, dans l'empire romain, comptait surtout des chrétiens dans ses rangs. Les grandes migrations renouvelèrent avec plus de force l'antipathie réciproque des païens et des chrétiens. Les païens attribuaient en partie la chute de Rome à ce qu'on négligeait les anciens dieux, auxquels depuis bien long-temps on ne sacrifiait plus. Les chrétiens, au contraire, objectaient le contraste de la manière plus douce de faire la guerre, alors en usage,

avec les cruels carnages des anciens, comme une preuve des bienfaisantes vues du christianisme; car les Goths étaient alors aussi chrétiens.

Les Goths, dès leur première apparition, se montrèrent non seulement comme un peuple vaillant et victorieux, mais encore comme beaucoup plus civilisé que ne l'étaient les nations germaines connues antérieurement le long des anciennes frontières de l'empire sur les bords du Rhin.

On peut avec raison regarder cette disposition favorable des Goths pour les principes du christianisme, la rapidité avec laquelle ils les embrassèrent, comme une preuve de leur état de culture avancé et de leur aptitude pour la civilisation; car chez eux le christianisme ne fut pas, comme il arriva plus tard chez d'autres peuples allemands, introduit par la force ou par la conversion subite d'un maître, dont l'exemple entraîna après lui toute sa nation; la foi fut propagée parmi eux, comme elle l'était dans l'origine et aurait dû toujours l'être, par le moyen des missions et le développement des principes. Quant à la rapidité avec laquelle le christianisme se répandit généralement chez tous les peuples goths, nous n'en connaissons

pas plus les détails, que nous ne savons par quel accroissement successif s'éleva leur grand empire sur les bords de la mer Noire. Non-seulement les peuples goths qui envahirent l'empire romain, mais encore ceux qui habitaient l'Autriche actuelle, étaient chrétiens, et même chez les Thuringiens, la dernière nation gothique dans le centre nord-ouest de l'Allemagne, le christianisme, déjà à cette époque, était connu et répandu, quoiqu'il ne fût pas généralement adopté; tandis que, dans le nord de l'Allemagne, les Saxons demeurèrent encore plusieurs siècles étrangers à cette nouvelle religion. Cette introduction rapide et générale du christianisme chez toutes les nations gothiques, est aussi une preuve qu'il existait un commerce intérieur entre elles et une union nationale de toutes les branches de la race gothique, qui n'était pas sans efficacité.

Un exemple fera mieux ressortir l'influence du christianisme sur les relations des peuples, et nous transportera en même temps dans les mœurs de ce temps-là. Quand Rome ouvrit ses portes aux armées d'Alaric, les Goths y entrèrent; un peuple de soldats se précipita dans la ville; quelques-uns déjà commençaient à piller,

lorsqu'un guerrier trouva chez une femme chrétienne des vases d'or et d'argent; elle lui dit qu'ils appartenaient à l'apôtre saint Pierre; qu'on les lui avait donnés à garder pour l'église; il pouvait en faire ce que bon lui semblerait. Le Goth courut annoncer cela au roi. Alaric envoya aussitôt quérir les vases, et les fit reporter en triomphe dans la basilique. Les Romains chrétiens, charmés de cet exemple de modération, accompagnèrent le cortége et entonnèrent les saintes hymnes qu'ils avaient coutume de chanter dans de semblables cérémonies. Les païens le suivirent aussi pour se mettre plus en sûreté. Les soldats goths, étonnés de ce spectacle inattendu, s'y joignirent, et la croyance commune rétablit ainsi des sentimens de paix, mit un terme aux horreurs de la guerre.

Assurément les jugemens des contemporains sont quelquefois défavorables à quelques peuples allemands, peignent les guerres de ce temps avec de sombres couleurs. Cependant, on trouverait difficilement, dans cette époque de migration que nous nous représentons comme un temps où la dévastation parcourait le monde, un seul fait qui, sous le rapport de la barbarie, se puisse comparer à l'infamie calculée et au

pillage dont les Romains se rendirent coupables à Tarente et à Carthage, ainsi qu'à Corinthe et dans plusieurs autres villes importantes de l'antiquité, où ils détruisirent des monumens antiques et des chefs-d'œuvre de l'art, dans les temps que nous regardons comme les plus brillans et les plus beaux de Rome. Sans doute, durant la guerre des Goths, plusieurs monumens furent détruits. La même chose était déjà arrivée dans des troubles intérieurs, sous les empereurs et même du temps de la république, avant que l'on pensât à une conquête de la part des Allemands. Il en fut toujours ainsi en tout temps, même aux époques les plus civilisées. L'ignorance de la foule armée qui fut alors maîtresse, détruisit une partie des monumens de l'antiquité et des chefs-d'œuvre de l'art que nous voudrions avoir conservés. Cette cause de destruction n'est, au reste, malheureusement pas la seule.

Il est bien connu que la destruction d'un grand nombre de chefs-d'œuvre de l'art antique, remonte à une toute autre époque, et résulte d'une autre cause. Lorsque le christianisme devint la religion dominante, lorsque plusieurs temples païens furent tout à coup

changés en églises consacrées au Dieu des chrétiens, il put bien arriver que cette heureuse conversion, prenant entre les mains des hommes une direction fausse, fit détruire une foule d'images des dieux, que nous sommes habitués à respecter comme les reliques des beaux-arts, mais qui, autrefois, furent pour la foule des païens l'objet d'une toute autre vénération, et justement à cause de cela, excitèrent l'aversion des chrétiens. Que si, au reste, nous les considérons moins sous le rapport de l'amour des beaux-arts que sous le point de vue de l'ensemble de la civilisation humaine, nous conviendrons que les écrits et les connaissances scientifiques des Romains attirèrent l'attention des Allemands, sans comparaison, bien plus que leurs statues; et cette attention fut même bien remarquable. Sous ce rapport, le reproche fait aux Allemands d'avoir détruit l'ancienne culture, est tout-à-fait injuste et sans fondement. Le génie romain et grec s'était depuis long-temps éteint de lui-même. Comment les Allemands auraient-ils pu détruire ce qui n'existait déjà plus avant eux? Où trouve-t-on encore quelque auteur remarquable, où rencontre-t-on une littérature et une érudition romaines, si ce n'est chez

les grands écrivains sacrés du quatrième et du cinquième siècle? Les ecclésiastiques chrétiens étaient alors les seuls héritiers de la science et de la littérature romaines. Les Allemands étaient si loin de détruire ou de mépriser cet héritage chrétien de la littérature et du savoir romains, qu'au contraire ils s'en saisirent avec la plus grande vénération, le conservèrent, le répandirent, et selon que les circonstances furent favorables, l'étendirent et l'augmentèrent. La culture du sol, le bien-être physique du pays fut si peu détruit par les Allemands, que sous Théodoric l'agriculture refleurit bientôt, par les soins du nouveau gouvernement; et, en peu de temps, l'Italie n'eut plus besoin d'importer du blé.

La différence que nous avons déjà mentionnée, entre les jugemens contemporains sur les suites de la conquête, sur la conduite et le caractère des peuples allemands, peut d'abord nous confirmer ce que nous avons remarqué plus haut, qu'il y avait alors dans l'empire romain deux partis, l'un favorable aux Allemands, l'autre leur ennemi. A l'exception de la prédilection évidente de quelques écrivains et de quelques chrétiens de marque, il paraît, d'a-

près plusieurs circonstances, que, dans l'empire occidental, les Allemands étaient mieux vus que dans l'empire grec. On ne doit peut-être pas l'attribuer à la seule influence de Stilico, cet Allemand qui, sous Honorius, dirigea le timon des affaires en qualité de premier grand-officier de l'empire. On peut l'expliquer par l'ancien commerce des colonies et les relations que dut entretenir, dès l'origine, ce simple trafic, mais surtout par la différence qui existait entre le caractère grec et le caractère romain.

Les Grecs possédaient encore, comme dans l'antiquité, une supériorité incontestable sur les Romains, aussi bien que sur tous les autres Européens, dans tout ce qui a rapport au savoir, à la sagacité, la finesse et la culture de l'esprit. La majeure partie de la nation grecque, dès les plus beaux jours des anciens temps, s'était toujours montrée très vaine et glorieuse de cet avantage; ce défaut n'avait fait qu'augmenter avec la décadence de l'empire. Ils haïssaient, exécraient tout ce qui n'était pas Grec, et cette haine augmentait toujours à mesure que leur faiblesse, leur honteuse dépendance et leur abaissement faisaient de nouveaux progrès. Les Romains, au contraire, avaient de

bonne heure appris à estimer davantage les vertus et les nobles passions dont l'influence sur la vie est si importante; ils méprisaient tous ces vains jeux de l'esprit qui n'avaient pour but que d'atteindre une finesse excessive, le poli le plus raffiné dans une langue pleine de richesse, ou dans une foule d'arts recherchés seulement par la mollesse et la luxure. C'est pourquoi, d'après leur idée plus juste et plus noble de la vie et de la dignité de l'homme, ils devaient porter aussi sur les Allemands un jugement tout-à-fait différent et bien plus favorable que celui des Grecs.

On ne doit pas accuser les chrétiens, qui étaient favorables aux Allemands, d'avoir montré par là des sentimens peu romains et un manque de patriotisme. Il n'était pas question alors d'extirper les mœurs et la langue romaines, comme le seul Attila en eut peut-être l'idée, mais seulement il s'agissait d'un changement reconnu depuis long-temps nécessaire dans la direction des affaires, dans le gouvernement, qui, se relâchant et s'assoupissant toujours davantage, avait déjà presque entièrement cessé d'exister avant que la domination allemande fût venue prendre sa place; si les

chrétiens virent là le seul moyen de salut et de soutien pour l'État, comme en effet cela était incontestable, et le saisirent avec ardeur, ils ne sont certes pas à blâmer, et l'on peut, sous ce rapport et dans ce sens, dire avec vérité que le christianisme favorisa la chute de l'empire romain.

Mais cette différence qui existe dans les jugemens des contemporains sur la migration des peuples, doit porter notre attention vers la grande disparité qu'on trouve aussi dans les diverses circonstances et époques du même État, après que les choses eurent changé. Rome ne souffrit que peu ou même point du tout de la conquête d'Alaric, roi des Visigoths; car de tous les peuples allemands, ceux-là étaient le plus amis des Romains, et même dans la suite, sous Attila, et plus tard encore, ils combattirent avec eux contre d'autres peuplades allemandes. Ce qu'un écrivain contemporain nous dit des intentions du roi des Visigoths, Adolphe, mérite d'être rapporté ici. Le roi Adolphe disait qu'il ne désirait rien tant que de voir tout le pays romain devenir goth et en porter le nom, et qu'alors ce qui jusque-là avait été un empire romain, serait un em-

pire goth, et lui, Adolphe, un empereur Auguste; mais plusieurs essais lui prouvèrent qu'un tel projet ne pouvait être exécuté par les Goths, à cause de leur grand amour pour la liberté. L'empire et ses lois subsistant encore, il voulut mettre toute sa gloire à relever la dignité et la domination des Romains par la force des Goths; parce que, ne pouvant pas créer un autre empire à la place de celui-là, il voulait du moins que son nom passât à la postérité comme celui du restaurateur de l'empire romain.

Il en fut tout autrement lorsque le roi des Vandales d'Afrique, Geiseric, s'empara de Rome. Il ne voulait dominer ni Rome ni l'Italie; son intention n'était point de s'y établir; son dessein était seulement d'affaiblir l'ennemi, de faire du butin, et de s'en retourner avec les fruits du pillage. C'est ce qui donna à cette guerre un caractère incomparablement plus destructeur que ne l'avaient eu celles d'Alaric et d'Adolphe. Il était aussi lui-même d'une humeur tyrannique, comme son allié Attila. Les guerres de ce dernier durent être d'autant plus dévastatrices, que son innombrable armée était plus forte, mais surtout parce qu'elle était

composée de diverses nations, dont plusieurs n'étaient pas allemandes, professaient encore le paganisme, comme Attila, et étaient incontestablement plus rudes et plus étrangères aux Romains que les Allemands.

Plus les armées sont nombreuses, plus elles sont composées, plus les peuples qui se battent sont étrangers l'un à l'autre, et plus la guerre est destructive et désastreuse dans ses conséquences. Les Allemands et les Romains n'étaient alors rien moins qu'étrangers les uns aux autres. Depuis des siècles, ils étaient en rapport, soit par le service militaire commun, soit par le commerce, les colonies et des alliances; lors même que différentes citations et divers passages ne nous le prouveraient pas, nous pourrions sans hésitation avancer, d'après ces relations commerciales, que plusieurs Allemands devaient savoir la langue romaine, et plusieurs Romains parler l'allemand. Déjà alors commença ce mélange des deux langages, dont nous voyons encore aujourd'hui des traces, en ce que l'allemand contient autant de mots romains qu'il se trouve de mots allemands dans le latin moderne, l'italien, l'espagnol et le français.

Il s'opéra sûrement aussi un mélange dans les mœurs et les costumes, et chaque nation prit à l'autre une partie de ses usages en échange des siens. Avant la conquête de l'empire, à l'époque où l'influence allemande était déjà très forte, les Romains commencèrent à se revêtir de costumes allemands. Un écrivain romain se plaint de ce que les Goths, dont plusieurs alors étaient investis de la dignité sénatoriale, déposaient, au sortir de l'assemblée, la toge romaine, qu'ils portaient, à la vérité, un instant, mais qu'à peine sortis du conseil ils échangeaient aussitôt contre leur pelisse, tournant la toge en ridicule, parce qu'elle empêchait de porter l'épée. La déclaration de l'écrivain déjà cité, qui vivait encore dans le temps de la première invasion, au commencement de la migration des peuples, est très remarquable pour les relations de ces deux peuples. « Les Allemands, dit-il, ont aussitôt remis le glaive au côté et la main à la charrue; ils traitent et aiment les Romains comme des amis et des alliés; aussi y a-t-il nombre de Romains qui préfèrent vivre en liberté, quoique dans la pauvreté, parmi les Allemands, plutôt que de passer une vie en proie à l'anxiété et à la crainte

continuelles qu'excitait jadis la tyrannie du gouvernement. »

Mais si les relations des Goths avec les Romains n'étaient pas du tout celles d'ennemis à ennemis, Attila paraît avoir été enflammé contre eux d'une toute autre haine. L'empire d'Attila était très grand : si nous regardons le vaste cercle du Danube, l'ancienne Pannonie et la Dacie, avec quelques provinces voisines vers la mer Noire, comme le centre de cet empire, nous le verrons s'étendre de là encore beaucoup plus loin à l'orient jusqu'à la mer Caspienne, au nord jusqu'à la mer Baltique, des frontières de la Perse jusque là où l'Océan sépare les côtes de l'Allemagne, de la Suède.

On peut facilement se convaincre de l'influence qu'Attila exerçait jusqu'au centre de l'Allemagne, et du nombre des nations allemandes qui étaient sous sa domination, quand on parcourt le dénombrement de son armée immense à la bataille qui se livra dans les champs de la Catalogne. Il paraît bien avoir eu l'idée de réunir en un seul tout, si ce n'est toutes les peuplades allemandes, du moins tous les Goths. Il se battait avec un acharnement tout particulier contre ces Allemands qui pré-

feraient les Romains au sauvage conquérant; car il détestait Rome par-dessus tout. La grande lutte qui eut lieu dans les Gaules fut donc entre des nations et des armées allemandes. Les Huns formaient la plus petite partie de l'armée d'Attila, et la grande affaire des Romains était d'entretenir la désunion entre les partisans et les adversaires de ce chef, et de considérer, comme spectateurs, les peuples allemands livrés à la discorde, se détruisant les uns les autres.

Attila a été représenté, par quelques historiens, comme un tyran, et même, sous le rapport physique, comme un kalmouk difforme. D'autres, plus modernes, prenant une voie toute opposée, ont voulu faire de lui un noble vengeur de l'humanité, excité par le seul amour de la justice, parce qu'il haïssait Rome déchue. La description peu favorable de sa personne est due, il est vrai, à un écrivain soupçonné de partialité contre les Huns. Quoi qu'il en soit, Attila n'était point un froid calculateur; il ne suivait pas de plan dans ses conquêtes; c'était plutôt un homme capricieux, tantôt cruel, tantôt doux et clément, suivant les idées qui occupaient son esprit. C'est ce que prouvèrent

surtout ses grandes expéditions contre l'Italie et les Gaules, sur la fin de sa vie. Il demeura fidèle au paganisme, comme presque tous les Huns, tandis que les Goths étaient chrétiens; du reste il reçut une éducation gothe.

En général, on se représente l'influence des Huns comme trop considérable. Lorsqu'à leur sortie d'Asie, ils vainquirent le vieil Ermanaric, ce fut plutôt un changement de domination qu'un renversement de l'empire qui, même sous Attila, demeura Goth. Il y avait assez de place dans ces contrées pour des colonies; aussi voyons-nous, pendant deux générations, depuis la première irruption jusqu'à Attila, les Goths et les Huns vivre ensemble sur le pied de l'égalité. Une preuve de cette union, c'est que les Ostrogoths choisirent pour rois les descendans d'Ermanaric et de son frère, de la grande et antique famille des héros goths Amuler, tant célébrée dans les poésies. Même du temps d'Attila et sous lui, régnèrent trois frères de cette famille qui exercèrent en commun la royauté. Nous ne trouvons pas que, sous la domination de ce dernier, les Huns aient eu non plus l'avantage sur les Goths. Nous rencontrons plus de noms allemands que d'autres

parmi les héros, les princes et les grands de l'empire. Après lui, la nation des Huns, qui d'ailleurs était peu nombreuse, fut encore moins influente. Quelques-uns de ses fils retournèrent en Asie, les autres demeurèrent au milieu des Goths. Et il n'y eut pas pour cela de révolution générale et sanglante. Tout rentra dans l'ordre naturel, dès que le grand homme qui, par sa vigueur et sa fermeté, avait su donner de l'éclat à sa nation, n'exista plus. Lui-même ne fut et ne demeura Hun que sous le seul rapport de sa foi religieuse; son éducation et sa manière de vivre étaient, du reste, tout-à-fait gothes; c'est ce que prouve indubitablement la particularité suivante. Un témoin oculaire nous apprend qu'à la cour d'Attila c'était le langage des Goths et non celui des Huns qui était en usage. Si on ajoute à cela la circonstance remarquable qu'Attila avait voulu tout-à-fait détruire la langue romaine, et y substituer la langue gothe, on ne pourra prétendre, comme quelques anciens écrivains hongrois l'ont voulu, que cela doive s'entendre de la langue des Huns ou de la langue hongroise à cause de l'union et de l'unité qui existaient entre ces deux peuples; il est évident qu'il faut augurer

de là que la langue gothe est l'allemand de cette époque.

Attila connaissait sans doute aussi la langue romaine, ou plutôt le dialecte corrompu des provinces, qu'on appelait la langue ausonique. Tantôt sa tente résonnait des chants goths dans lesquels le conquérant lui-même ou les exploits des anciens héros étaient célébrés, tantôt des baladins amusaient le grand roi et sa cour, par toutes sortes de jeux et de farces en langue italienne ou ausonique. Ce vil usage de la langue prouve le peu de cas qu'il en faisait, et cet absurde dessein de vouloir extirper la langue romaine; ce dessein, que n'eut jamais aucun autre conquérant ou roi allemand, peut confirmer aussi la haine illimitée d'Attila contre tout ce qui était romain, et le bizarre caprice qui le dominait dans cette passion.

Le commencement, la première époque de la migration des peuples fut donc bien plus heureuse, si nous voulons fixer cet événement au temps de la dernière révolution de l'empire romain proprement dit, lorsque les Goths s'avancèrent en masse pour le conquérir, sous Alaric et Adolphe, rois amis des Romains. Les époques suivantes, sous les Vandales Geiseric

et Attila, furent sans comparaison plus destructives et barbares. Les derniers temps, cependant, virent refleurir la civilisation dans l'empire ostrogoth de l'Italie, sous le grand Théodoric.

Les conquêtes et la domination des Goths étaient fondées sur l'amour de la gloire, plutôt que sur l'avidité du butin. Ils avaient conservé le principe de l'empire romain, encore visible au moment de sa chute; ce principe qui, après l'introduction du christianisme, et sous sa douce influence, devait apparaître brillant d'un nouvel éclat, comme un grand lien des peuples qui unirait toutes les nations civilisées et chrétiennes sous le gouvernement protecteur d'un empereur commun, avec la liberté réservée à chaque nation. Cette idée ne peut être méconnue dans la conduite de la plupart des empereurs goths : de là leur douceur; car, lorsque le but du conquérant est une idée élevée qui tend à un tout plus qu'à des détails, lorsque son âme est excitée, non par l'avidité du gain, mais bien par le véritable amour de la gloire, alors sa domination est douce et favorable à la liberté des individus; il accorde volontiers cette liberté, pour s'occuper du grand but qu'il se propose.

Il en fut tout autrement par la suite chez les Francs; et ce furent justement ces nobles sentimens, cette vie plus libre, ces conquêtes plus douces qui furent les causes principales du peu de durée qu'eut la domination des Goths. Ils auraient duré bien plus long-temps, si, dès l'origine, ils avaient employé des moyens plus efficaces et s'étaient montrés plus durs, comme le firent les Francs. Avec ces principes doux et favorables à la liberté, le grand Théodoric régnait, depuis la capitale de la Grèce, sur un empire qui s'étendait des côtes d'Italie jusqu'au sud de l'Allemagne, et comprenait aussi la Provence et les pays situés à l'est sur les bords du Danube. Par l'amitié qui l'unissait avec l'empereur byzantin, il étendit son influence sur tous les rois et les empires d'origine allemande dans l'Europe occidentale. De même que plus tard, Karl le Grand (dit *Charlemagne*), il se montra soigneux de conserver les vestiges de la culture des anciens temps, et de satisfaire, par de bienfaisans établissemens d'éducation, au besoin intellectuel d'une époque tourmentée par la guerre. A la vérité, il montra le même esprit de liberté, en favorisant également les deux langues et les deux civilisations gothe et

romaine. Il ne prétendait pas follement, comme Attila, détruire la langue et les nombreux chefs-d'œuvre de l'antiquité, mais il ne faisait pas non plus comme plusieurs autres princes allemands qui oubliaient les mœurs et la langue maternelles pour la civilisation romaine. C'est donc avec justice et avec raison que la poésie et l'histoire allemandes ont chanté et célébré jusque dans les temps les plus modernes, ce brave et sage héros. La dernière étincelle de l'ancienne littérature romaine, avant que la langue éprouvât un changement essentiel, s'éteignit avec Boece et Cassodor, sous le gouvernement de ce grand roi, qui bien qu'antérieur au Franc Karl, doit être appelé un empereur romain, parce qu'il le fut aussi bien de fait que dans le vrai sens du mot.

Si Théodoric avait eu des successeurs semblables à lui, et que l'empire des Goths se fût maintenu, ils auraient accompli, ce qui ne fut commencé que quelques siècles après par Karl le Grand et terminé par les empereurs saxons, la véritable restauration, ou plutôt le renouvellement de l'empire occidental dans une union générale de toutes les nations de l'Europe. La civilisation européenne aurait refleuri quelques

siècles plus tôt, et beaucoup d'institutions auraient pris un aspect plus libre et plus doux que sous la domination des Francs, qui, dans l'origine, fut incomparablement plus barbare.

La courte durée de l'empire des Goths eut d'autres causes que celles résultant d'une trop grande liberté. La principale fut sa division en plusieurs grands empires et en plusieurs nations qui se faisaient la guerre. A la vérité, nous ne voyons pas que les divers peuples goths, avant leur colonisation dans l'empire romain, fussent aussi divisés que le furent, dès l'origine, les Germains occidentaux. Mais, lorsque les Goths possédèrent l'empire romain, il s'éleva entre des pays déjà séparés par la nature, tels que la Pannonie, l'Italie, les Gaules et l'Espagne, selon le degré d'affection ou d'antipathie des peuples et des princes pour les Romains, une foule de petites querelles et une si grande animosité qu'il ne fut que trop facile à l'astuce de la cour byzantine d'exciter et d'entretenir la dissension parmi eux. Une autre circonstance importante, c'est que les Goths, quoiqu'à la vérité chrétiens, appartenaient cependant à la secte arienne; or, comme les catholiques étaient en majorité dans tout l'empire romain, cette

dissidence enlevait déjà un appui essentiel et indispensable à la domination des Goths.

La dernière nation, non pas gothe, mais alliée et en quelque sorte fondue avec les Goths, qui, prenant la même direction, s'établit dans les provinces méridionales de l'empire occidental, fut celle des Lombards. Dans les premiers siècles, l'invasion des Romains les força de quitter leurs demeures dans le nord-ouest de l'Allemagne pour se tourner vers l'orient. Il est certain que plus tard, immédiatement avant de conquérir le nord de l'Italie et d'y établir le royaume lombard, ils habitèrent dans des contrées plus méridionales vers le Danube, situées à la place où est maintenant l'Autriche. Les plus anciens peuples germains qui l'habitaient étaient les Quades, que les écrivains romains mettaient au nombre des Souabiens, comme ils avaient coutume de faire de toutes les nations de l'orient qui leur étaient peu connues. Ensuite nous y trouvons dans la partie nommée le Rugiland, depuis Vienne jusqu'à Passau, les Rugiens, puis les Hérules, deux nations incontestablement gothes, et enfin les Lombards. Nous n'osons admettre que l'une de ces nations ait entièrement expulsé ou dé-

truit les autres. Il ne peut être question là que d'une nouvelle colonisation et de son influence prédominante. Plus tard aussi, lorsque l'Autriche fut en partie dévastée et conquise par des peuples de l'orient non allemands et encore païens, il ne faut pas croire que la population allemande de ces contrées ait été entièrement détruite. C'était toujours l'ancienne nation descendante des races gothes qui subsistait, quoique sous une domination étrangère.

Les Lombards, lorsqu'ils quittèrent l'Autriche pour entrer en Italie, étaient, comme tous les autres peuples goths, chrétiens-ariens. Mais, plusieurs autres nations non allemandes et encore païennes étant alliées avec eux, leur conquête et leur domination en prirent un caractère de destruction et de dureté. Le théâtre de cette guerre fut, comme dans la longue lutte avec les Grecs et tant d'autres guerres des temps anciens et modernes, ce beau pays qui, selon l'expression de Pétrarque, « est bordé par les sommets des Apennins et entouré des vagues de la mer. »

La migration des peuples, considérée dans son ensemble, fut en général bien peu nuisible à ce premier fondement de toute civilisation, à

l'agriculture et au bien-être physique du pays. Nous voyons ces contrées romaines prospérer de nouveau et avec une plus grande vigueur, après avoir passé sous la domination allemande. Au contraire, les provinces qui, des Allemands repassèrent au pouvoir des Grecs, comme l'Afrique et l'Italie, d'abord en totalité, puis enfin seulement en partie, se retrouvèrent bientôt dans un état de faiblesse inexprimable et dans une misère générale. « Ce ne sont pas les barbares, dit un spirituel écrivain, ce sont les Romains eux-mêmes qui ont ruiné l'Italie. »

« Après la guerre des Goths avec les Grecs, dit ailleurs le même historien, l'Italie éprouva le sort le plus cruel; elle devint une province de l'empire byzantin. » Et plus loin : « Quelque barbares que fussent les Lombards, l'état de l'Italie grecque fut bien plus misérable, plus funeste à la population et incomparablement plus désastreux que sous la domination des Lombards. »

L'histoire de l'empire grec est en général la meilleure apologie de la nation allemande et de toutes les migrations des peuples. Comment peut-on croire que la migration fut un malheur pour l'humanité, qu'elle fut nuisible à la

civilisation, quand on compare l'histoire d'Italie, d'Espagne, de France, d'Angleterre, ou même aussi de l'Allemagne, depuis le cinquième siècle jusqu'au quinzième, cette plénitude de vie, cette activité, cette vigueur qui bientôt se firent voir dans le commerce et l'industrie, dans les arts et les sciences, chez ces nations, avec la triste uniformité de l'histoire de l'empire byzantin, que nous voyons misérable, sans force, presque sans vie, languir pendant un millier d'années dans l'attente de sa mort tardive? Et cependant, sous un rapport, l'avantage de l'éducation et de la culture d'esprit était tout-à-fait du côté des Grecs byzantins, en comparaison des Occidentaux. De même que les anciens Grecs possédaient une supériorité incontestable sur les Romains dans toutes les branches de la science et de la littérature, ainsi la capitale de l'empire byzantin réunissait encore dans son sein tous les trésors du savoir, héritage de l'antiquité, en bien plus grand nombre qu'il ne s'en trouvait dans aucun pays de l'occident. Mais ce n'était que dans la capitale que ces connaissances se trouvaient rassemblées en un tout; les provinces étaient dans un état de barbarie inconcevable,

et ce trésor n'était pour elles qu'une vaine richesse dont elles ne savaient faire aucun usage.

Combien plus grands et plus nobles furent les fruits que porta, chez les peuples occidentaux, l'héritage bien plus petit de la littérature romaine, retrouvé par les Allemands à Rome et dans les provinces! Les richesses sans vie de la littérature grecque reprirent aussi un nouvel essor, une nouvelle existence, lorsque l'esprit du moyen âge, parvenu à sa maturité, s'en empara, et que la chute de l'empire grec les répandit sur le sol fertile de la liberté occidentale. Que si nous ne voyons pas déjà alors ces nouvelles formes de l'esprit, qui ne se développèrent que quelques siècles après; que si les fleurs et les fruits de la nouvelle création ne se montrèrent pas d'abord après le premier bouleversement, la raison de ce délai sera facile à expliquer. Les élémens originaires d'où devaient surgir dans la suite la forme et la culture d'esprit de la nouvelle Europe, étaient trop divers. La poésie allemande, telle que les peuples du nord l'avaient apportée dans leur nouvelle patrie, avec ses faits, ses souvenirs et ses formes; le christianisme, tel qu'ils l'a-

vaient reçu des Romains, et enfin toute la richesse, ou du moins tout ce qu'il en restait, de l'histoire, des sciences et des beaux-arts de l'antiquité païenne; comment des parties aussi opposées pouvaient-elles s'unir et revivre dans un ensemble nouveau? Il fut même encore difficile, plus tard, d'amener les différens élémens de la civilisation à une unité parfaite et harmonique.

Nous avons vu la migration méridionale des peuples allemands venir de l'est principalement par les Goths; maintenant tournons nos regards vers le nord.

Les Francs et les Saxons, peuples issus d'une même souche, et venant tous les deux du nord-ouest de l'Allemagne, étaient encore païens lorsqu'ils s'emparèrent des Gaules et de l'Angleterre. Les Francs embrassèrent bientôt généralement le christianisme, d'après l'exemple de leur roi; ils employèrent à le répandre chez les Allemands et chez les Saxons la même ardeur avec laquelle ils l'avaient eux-mêmes reçu: c'était le christianisme catholique, et cette circonstance leur donna une grande supériorité sur les Goths ariens.

Les Francs étaient plus barbares que la plu-

part des nations que nous avons vues jusqu'à présent; mais quelque oppressive que fut leur domination, la grande force avec laquelle le pays se releva d'abord après la première migration, comparée à l'état d'impuissance dans lequel il était tombé vers les derniers temps de Rome, prouve du moins que la domination des Francs aussi était encore préférable à l'ancien gouvernement romain. Hlod-wig, dit *Clovis*, était déjà un habile conquérant : outre la partie septentrionale des Gaules, il soumit aussi tous les princes francs encore indépendans, et en grande partie les Thuringiens. Sous ses successeurs, ces conquêtes furent étendues de tous côtés et poussées jusqu'aux limites tracées par la nature. La Gaule méridionale et le reste de l'empire visigoth furent annexés à l'héritage laissé par Hlod-wig.

Toute la Gaule ancienne put dès-lors, avec raison, être nommée France, et jusque dans le centre de l'Allemagne, la conquête de la Thuringe et de la Bavière, quoique les nations en demeurassent libres sous plusieurs rapports et leurs chefs puissans, rendit l'influence des Francs très remarquable, ainsi que dans le nord de l'Italie, déjà avant Karl le Grand. Celui-ci

étendit encore les conquêtes et accomplit l'œuvre commencée d'un grand empire.

La dynastie des rois mérovingiens, leur division de l'empire, leurs querelles, ne sont pas très instructives pour l'ensemble et la suite de l'histoire. Quand on compare l'histoire et le caractère des deux dynasties des Mérovingiens et des Carlovingiens, on croirait presque que certaines passions, des vertus et des vices, peuvent être héréditaires dans les familles. Dans l'histoire des Mérovingiens, jusqu'au moment où leur puissance fut tout-à-fait détruite, nous ne trouvons guère qu'un continuel tableau de vexations et de tyrannie, d'infamies inouïes et d'un sauvage amour de la vengeance, qui, se perpétuant comme un héritage, ainsi que dans la famille d'Atrée et Thieste, produisent toujours de nouveaux forfaits. Les Carlovingiens se font remarquer dès le commencement de leur dynastie, depuis Pépin jusqu'à leur extinction, par un attachement tout particulier pour la religion, amour qu'on a attribué non seulement à la politique, mais en partie aussi à leur persuasion intime. Que si la discorde et la soif de vengeance se perpétuent et se soutiennent avec vigueur dans les familles princières, on

peut aussi penser que les principes moraux qui ne tiennent pas toujours, il est vrai, contre la faiblesse et les passions, sont chez elles d'une espèce souveraine et d'une autre nature, surtout lorsque leur mérite est prouvé par la durée. Quoiqu'ils ne soient pas toujours en eux-mêmes dignes d'estime, les Carlovingiens, comparés aux Mérovingiens, doivent être préférés par tout homme non prévenu.

Ce qu'il y a de plus important pour l'ensemble de l'histoire, c'est le perfectionnement successif du gouvernement franc qui, déjà sous les Mérovingiens, eut beaucoup d'influence sur l'Allemagne; et l'avènement de la dynastie carlovingienne montre comment, de la dignité d'un majordome, elle s'éleva jusqu'à restaurer un nouvel empire.

L'ancien gouvernement germanique dut souffrir de graves changemens dans ces nouvelles circonstances; il pouvait être avantageux pour un peuple peu nombreux et issu d'une même race; mais maintenant sa simplicité était devenue inapplicable et trop resserrée pour la grandeur du pays et la diversité des habitans. Dans l'ancien gouvernement germanique, il n'y avait qu'une classe. Les princes mêmes n'étaient

séparés de la noblesse que par une limite facile à franchir; le droit d'hérédité n'était pas encore bien fixé, leur pouvoir était fort restreint et les ducs étaient élus; en sorte que les princes et les nobles marchaient en quelque sorte sur la même ligne. La caste des hommes libres était aussi bien plus une gradation qu'une classe toute différente. Les hommes libres eurent, dès l'origine, plusieurs avantages de la noblesse, tels que celui de porter les armes, de prendre part aux assemblées et de défendre eux-mêmes leur honneur attaqué; droits que plus tard, dans la plupart des pays, on regarda comme les priviléges distinctifs de la noblesse.

Les relations ne furent plus les mêmes après la grande conquête et son affermissement. Les rois, devenus puissans, ne furent plus seulement des princes, les premiers et les principaux de leur noblesse et de leur peuple; mais ils parurent alors comme des souverains entourés d'un éclat inconnu jusqu'à ce moment, tout-à-fait isolés du reste des hommes. Le changement le plus important fut celui qu'éprouva la condition des hommes libres; c'était en eux que gisait la véritable force de la nation, car ils formaient la base et l'élément principal du ban et

de l'arrière-ban de la levée en masse des troupes. La condition des hommes libres et avec elle le ban et l'arrière-ban, tombèrent en décadence, parce que lorsqu'un conquérant a pour but, non la gloire, mais bien seulement l'agrandissement de ses possessions; qu'il est plus avide de territoire que vraiment ambitieux de célébrité, ses principes et sa conduite sont tout aussi nuisibles à la liberté intérieure que dangereuses pour la sûreté des pays voisins.

Deux espèces de service militaire se trouvent chez les anciens Allemands; le ban, ou la levée nationale et le service féodal, qui engageait au prince ou au roi des serviteurs personnels, pris parmi les nobles, et qui furent nommés ensuite des vassaux. Les rois, devenus plus riches, récompensèrent naturellement leurs fidèles serviteurs par le partage des plus belles contrées; en sorte que ces serviteurs se trouvèrent bientôt excessivement puissans. L'un des élémens de l'ancien gouvernement allemand ayant pris une supériorité si disproportionnée, à la place de l'ancienne noblesse nationale, on vit toujours plus surgir une nouvelle noblesse féodale et servile, dont les priviléges et les opinions tout-

à-fait étrangers au peuple, n'avaient rapport qu'à la personne de son maître.

La condition des hommes libres, l'autre élément de l'ancien gouvernement allemand, perdit en proportion de ce que la puissance des vassaux du roi augmenta. Quelques-uns furent soumis par la force, d'autres engagèrent eux-mêmes leur liberté et se firent sujets pour être libérés du ban des armes; car, comme le guerrier appelé pour le ban devait s'entretenir lui-même, la grandeur de l'empire rendait ce service bien plus pénible et plus oppressif.

Le même moyen, qui d'abord servit à élever les rois à une telle puissance, fut ensuite la cause de la décadence de leur pouvoir, qui disparut et ne fut plus enfin qu'une ombre. Plus les vassaux et les serviteurs liges du roi devenaient riches et influens dans toutes les charges de l'État, plus il était facile au premier d'entre eux qui occupait la place d'honneur à la cour et dans la maison du roi, de s'emparer du pouvoir lorsque le prince était faible et sans caractère.

C'est ainsi que la première dynastie des Mérovingiens fut remplacée par les majordomes devenus héréditaires. La nouvelle dynastie renferma, dans Pippin d'Héristall, le victorieux

Karl Marteau (Charles Martel), le sage Pippin (Pépin), premier roi, une telle suite de héros et de souverains pleins de vigueur, que nul autre grand homme de l'histoire ne trouva peut-être une route si bien tracée que Karl le Grand.

On peut d'autant moins faire aux ancêtres de Karl le reproche d'usurpation que, dans l'origine, leur pouvoir fut tout-à-fait légal. Le royaume des Francs n'était originairement point un royaume héréditaire, quoique les premiers Mérovingiens aient paru vouloir le regarder comme tel, et l'aient, en général, gouverné avec tant de despotisme, opprimant le peuple et adoptant toujours davantage la corruption et les mœurs des Romains modernes. Mais les droits du peuple étaient encore trop présens à la mémoire. Ce fut de son libre choix, d'après l'ancien usage des Francs, que les prédécesseurs de Karl, comme ducs, protecteurs amis du peuple et de la liberté, furent élevés jusqu'à cette haute puissance qui, fondée depuis long-temps sur la constitution du pays, reçut encore sa dernière confirmation par la sanction ecclésiastique. Quant aux conquêtes de Karl, on a remarqué, avec raison, qu'il ne fit qu'accomplir

ce que plusieurs générations avaient commencé avant lui, en étendant le royaume des Francs de l'Eider jusqu'à Rome, de l'Ebre jusqu'au Raab et au-delà encore. De même qu'en Espagne, les frontières furent assurées contre les infatigables mahométans, par un margraviat établi à Barcelonne; ainsi, de l'autre côté, l'Autriche fut de nouveau rétablie par l'extension de l'empire dans l'Allemagne orientale jusqu'au Raab; elle n'était alors qu'un pays frontière, cette contrée qui, plus tard, devait, sous tant de rapports, devenir le centre de l'Allemagne.

L'armée dont Karl hérita de ses prédécesseurs était forte et bien exercée. Pour le juger comme général d'armée, il faudrait que nous connussions aussi davantage ses adversaires, et que nous sussions bien ce qu'ils furent sous ce rapport. Sa guerre contre les Arabes en Espagne, et contre les Saxons en Allemagne, ne fut pas toujours victorieuse; il n'atteignit que très imparfaitement son but dans ces deux pays, la guerre s'y rallumait toujours de nouveau.

L'indigne conduite de Karl envers les Saxons subjugués et contraints d'embrasser le christianisme, est plus facile à excuser qu'à justifier. Les guerres continuées depuis tant de siècles

entre les Francs et les Saxons, devaient avoir fortement excité la haine nationale des deux peuples, avec d'autant plus de violence peut-être, que les deux nations étaient de races très voisines. Le féroce courage des mahométans, qui regardaient comme un mandat divin, la charge de répandre leur croyance les armes à la main, força les chrétiens, non seulement à défendre leur religion, mais encore leur fit porter ce même esprit de violence dans toutes leurs guerres contre des peuples non chrétiens.

Une pareille conduite envers les païens était fort injuste; contre les mahométans, c'était une nécessité pour la défense, une représaille pardonnable qui, cependant, ne saurait être excusée que dans une guerre de religion.

La première paix de Karl avec les Saxons fut plus équitable que les suivantes. L'asservissement des Saxons devait être un des plus violens désirs de Karl, car il était nécessaire pour l'accomplissement de son projet. Il paraît, d'après le choix qu'il fit d'Achen pour sa capitale, d'après les châteaux de plaisance qu'il fit bâtir depuis Ingelheim, près Mayence, jusqu'à Nimuegen, dans cette fertile contrée sur les bords d'un fleuve navigable, entre l'Allemagne

et la France, il paraît, dis-je, qu'il voulait faire des bords du Rhin, de l'ancienne patrie des Francs, le centre de la grande monarchie. Et il est indubitable que la grande culture que nous voyons bientôt fleurir dans les pays voisins du Rhin, avec un éclat plus brillant que dans toutes les autres provinces allemandes, est due surtout à lui et à ses efforts. Mais, pour fixer plus sûrement le centre du tout dans les contrées voisines du Rhin, il était nécessaire d'éloigner les frontières septentrionales et de soumettre les Saxons à l'Allemagne; car il était facile de prévoir qu'ils ne demeureraient pas tranquilles tant qu'ils n'auraient pas embrassé le christianisme.

On reprochera toujours à Karl, et en général aux Francs, d'avoir, en plusieurs occasions, répandu et propagé le christianisme par des moyens si peu d'accord avec l'esprit de cette religion; sous ce rapport, la conduite et l'opinion des Anglo-Saxons en Angleterre furent toutes différentes. En général, cette colonie allemande de Saxons en Angleterre différait totalement des Francs, issus pourtant d'une race voisine; et, dans la comparaison de ces deux peuples, le désavantage est presque toujours

du côté des Francs. L'émigration des Saxons en Angleterre, qui dura pendant tout un siècle, fut incomparablement plus nombreuse que celle des Francs : en sorte que presque toute la population des contrées fertiles situées au sud et à l'ouest de cette île était allemande et saxone.

Les Saxons demeurèrent encore long-temps païens dans leur nouvelle patrie; c'est à cette époque qu'eut lieu la guerre du roi chrétien des Celtes, Arthus, contre eux; guerre qui, plus tard, fut si souvent chantée dans les poëmes chevaleresques. Lorsque les Saxons furent une fois convertis au christianisme, non par la violence, mais par des missionnaires envoyés de Rome, l'Angleterre se fit bientôt distinguer plus que toutes les autres provinces de l'occident, plus que la France et même que l'Italie, par sa supériorité dans les connaissances littéraires, telles qu'elles étaient alors, et dans toute autre branche de l'instruction. Ils ne répandirent pas le christianisme à la pointe de leur épée, comme les Francs; mais plusieurs hommes savans, abandonnant leurs paisibles demeures en Angleterre, s'enfoncèrent dans les sauvages contrées du centre de l'Allemagne et

de la Suisse, pour enseigner la religion avec un dévouement héroïque. Ils s'y rendirent dignes d'estime par la propagation des lumières, l'adoucissement des mœurs et même par la culture des terres. La meilleure preuve que l'ancienne forme de gouvernement des Allemands se soutint et se développa chez les Saxons, c'est que plusieurs des plus importantes dispositions de la constitution anglaise, tant vantée, se sont conservées de ce temps-là et viennent des Saxons.

Alfred s'éleva plus au-dessus de son époque que Karl au-dessus de la sienne; le parallèle serait défavorable à Karl le Grand, si nous ne jugeons pas d'après l'origine du pouvoir et l'éclat de l'empire, mais que nous considérions seulement la vraie grandeur de l'homme. Comment ne pas préférer le pieux roi Alfred, ferme et courageux dans le malheur, gai au milieu des souffrances, pénétrant dans le camp ennemi sous le costume d'un chanteur, errant inconnu sous celui d'un berger au milieu de son peuple, enfin victorieux, au faîte du bonheur, lorsqu'il vit son courage récompensé, sa patrie sauvée, et cependant toujours doux et modeste dans toutes les circonstances de sa

vie; lui qui savait tant de choses qu'on connaissait à peine de son temps, qui était si bienfaisant et si sage que son seul souvenir excite encore l'admiration?

La sphère d'activité de Karl fut plus étendue et les conséquences de ses actes et de ses institutions ont été plus grandes pour toute l'Europe. Quelque part qu'il revienne à ses ancêtres de sa gloire militaire, on remarque une intelligence supérieure et plus élevée dans toutes les institutions qui lui furent propres, et jusque dans l'administration de ses biens. C'est comme législateur qu'il mérite peut-être le plus d'admiration, et c'est comme tel qu'il a agi sur les siècles postérieurs. On doit le considérer comme le fondateur de la constitution et de la forme de gouvernement durable qui a uni jusqu'aux temps modernes les contrées centrales de l'Europe. C'est lui qui imagina l'empire dans le sens du moyen âge comme dans celui du christianisme, union religieuse de toutes les nations occidentales. L'influence que Karl a eue, comme législateur, sur toute l'Europe, depuis un millier d'années, est si importante, qu'elle demande une attention toute particulière. Auparavant, nous jetterons encore un coup d'œil sur son

époque et sur ce qu'il fit pour le développement intellectuel, scientifique et religieux de son siècle.

L'attention qu'il vouait à tous les souvenirs et à tous les restes des arts anciens en Italie, l'amitié qu'il porta au savant anglais Alarin, la société qu'il forma avec lui et quelques autres hommes pareils, et où il prit le nom du roi David, un autre celui d'Homère, ne sauraient, selon nous, le faire juger défavorablement. Les écoles latines qu'il fonda de tous côtés et multiplia autant que les circonstances le permettaient alors, servirent à conserver et à répandre ce qu'on connaissait encore à cette époque des anciens peuples. Mais ses efforts pour tirer de l'oubli la langue et la poésie allemandes, et leur redonner une nouvelle vigueur, excitent d'autant plus notre intérêt, que les documens qu'il parvint à recueillir dans ce but sont entièrement perdus.

Que ne donnerait-on pas pour posséder encore ces anciens chants allemands que, d'après ce qu'on nous rapporte, il fit rassembler, comme autrefois Lycurgue et Pisistrate recueillirent les poëmes d'Homère, et qui ont excité tant de désirs, tant de recherches! Cette circonstance

est si importante pour l'histoire de l'esprit allemand, que je crois devoir m'y arrêter un moment pour désigner du moins plus exactement, par quelques réflexions, l'idée que nous nous faisons du recueil des chants allemands, fait par Karl ou par son ordre, de leur perte, de l'influence qu'ils ont encore eue sur les époques et les actions les plus modernes, et de la portion de leur contenu qui nous a peut-être été conservée.

Les progrès de la langue et de la poésie allemande, sous Karl, sont comme un point élevé d'où l'on peut voir et juger l'état de la culture intellectuelle de l'époque. Le fait même, affirmé par des témoins dignes de foi, qu'il rassembla les anciens chants allemands et fit lui-même ou fit faire des cours de langue allemande, saurait d'autant moins être révoqué en doute, qu'en général toute la famille de Karl, originaire de la basse Allemagne, habitait cette contrée. Que si les derniers rois de l'ancienne dynastie avaient adopté la langue corrompue des Romains en même temps que leurs mœurs, nous avons des preuves certaines qu'à la cour des Carlovingiens ce n'était pas le latin moderne, mais bien la langue franque, peu dif-

férente de celle des Saxons en Angleterre, qui était dominante. La prédilection de Karl pour l'Allemagne se montre déjà dans le choix de sa résidence, dans la situation des villes et des châteaux qu'il fit bâtir, et même dans la direction de ses conquêtes, qu'il étendit bien plus loin et qu'il poursuivit avec une bien plus grande ardeur de ce côté-là. On peut en général regarder l'avènement de la dynastie carlovingienne comme une réaction naturelle; car ce fut sous elle et par elle que les mœurs originales des Francs, leur constitution et leur langue prévalurent de nouveau.

Plusieurs vestiges prouvent que du temps de Karl et de ses successeurs les plus immédiats, la langue et la poésie allemandes reçurent par différens moyens une nouvelle force et une nouvelle vie. Les poésies les plus modernes des siècles suivans citent souvent les anciennes, qui, de leur temps, étaient encore répandues dans le peuple comme des chants héroïques. Une circonstance prouve combien ces chants étaient encore répandus : c'est que le fils de Karl, Louis le Débonnaire, se reprochait, par un scrupule de conscience bien mal placé, d'avoir trop aimé ces poésies dans sa jeunesse. On jugea

aussi nécessaire alors d'interdire aux religieuses les *Wynelieder* patriotiques. *Wine* signifie amitié, et c'est à cause de cette défense qu'on les nomma plus tard *Minnelieder*, chants d'amour. Nous possédons encore un souvenir poétique très remarquable de la langue à l'époque des Carlovingiens, dans le poëme héroïque d'Ottfried sur le Sauveur, d'après les évangiles. Le dessein de ce saint homme, en présentant sous une forme poétique l'histoire du Christ, était évidemment de remplacer et de faire oublier les anciens chants nationaux moins convenables au christianisme; aussi doit-on penser qu'il employa dans son poëme la forme même de ces chants qu'il voulait détruire; et, en effet, nous la trouvons tout-à-fait semblable à celle d'un beau chant, qui célèbre la victoire remportée sur les Normands par un roi carlovingien, Louis.

Cette influence du christianisme, cette forte tendance qui dirigeait tout vers ce but, ce qu'il en advint pour la langue et la poésie, sont des points dignes de remarque, en ce qu'ils peuvent nous donner une juste idée du sens dans lequel Karl le Grand fit rassembler les anciens chants allemands, et de ce que pouvaient être ces

chants. Une preuve en faveur des progrès rapides de la langue allemande, c'est que plusieurs écrits théologiques et philosophiques des anciens étaient déjà traduits et connus dans cette langue, à une époque où le français, l'italien, et, en général, toutes les langues dérivées du latin, étaient encore dans un état de barbarie, tenant le milieu entre la forme romaine, entièrement corrompue, et la forme nouvelle, encore incertaine et chancelante, où, en un mot, elles ne pouvaient absolument pas être regardées comme de véritables langues régulières.

Entre autres livres allemands chrétiens du temps des Carlovingiens, il en est un renfermant des instructions pour les nouveaux convertis saxons, qui contient, en termes exprès, la question suivante : « Renonces-tu au Vodan et à l'Odin saxons ? » Comment croire que dans de tels sentimens, Karl ait fait rassembler les chants des anciens poètes allemands de l'époque païenne, que nous nommons mal à propos bardes ? ou bien ceux des anciens Suédois et des Danois sur Odin, auquel les Saxons faisaient des vœux pour obtenir son secours contre les armes victorieuses de Karl, et qu'une fois vaincus, ils durent abjurer ? Les exploits et les louanges

d'Hermann devaient, à cette époque, être encore conservés dans la tradition orale, et ils étaient trop entremêlés de mythologie païenne pour avoir un autre sort que celle-ci. Ce furent les chants héroïques, irréprochables sous le point de vue de son grand projet, que Karl fit rassembler. Nous ne pouvons penser que ce fussent ceux de l'époque païenne. Il n'est pas vraisemblable non plus qu'une poésie originale se soit développée si rapidement dans la Gaule romaine, chez les Francs convertis au christianisme; du moins ne s'en trouve-t-il aucune trace durant toute la dynastie des Mérovingiens. Si donc ce n'était ni les anciens chants germains païens, ni les chants populaires nationaux des Francs, il ne nous reste à supposer que ces chants héroïques des Goths, dont l'existence est affirmée par tant de preuves irrécusables, et qui, quoique sous une forme plus moderne reçue au treizième siècle, se sont conservés jusqu'à nous : ces chants héroïques, qui célébrèrent Attila et les derniers rois de Bourgogne, le Goth Théodoric et Odoaker, ces inestimables monumens de la langue et de l'esprit poétique allemands, qui subsistent encore sous le nom de *Niebelungen liede* et de *Heldenbuch* : monu-

mens que Bodmer essaya le premier d'arracher à l'oubli, que Lessing soumit à la critique et s'efforça d'expliquer, et dont Jean de Muller reconnut le haut mérite et l'importance historique. C'est de ces sources antiques que sont parvenues jusqu'à nous des poésies qui, dans leur belle simplicité et leur force héroïque, approchent plus de l'inimitable Homère que tous ceux qui ont eu l'affectation d'y prétendre. Ces chants ne se sont certainement pas conservés sous la même forme qu'ils avaient du temps de Karl le Grand, mais les choses qui forment le sujet de ces poésies, les chants tirés de l'histoire héroïque des Goths, furent sans doute ce que Karl fit recueillir. Il est encore heureux qu'un faible reste de ces poésies soit parvenu jusqu'à nous, tandis que tant d'autres seront éternellement ignorées.

Il est ici très important de donner quelques détails sur les poésies héroïques des Goths.

Les empires fondés par les Goths ne furent pas de durée; mais leur nom et leur souvenir se conservèrent long-temps parmi les peuples allemands, non seulement dans les livres d'histoire, mais encore dans les traditions et les poésies. Les entreprises sages, les révolutions inattendues et

les grandes destinées qui remplissent l'histoire des Goths depuis la fondation de leur vaste empire, dont les frontières s'étendaient des bords de la mer Noire au centre de l'Allemagne, depuis leur irruption dans l'empire romain jusqu'à leur chute, semblent avoir donné un nouvel élan à l'imagination et avoir animé d'un zèle encore plus ardent l'amour de toutes les nations allemandes pour la poésie. La mythologie septentrionale ne se conserva que chez les Goths de la Suède, après que ceux du midi eurent tous embrassé le christianisme. Que si le nom même des anciens Goths se perdit, il subsista toujours une poésie pleine de merveille et d'esprits surnaturels; la vie héroïque offrit toujours une matière propre à la poésie héroïque.

Il importe peu que le sujet de la poésie soit présent ou passé. Lorsque seulement dans une vie, dans une époque, l'imagination domine en général plus que la raison, il s'y rencontre facilement, même dans le présent, une source féconde de dits et de récits poétiques, qui plaisent davantage à l'imagination qu'à la raison. Lors même que l'historien des Goths, Jornandes, ne nous dirait pas qu'une grande partie de son livre n'est qu'un extrait des chants héroïques

goths, traduits en prose latine, nous pourrions également le reconnaître d'après toute la marche et la forme de son ouvrage. Il est donc injuste de critiquer si amèrement son livre qui, si on veut ne le prendre que pour ce qu'il est, doit bien plutôt être considéré comme l'un des plus précieux monumens qui nous restent des anciennes traditions héroïques de l'antiquité allemande.

La carrière, à la vérité redoutable, mais séduisante pour l'imagination, que parcourut Attila, semble avoir particulièrement fourni matière aux chants héroïques. Il existe encore une ancienne poésie latine sur la vengeance de sa dernière femme, qui était de Bourgogne; car, à cette époque, et durant tout le moyen âge, les traditions et les poésies étaient très fréquemment traduites du langage vulgaire dans la langue latine, alors généralement répandue pour les écrits et les livres. Dans la chronique hongroise, il s'est aussi conservé beaucoup de choses sur Attila, qui appartiennent bien plus à la tradition qu'à l'histoire, et se rapportent aux fables héroïques allemandes. Je ne parlerai pas d'autres fragmens moins considérables. Ce n'est donc pas une simple supposition que nous

hasardons en disant que les antiques chants des Goths sont la source et le fondement du *Niebelungen liede* et du *Heldenbuch*, mais cette assertion est confirmée et certifiée par une foule de témoignages et de monumens de toute espèce.

Le monument le plus ancien de la langue allemande, que nous possédons encore aujourd'hui, la version gothique des évangiles, attribué à Ulfilas, est de cette époque-là. Les traductions de l'Écriture Sainte, et, en particulier, des évangiles, sont les plus anciens souvenirs de presque toutes les langues modernes, surtout du dialecte allemand; ce qui est bien contraire à la croyance de ceux qui s'imaginent que, dans le moyen âge, on avait cherché à soustraire au peuple les livres saints. Un poëme héroïque qui chanterait l'infortune d'Ermanaric, les sages expéditions de tant d'autres princes, la chronique de l'antique maison royale des Amuler, serait bien plus instructif et utile que ces traductions, pour la connaissance des mœurs et de l'histoire. Mais, cependant, elles sont aussi d'une importance bien grande. La langue est le meilleur et le plus vrai miroir de l'esprit, elle forme l'échelle où se marque le

degré de sa culture. Or si, d'après plusieurs documens, nous trouvons que cette langue gothique est tout-à-fait la même que celle des Ostrogoths en Italie; si, après la disparate qu'offre le premier coup-d'œil et la suppression de quelques mélanges qui ont eu lieu, nous y reconnaissons le fondement de la langue allemande actuelle; si, dans l'acception, la liaison et la dérivation des mots, dans l'édifice simple et beau des formes grammaticales et dans les racines, nous retrouvons une analogie remarquable et plus qu'accidentelle avec les langues les plus belles et les plus riches de l'Europe et de l'Asie, avec le grec, le persan, l'indien, nous aurons de la peine à ranger les anciens Allemands sur la même ligne que les sauvages d'Amérique ou les Caffres; d'autant plus que de notre temps on connaît assez la langue des sauvages pour établir la comparaison, et se convaincre combien est grande la différence qui les sépare.

On a discuté la question de savoir si ce monument gothique appartient à l'antiquité et à la langue des Suédois ou à celles des Allemands. Cette question est dans un sens impossible à résoudre. Les Suédois, en particulier, la nation

et la langue scandinaves, formaient originairement un seul et même tout avec les Allemands. Ce monument appartient justement à l'époque où la nation allemande émigrant dans le midi, se sépara de la souche principale, et où eut lieu la naissance et la division de la langue allemande, qui, si je puis parler ainsi, est tout à la fois sœur et fille du scandinave ou de l'ancien suédois. Je m'explique : la langue allemande est évidemment divisée en deux dialectes très différens, le haut et le bas allemand. Le dernier, qui, dans le nord de l'Allemagne, domine encore comme langue vulgaire, mais qui, depuis plusieurs siècles, n'a plus été travaillé ni perfectionné, est, selon l'opinion de tous les étymologistes, le plus ancien, le dialecte originaire. Une seule branche de ce dialecte si répandu, la langue hollandaise, a reçu, dans les temps modernes, une perfection plus grande et à elle propre.

La proche parenté du bas allemand avec le scandinave ou l'ancien suédois est connue, elle est surtout évidente dans les anciens monumens, tels que ceux des Anglo-Saxons, et dans les dialectes conservés purs comme celui des Frisons. Le bas allemand est donc frère de

la langue scandinave ou de l'ancien suédois; mais le dialecte du sud ou le haut allemand est d'une origine plus récente; ce n'est pas un frère, c'est un fils de l'ancien suédois. De grandes migrations, une nouvelle patrie, un nouveau climat, et avec cela des changemens essentiels dans la manière de vivre, qui en furent la suite nécessaire, sont les causes qui amenèrent un tel changement dans la langue, et créèrent un nouveau dialecte.

Lorsque les Souabes et les Suisses, quittant leurs premières demeures sur les bords de l'Océan, se dirigèrent vers le sud-ouest de l'Allemagne, comme les peuples goths vers le sud-est, la langue allemande commença à former un dialecte particulier, séparé du scandinave, et le mélange d'un grand nombre de mots étrangers, surtout romains, contribua toujours davantage à lui donner un caractère propre. La langue allemande écrite, perfectionnée, que nous nommons le haut allemand, n'est pas un dialecte, mais elle est bien plutôt formée par le mélange et l'adoucissement réciproque des deux dialectes.

Nous avons déjà cité un grand nom, qui est trop important dans l'histoire ancienne du nord

et de l'Allemagne, pour que nous puissions passer outre sans en rien dire de plus. Toute la tradition et la mythologie du nord commencent, ainsi que chacun le sait, depuis Odin; or, quoique Odin, déifié, ainsi qu'il le fut par la suite, apparaisse dans la tradition comme un personnage fabuleux, il est cependant hors de doute qu'il fut réellement un personnage historique et qu'il opéra une grande révolution dans la situation de la majeure partie de l'Allemagne et dans tout le nord. Non seulement les plus anciennes dynasties des Danois et des Suédois, les Skioldunger et les Inglinger, descendaient d'Odin, mais encore les rois convertis au christianisme, des Anglo-Saxons dans la Grande-Bretagne, tiraient leur origine de lui. Ces traditions, tout-à-fait indépendantes l'une de l'autre, assignent toutes deux à Odin la Saxe pour sa première demeure; c'est là qu'il régnait, et c'est de là qu'il s'avança dans le nord pour bâtir Sigtuna et fonder son empire dans la Suède.

Si l'on applique à ces différentes tables généalogiques un calcul basé sur la durée moyenne de la vie, elles s'accorderont aussi à placer Odin à une époque assez tardive, entre le troi-

sième et le quatrième siècle de notre ère. Des écrivains islandais plus modernes, qui connaissaient déjà l'histoire romaine, le font venir d'abord du Caucase dans la Saxe, et placent cet événement à l'époque de Mithridate. Mais on ne doit voir dans cette assertion qu'un vain effort tenté pour accorder la tradition du nord avec l'histoire romaine. C'est trop tard pour la première migration des Allemands, et beaucoup trop tôt, d'après l'ordre chronologique, pour le véritable Odin.

D'après les probabilités historiques, Odin était un héros, roi dans le nord de l'Allemagne, en même temps poète, comme l'indique expressément la tradition; et, de même que Mahomet fonda une religion nouvelle par la force de son éloquence et de son glaive, de même Odin fut dans le nord comme prophète et héros, par la puissance de la poésie, le fondateur, non pas d'une nouvelle religion, mais d'une mythologie et d'un culte plus simples et plus purs.

On conçoit facilement comment il fut divinisé; mais ce ne dut être que plus tard qu'on le rangea au nombre des plus grands dieux et qu'on le confondit même avec le Vodan des

anciens Allemands. Dans le livre d'instruction chrétienne fait sous Karl le Grand pour les Saxons nouveaux convertis, il est tout-à-fait séparé de Vodan, et représenté comme appartenant de fort près à la nation saxonne. Il est difficile de désigner en quoi la mythologie d'Odin, qui lutta si long-temps en Suède contre les envahissemens du christianisme, différait de celle des Allemands plus anciens. Nous voyons en général, dans les deux recueils encore existans de la mythologie islandaise, la même adoration de l'esprit et des forces primitives de la nature, qui dominait déjà dans les plus anciennes croyances du nord; cependant l'adoration de l'eau, du feu et de la nature pourrait bien n'avoir pas été si grande et si sacrée chez les anciens Allemands.

Il est d'autant plus certain qu'Odin n'a pas tout changé, même dans les détails, qu'on retrouve dans plusieurs fragmens une singulière ressemblance avec les traditions asiatiques et les idées des anciens Perses et des Indiens. Dans la mythologie d'Odin, l'histoire de Balder et de sa mort est très remarquable. Ce jeune et beau dieu, qu'on peut comparer à Apollon, est destiné par un sort impitoyable à

mourir. Tous les bons dieux et les esprits s'efforcent de le sauver. Il semble sur le point d'échapper, lorsqu'un accident vient tout gâter, et il ne peut plus fuir le destin qui l'attend. Les lamentations sur la mort de Balder sont un des plus beaux morceaux de la mythologie d'Odin; elles rappellent les plaintes de Vénus lorsque son Adonis lui fut enlevé, et les cérémonies funèbres, mystérieuses d'Osiris. La force puissante et gigantesque de Thor rappelle de même l'Hercule des Grecs, et l'astuce méchante de Loke, l'Ahriman des Perses. Que si l'Edda moderne de Sturleson nous donne une idée courte, mais complète, de toute la mythologie d'Odin, nous pouvons aussi regarder l'ancienne, consistant en chants énigmatiques et prophétiques, comme un écho des chants dont les prophètes et les devineresses faisaient souvent retentir les forêts sacrées du nord de l'Allemagne.

Karl a influé, en général, bien autant, et peut-être encore plus, par sa vie même que par le soin qu'il prit de faire recueillir les anciens chants des Goths, sur la poésie et l'imagination des nations modernes. Les grands événemens qui changèrent la face du monde,

dans un temps où l'imagination dominait encore, amenèrent aussi une nouvelle époque dans les opinions, dans les traditions et dans les poésies. Aussi, tandis qu'ils fournissaient à Karl des historiens contemporains et vrais, ce monarque devint, contre l'ordinaire, peu de temps après son époque, un sujet pour la poésie et la fable.

Il est remarquable que, dans ces premières poésies chevaleresques qui le suivirent de si près, et dont il est le sujet, il joue un rôle tout-à-fait subalterne et presque nul. Les Normands, dont l'esprit romantique embellit d'abord l'histoire de Karl des charmes de la poésie, se représentèrent, à ce qu'il paraît, le héros actif, comme ses successeurs qu'ils avaient devant les yeux, honoré, environné d'un brillant éclat et voulant le bien, mais peu maître de ses actions, à peu près tel qu'un sultan de l'orient.

La courte durée de l'empire franc de Karl peut s'expliquer par différentes causes. Ce que l'esprit et la fermeté d'un homme extraordinaire avaient seuls pu réunir d'une manière solide, se dissolva aussitôt que disparut la main qui tenait le tout en harmonie. Ce ne fut cependant pas seulement la faiblesse de ses suc-

cesseurs qui entraîna la chute et la destruction de l'empire, plusieurs d'entre eux furent même remarquables par leur bravoure et leur génie. La division et la discorde ne se montrèrent jamais parmi eux avec autant d'horreur que dans la dynastie des Mérovingiens; en général, les mêmes principes sains et bienfaisans présidèrent à la conduite du gouvernement et des mœurs sous les successeurs de Karl le Grand comme sous lui-même.

Les efforts des peuples ennemis ne furent pas non plus les vraies causes de cette chute; car, soit que ce ne fût pas une guerre générale, soit que l'empire eût encore quelques forces, bien loin de pouvoir le renverser tout-à-fait, les Normands avaient à peine la force de vaincre la seule France, et les Hongrois échouaient dans leurs projets contre l'Allemagne. Pour ce qui regarde le partage de l'empire, on s'étonne que Karl le Grand lui-même, auquel on attribue une politique si profonde et si juste, l'ait ordonné, en n'assignant tout l'empire à Louis le Débonnaire que dans le cas où ses autres fils mourraient.

On peut avancer sans trop de risque que cela ne dépendit pas entièrement de son choix,

parce que c'était une coutume qui existait dans le gouvernement et les mœurs des Francs, et qui était en quelque sorte essentiellement adhérente au système féodal. Il est du moins remarquable que, chez les Goths, qui ignoraient tout-à-fait le système féodal en vigueur parmi les Francs, le partage n'existait pas non plus. D'après les institutions féodales, le plus jeune fils du roi qui n'obtenait de l'affection de son père que quelques biens de terre, pouvait, lorsqu'il était brave, libéral et d'un esprit supérieur, facilement arriver par l'influence de ses partisans, à un tel degré d'honneur et de pouvoir, qu'on était bien obligé de lui accorder ce qu'il demandait à main armée : et de là naissaient des guerres continuelles, que le partage légal lui-même ne parvenait pas toujours à empêcher.

La principale cause qui fit tomber l'empire de Karl peu de temps après lui, comme autrefois celui d'Alexandre, et qui lui fit trouver sa ruine dans sa propre organisation, gît surtout dans les conquêtes mêmes de ce monarque. L'Allemagne septentrionale ayant été conquise et convertie au christianisme par lui, toute cette contrée, unie par la langue, les mœurs,

l'antique alliance et le gouvernement, devint une forte puissance. Ce tout ne pouvait longtemps demeurer dépendant d'un souverain éloigné, pas plus que ne l'avaient pu déjà quelques autres provinces. La force prépondérante de l'Allemagne se montra aussi, en ce qu'après plusieurs révolutions, après les migrations et les divisions qui en furent souvent la suite, le beau pays situé sur les bords du Rhin, la partie septentrionale de l'ancienne Lothringe, demeura enfin tout-à-fait aux Allemands. Mais la partie méridionale forma, sous l'ancien nom de Bourgogne, *Burgund*, un nouveau royaume séparé, qui, dans les siècles suivans, fut incorporé dans les États allemands. C'étaient, à ce qu'il paraît, ces beaux pays si riches pour la culture, la Bourgogne, la Lothringe, les bords du Rhin et les Pays-Bas, que Karl avait destinés à être pour la suite des temps, le centre et le chef-lieu de tout l'empire. Ce projet aurait pu s'exécuter, si les nations et leurs chefs avaient été d'accord.

L'Italie elle-même, lorsque la domination lombarde eut été détruite par Karl, l'influence grecque rendue impuissante, et l'unité nationale réformée par la disparition de cette foule

de petites dissidences, se sentit assez forte pour vouloir être indépendante, quoique son pouvoir ne s'accordât pas avec sa volonté.

Après l'Italie, la France était la plus faible, et la cause de cette faiblesse se trouve dans une corruption prématurée. La vigueur évidente, au contraire, avec laquelle l'Allemagne se montra aussitôt après la mort de Karl, fait supposer que la croissance de cette force dut se faire voir déjà plus tôt, et rend encore plus compréhensible pourquoi Karl faisait un si grand cas de l'Allemagne, et s'efforçait d'y étendre et d'y établir son empire plus que partout ailleurs.

Ces caractères qui ont fait époque, changé la face de l'univers, et dont la vie nous représente tout un monde, tout un âge d'homme, peuvent seulement trouver place dans un tableau général de toute l'histoire et de ses grands événemens. De tels caractères ne se retrouvent plus parmi les successeurs de Karl le Grand. Leurs destinées, leurs querelles, les fréquentes divisions de la France et de l'Allemagne, leur union renouvelée aussi souvent, remplissent l'espace de temps qui s'écoula depuis Karl jusqu'à l'époque de l'entière séparation de l'Alle-

magne, lorsqu'elle se donna elle-même un roi de son choix, se présenta comme un empire séparé, indépendant, et atteignit bientôt le faîte de la puissance. Alors se forma cette grande unité nationale des peuples allemands, qui avait été, dans les époques précédentes, le but de tant d'efforts inutiles. Durant la période depuis le roi Konrad, placé sur le trône par le choix de toute la nation, jusqu'à l'empereur Rodolphe Ier, l'Allemagne fut l'État le plus puissant de l'Europe. On trouverait à peine dans l'histoire un autre exemple que sur un trône une telle suite de héros vaillans et de grands souverains se soit succédée ainsi sans interruption, comme cela eut lieu dans cet empire, vaste, libre et pendant long-temps électif.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Karl le Grand considéré comme législateur. — Forme que prit le christianisme chez les différentes nations, et influence qu'il y exerça. — Accroissement du clergé, de ses richesses et de son pouvoir. — Empire d'Allemagne. — Tableau des trois dynasties qui occupèrent successivement le trône impérial. — Du pouvoir papal. — Grégoire VII. — De la chevalerie et des croisades.

L'empire que Karl le Grand avait fondé par ses conquêtes ne fut pas de longue durée. Ce monarque est incomparablement plus remarquable, dans l'histoire du monde, comme législateur. Ce qu'il fit en particulier pour la France sous ce rapport, en rétablissant l'ancienne constitution des Francs, en conservant le ban et l'arrière-ban dans leur intégrité, en travaillant contre la suprématie des nobles par des lois opposées à l'hérédité, et en remettant, autant que les circonstances le permettaient, la noblesse, cette force fondamentale d'un État,

à sa place primitive, est moins important pour la suite, parce que toutes ces relations changèrent bientôt après, et que les institutions que Karl établit à cet égard ne furent en vigueur que durant sa vie, ou tout au plus pendant la courte durée de sa dynastie. Mais ce qui fit de lui le législateur des époques suivantes et de toute l'Europe occidentale, c'est la manière dont il détermina les relations de l'État avec l'Église, et les unit par un lien qui, dans la suite des siècles, devint la base du gouvernement, et même, après avoir été en partie changé, a encore conservé, jusque dans les temps les plus modernes, la plus haute importance.

La constitution et le gouvernement du moyen âge commencèrent, sous Karl le Grand, à prendre un aspect déterminé, et l'idée d'une union chrétienne entre toutes les nations de l'occident paraît évidemment avoir été le but où tendirent tous les efforts de ce temps-là. Sous les prédécesseurs de Karl, une alliance solide existait entre le pouvoir royal et celui de l'Église. Les évêques possédaient déjà un pouvoir réel sous les premiers rois francs; de même que les ducs et les comtes, ils prenaient part aux affaires d'État et aux délibérations publiques; ils

avaient place et voix dans les assemblées impériales; mais ce fut surtout sous Karl que le gouvernement se basa sur ce principe et prit une forme plus stable. Ce fut par lui que l'état ecclésiastique se forma et devint, dans le corps du gouvernement, un second membre qui put servir de contre-poids à la noblesse.

Chez les Romains, l'Église chrétienne s'était développée et était devenue tout-à-fait indépendante du gouvernement, tout-à-fait séparée de lui; elle avait déjà perfectionné par elle-même toutes ses institutions, lorsqu'elle devint dominante; ainsi, sauf quelques dispositions particulières, l'Église et l'État, le christianisme et la vie extérieure demeurèrent très distincts, même sous les empereurs chrétiens. Il en fut autrement chez les Allemands : dans leur ancienne mythologie, aucun sacerdoce proprement dit n'avait été établi parmi eux; les droits et les fonctions ecclésiastiques étaient mêlés au pouvoir civil et ne formaient qu'un même ensemble avec les autres affaires publiques. La circonstance, bien désignée par Tacite, que les prêtres de la nation étaient choisis par le peuple assemblé, ainsi que l'influence de la religion sur la juridiction nationale et sur toutes les fonc-

tions publiques, sont des preuves en faveur de cette assertion. C'est ainsi que s'explique facilement une certaine confusion des choses sacrées et profanes, ecclésiastiques et civiles, qui se trouve chez les Allemands devenus chrétiens; ils embrassèrent le christianisme de bonne foi, et lui accordèrent une grande influence sur toute leur vie nationale.

Si le christianisme était destiné à toutes les nations, chacune de celles qui l'embrassèrent d'abord déploya un caractère particulier dans la manière dont elle le reçut et l'usage qu'elle en fit. Une rêverie mélancolique, naturelle à l'Égyptien, le conduisit à aller vivre en ermite dans des déserts arides. Les Grecs portèrent dans la religion cette sagacité dialectique qui leur était si propre, et elle y fut bientôt suivie de la polémique qui l'accompagne d'ordinaire. Les Romains, dont les sentimens étaient plus pratiques, surent rassembler tous les usages essentiels pour les mystères du christianisme en un noble tout qui réunit la beauté extérieure à la dignité; et, comme toute société exige des lois fixes, ils ébauchèrent avec discernement les règles de vie nécessaires aux grandes et aux petites assemblées chrétiennes. Enfin les Alle-

mands, après avoir embrassé la foi chrétienne, combattirent d'abord en braves chevaliers contre ses fanatiques ennemis; mais ensuite ils ne séparèrent point le christianisme de la vie, comme une occupation particulière et utile seulement pour l'éternité : au contraire, dans le sentiment intime de son excellence inappréciable, ils l'allièrent à toute leur existence publique ou privée, qu'ils basèrent sur l'Église, en l'identifiant en quelque sorte avec elle. Les résultats de cette disposition se montrèrent déjà de bonne heure, et l'on trouve chez les Francs en particulier plusieurs exemples du mélange des affaires ecclésiastiques et civiles qui en résulta.

De même que les évêques prenaient part aux conseils de l'empire, avec les ducs et les comtes, les rois aussi, les ducs et les comtes, assistaient souvent aux synodes et aux assemblées des ecclésiastiques. Le christianisme et la nationalité, l'État et l'Église, étaient ainsi unis et entrelacés. Karl, qui s'efforçait de ramener le sacerdoce ainsi que la noblesse à son état et à sa destination primitifs, divisa et assigna, autant qu'il lui fut possible, les limites respectives de l'ecclésiastique et du civil; c'est ainsi que,

dans le conseil de l'empire, il partagea la haute noblesse et le clergé en deux chambres. Par là le clergé se trouva former un État distinct, un membre déterminé du corps de l'État, lié en partie avec la noblesse, en partie séparé d'elle, tantôt agissant de concert avec elle, tantôt restreignant de diverses manières son activité exclusive. La structure intérieure et l'organisation de l'État étaient ainsi combinées; mais, pour bien juger cette organisation et les principes qui en étaient la base, il faut se reporter à cette époque-là, l'examiner dans son ensemble, dans ses besoins. Il est certain que la noblesse féodale, qui fut d'abord le soutien et l'instrument du pouvoir royal, lui devint souvent aussi dangereuse; pour sa sûreté méthodique et uniforme, rien donc n'était si nécessaire et si désirable qu'un contre-poids assuré, un autre ordre assez puissant pour tenir tête à la noblesse. La bourgeoisie n'existait pas encore comme ordre, du moins elle n'était ni assez puissante, ni assez développée pour pouvoir déjà alors présenter un contre-poids valable à la noblesse. Ce ne fut que plus tard qu'elle s'adjoignit comme tiers-état à ces deux premières classes, et compléta ainsi l'ensemble

du gouvernement. Ce développement fut favorisé et accéléré par le clergé, dont les priviléges et le pouvoir, séparés de ceux de la noblesse, s'opposaient souvent au but de celle-ci.

Si à cette époque la noblesse, devenue toute guerrière par ses conquêtes et ses querelles continues, semble renfermer en elle toute la force de l'État, le développement intellectuel se trouve aussi tout entier dans le corps de ceux qui enseignaient, soit les vestiges des anciens temps échappés à la destruction, soit les productions nouvelles de l'esprit. Ce corps fut le gardien de toutes les connaissances réunies de la littérature et de la culture romaine chrétienne, dont on avait besoin même pour le gouvernement dans une foule de cas. De même que l'état ecclésiastique se montrait en faveur des principes de culture et de gouvernement romains chrétiens, la noblesse peut aussi être regardée, dans le gouvernement d'alors, comme amie des principes germains, en tant qu'elle se montra conservatrice et jalouse des mœurs allemandes primitives, des bases de l'honneur et de la liberté.

La noblesse et la classe militaire, considérées comme forces de l'État, appartenaient au

gouvernement particulier de la nation, dont elles étaient membres. Mais les nations chrétiennes devant se réunir en un tout, former une république européenne, contracter une alliance commune, il fallait dans chaque État ajouter au pouvoir national de la noblesse un autre pouvoir plus fort qui pût avoir son effet dans l'assemblée générale des nations chrétiennes, et maintenir le lien universel actif et puissant.

Si Karl le Grand (je le nomme parce qu'il a fait époque comme législateur, quoique plusieurs de ses prédécesseurs eussent déjà agi dans le même but, et que plusieurs de ses institutions n'aient reçu leur entier développement que de l'un ou de l'autre de ses successeurs); si Karl le Grand basa la constitution de l'État sur ces deux classes qui, à cette époque, étaient le complément l'une de l'autre, sur leurs besoins respectifs et sur leur vive influence, on ne saurait l'en blâmer. Karl se sentait assez grand et assez fort pour ne pas envier à d'autres une puissance et des honneurs limités par la nature et la raison. La plupart de ces institutions n'ont évidemment d'autre but que d'affermir et d'augmenter le pouvoir royal; mais,

comme plusieurs de ses ancêtres, il était aussi un homme du peuple. Il laissa non seulement à la noblesse tous les droits qui lui étaient propres, mais il essaya aussi de rétablir, dans cette partie du tout, l'ancienne et forte constitution. Le clergé, surtout, fut élevé par lui, car il sentait bien le besoin de son siècle.

Ce n'est pas en s'isolant et en affaiblissant tout ce qui l'entoure, qu'une puissance peut prendre une véritable vigueur; au contraire, plus un souverain d'un esprit ferme et d'une grande âme sera puissant, et plus la vie et une libre énergie se répandront dans toutes les autres parties qui forment le corps de l'État.

La destination réelle du clergé, celle d'annoncer Dieu aux hommes et de les guider à lui, fut de tout temps invariablement la même; mais ses relations extérieures ne peuvent que dépendre du cours des circonstances. On a vu souvent des preuves de ce changement dans des exhortations qui ont pour but de rappeler la conduite des premiers instructeurs chrétiens. Que si l'éducation est reconnue comme l'un des objets importans de la vocation ecclésiastique, l'adoucissement des mœurs, à une époque encore très guerrière, par la culture du sol aussi

bien que par celle de l'esprit, en un mot, l'éducation des nations ne doit pas non plus être regardée comme étrangère à la destination du clergé. Il fallait pour cela du pouvoir, de l'influence et des propriétés. Les richesses en argent étaient alors, toute proportion gardée, incomparablement plus rares, aussi c'étaient surtout des biens de terre qui formaient la richesse du clergé : circonstance qui le mettait encore plus en rapport avec le gouvernement allemand, basé surtout sur la propriété foncière. Outre les dons considérables des rois et des princes, plusieurs causes moins importantes contribuèrent aussi à augmenter les biens du clergé. Cette disposition était conforme au besoin de l'époque, et tous les écrivains n'ont qu'une voix pour répéter combien la culture des terres en retira d'avantages, combien de contrées arides ou sauvages furent défrichées par les travaux des moines et métamorphosées en champs fertiles. Si quelques ecclésiastiques purent abuser des richesses qu'ils avaient ainsi amassées, la masse du clergé, depuis le neuvième jusqu'au treizième siècle, ne mérite que des éloges à cet égard. En particulier la société des bénédictins s'est acquise, dans toute l'Europe,

la double réputation d'avoir, pour la culture intellectuelle, conservé les meilleurs écrits et les connaissances de l'antiquité, et d'avoir défriché et embelli le sol de la nature.

Nous n'avons qu'à exprimer, dans notre langage actuel, la vocation d'un protecteur de l'Église, qui était dans le moyen âge regardée comme la plus importante partie de l'empire, considérée sous le point de vue de cette union tant désirée, aujourd'hui comme alors, de tous les États et des peuples civilisés, pour voir combien était morale et politique, grande et importante cette idée de l'empire dans le sens du moyen âge, tel que Karl le Grand et les meilleurs empereurs allemands, depuis Otto le Grand jusqu'à Rodolphe de Habsbourg, l'ont comprise et en ont posé les fondemens par leurs travaux. Par la suite, on ne réussit pas toujours à conserver des relations pacifiques entre l'Église et l'État; les empereurs romains et le Saint-Siége se sont nui réciproquement dans leurs querelles violentes et ont renversé leur puissance mutuelle; mais nous ne devons pas, cependant, méconnaître cette grande idée, qui était le but vers lequel on tendait, et les nobles efforts qu'on fit pour y arriver. Il

ne faut pas non plus oublier que, dans les temps modernes, où l'on a cherché à créer une union et une assemblée générale de tous les États et de tous les peuples civilisés, par un autre moyen tout-à-fait politique, il a été aussi impossible d'atteindre tout-à-fait ce but, qu'il le fut autrefois lorsque l'empire et la puissance de l'Église s'unissaient pour y arriver.

Quand les évêques eurent acquis dans le gouvernement une influence telle, qu'ils furent devenus membres de l'empire, le premier évêque de la chrétienté dut naturellement paraître dans de nouveaux rapports avec les États : rapports qui ne sont, en aucune façon, essentiellement attachés à sa vocation ecclésiastique, mais qui ne sont pas non plus en contradiction avec elle. Dès les premiers siècles, l'évêque de Rome fut reconnu pour le premier et le plus haut évêque de la chrétienté; il existe, dès cette époque, des preuves certaines de sa supériorité, qui sont reconnues même des savans protestans. La différence de croyance entre eux et les catholiques consiste seulement en ce que les protestans, s'ils admettent l'existence primitive de cette prééminence fondée sur des témoignages irrécusables, ils ne la regardent que comme

accidentelle, peu nécessaire et tout-à-fait nuisible à la religion; les catholiques, au contraire, trouvent cette supériorité ordonnée dans le but profond du fondateur, du sauveur des hommes; ils reconnaissent cette unité comme basée sur l'esprit du christianisme. Les écrivains catholiques diffèrent d'opinion quant à l'étendue des priviléges et des droits attribués au premier évêque. Il serait difficile, même impossible, de fixer les limites de cette influence dans tous les cas qui peuvent se présenter et de lui assigner la marche qu'elle doit tenir, les bornes qu'elle ne doit pas dépasser; d'autant plus que le même cas peut se représenter dans des circonstances et à une époque différente sous un tout autre aspect, sous une tout autre forme. Ceux qui désirent vraiment et du fond de leur cœur l'unité, entreront difficilement dans une discussion à ce sujet, car ils ne doivent jamais être un instant dans le doute sur le point central de cette unité. Mais ceux qui ont en vue la discorde ou le trouble, trouveront toujours facilement une apparence de raison dans quelqu'un des nombreux faits qui s'offrent à eux, et qui, séparés des circonstances qui les accompagnèrent, servent de palliatifs et de voiles à leurs

véritables vues. L'Église et le christianisme ont, à presque toutes les époques, souffert plus ou moins de ces troubles, mais jamais, quelque menaçans qu'ils fussent, ceux-ci ne purent parvenir à les renverser.

Les grands dons par lesquels Karl enrichit le Saint-Siége, et qui furent la base des États romains constitués plus tard, ne doivent pas surprendre, car plusieurs causes les expliquent. Déjà, dans les premiers temps, sous les empereurs païens, l'évêque de Rome possédait de grandes richesses en propriétés foncières. Cette richesse n'était pas destinée à sa seule dépense personnelle; outre les autres besoins de l'Eglise, elle servait surtout à élever, entretenir et faire voyager un grand nombre d'ecclésiastiques, qu'on envoyait soit pour répandre le christianisme au lointain, soit pour ranimer la vigueur de la communauté de l'Eglise. Dans les temps postérieurs, l'évêque romain possédait surtout des biens considérables à Naples et en Sicile. Lorsque les Sarrasins et les Grecs les lui eurent fait perdre, il était tout naturel que les conquérans francs lui donnassent en compensation d'autres districts.

Outre cela, c'était une coutume générale,

mais plus répandue dans la partie la plus éloignée de l'empire, de s'assurer la bienveillance de l'Église par des donations volontaires. Une circonstance particulière dut encore y contribuer beaucoup, c'est que l'évêque de Rome, ancien ennemi des Lombards, pouvait, par sa puissance, rendre plus sûre pour les Francs la domination de l'Italie. Voilà les causes politiques qu'on assigne à ces dons; plus tard, une autre considération peut s'y être jointe. Aussitôt après que le Saint-Siége eut été délivré par Karl de l'oppression des Lombards et des Grecs, il put faire valoir ses anciens droits et se relever avec dignité. Karl se montra très disposé à replacer le pouvoir ecclésiastique et religieux du prince évêque dans toute son activité, parce que cela lui parut être le moyen le plus convenable et le plus juste pour réformer l'Église et remettre en vigueur les anciennes lois, autant que les circonstances le permettaient. Cette réforme, qui était d'une nécessité si urgente, pouvait d'autant mieux s'accomplir par l'augmentation des richesses et de l'influence des évêques, que plusieurs d'entre eux se dégoûtaient de leurs fonctions ecclésiastiques.

D'autres empereurs aussi, tel que Henri III,

ont, dans le même but, contribué puissamment à rendre le pouvoir de l'évêque romain très considérable, comme pour en faire un chef de l'Église. Dans les premiers temps, ce furent les empereurs les plus puissans qui accordèrent le plus au pouvoir ecclésiastique : afin que non seulement l'État, mais encore l'Église, fussent gouvernés avec la même uniformité et le même ordre, il leur parut nécessaire, à côté de l'aristocratie de la société ecclésiastique, du pouvoir des évêques, d'entretenir et de vivifier la puissance monarchique du chef suprême et universel. Plus les relations de l'Église avec l'État prirent de consistance, et plus les différens degrés de pouvoir se dessinèrent dans le sein du clergé.

Une disposition importante fut surtout celle par laquelle l'évêque romain intervint si souvent comme juge des différends dans les plus grands intérêts européens, en particulier depuis l'époque de Karl le Grand. Dans les anciens temps, c'était déjà une coutume répandue parmi les chrétiens de choisir volontairement leurs évêques pour arbitres dans les querelles qu'ils avaient entre eux. Nous ne devons donc pas nous étonner qu'à cette époque où le clergé

était devenu un membre et une puissance de l'État, les puissans, les princes et les rois de la chrétienté en appelassent si souvent au premier de tous les évêques pour terminer leurs différends; car ce fut par les princes eux-mêmes que le chef de l'Église fut d'abord appelé à décider quelques questions d'État importantes et à avoir de l'influence sur les intérêts européens. Il ne faut pas en rechercher la cause dans tel ou tel événement particulier; la cause générale fut la division de l'Europe occidentale en plusieurs États. L'influence du pape fut surtout favorisée par le partage de l'empire sous les Carlovingiens. Quoi qu'on puisse dire du mauvais usage que quelques papes firent de cette influence sur les affaires de l'Europe, influence tout-à-fait étrangère, du reste, à l'essence du pouvoir ecclésiastique, si l'on veut se reporter aux besoins de l'époque, à sa position et à son esprit, on ne pourra nier que souvent elle fit beaucoup de bien. Il ne fut pas rare de voir la justice protégée par elle; bien souvent elle ne fut que l'expression de la voix du peuple, de l'opinion dominante des honnêtes gens, qui, par l'intervention du pouvoir ecclésiastique, parvenait à se faire entendre, obtenait de

l'importance et quelquefois prévalait. Il parut désirable et utile que, même contre le plus puissant souverain, une voix pût s'élever pour réclamer la justice qu'il devait respecter, qu'il ne devait pas renverser par un despotique pouvoir. La puissance papiste fut donc, comme celle de l'empereur, une puissance populaire. Le pape était l'orateur et l'arbitre de la république européenne, qui était déjà sentie comme un besoin, quoiqu'elle ne fût pas encore organisée d'une manière bien déterminée. C'est ce qui a beaucoup contribué à la forme propre de la civilisation européenne, en maintenant, par cette influence des premiers évêques, l'union des peuples européens, sans aliéner leur indépendance; c'est là que se montre dans le fait, pour la première fois, l'idéal qui servit de base au système des gouvernemens et des peuples européens, l'idéal d'une franche alliance, d'une libre union, qui embrassa toutes les nations et tous les États du monde civilisé, sans que l'unité, le libre et propre développement national de chaque peuple en souffrît. Nous conviendrons volontiers que cet idéal n'atteignit pas plus un entier succès à cette époque que dans les temps plus modernes; bien plus, les relations

entre l'empire et l'Église, durant le moyen âge, ne furent jamais dans une parfaite harmonie, et ce que les hommes de bien et de talent des deux partis avaient en vue ne put jamais se réaliser entièrement.

Nous avons encore moins le projet de justifier en détail toutes les actions des empereurs et des papes; mais, pour bien juger celles-là même qui sont dignes de blâme, il faut se représenter la tendance politique de leur époque, et la bien comprendre. Montrer sous un jour plus vrai cet esprit des anciens temps, et le placer devant les yeux de mes lecteurs avec toute sa vie, voilà mon but; s'il n'est pas plus possible que convenable de cacher sa propre persuasion dans un tel tableau, j'espère du moins ne jamais oublier la stricte justice envers ceux qui pensent autrement. Rien n'enseigne mieux cette justice que l'histoire; elle considère les grands différends qui partagent le genre humain, non pas comme des controverses, mais comme des événemens, des développemens et des efforts de l'esprit humain, et son jugement, guidé par des considérations plus grandes, se montre bien plus indulgent.

Il n'est pas facile à un État, d'un pouvoir aussi limité et d'une étendue aussi bornée, d'arriver en si peu de temps à une puissance prédominante, comme le fit l'Allemagne dans l'espace de temps qui s'écoula depuis Conrad Ier jusqu'à Henri IV, depuis le commencement du dixième siècle jusqu'au milieu du onzième. Mais, dans la suite de ces empereurs, on en pourrait nommer plus d'un, tels que Henri Ier, Otto le Grand, Conrad le Salien, Henri III, qui auraient pu briller à côté des plus grands conquérans de l'antiquité, si leurs efforts ne s'étaient pas dirigés contre une puissance éloignée, et s'ils n'eussent mis leur gloire à dominer comme législateurs, par le droit et la coutume, sur la chrétienté, ainsi qu'à conserver l'ancienne liberté dans la patrie allemande, plutôt qu'à satisfaire leur ambition par l'agrandissement et la consolidation de l'empire. Conrad fut le premier roi élu par les cinq nations allemandes réunies, mais il ne fut pas assez puissant par ses propriétés particulières, pour soutenir la dignité royale dans tout son éclat; sur son lit de mort, il eut la magnanimité de nommer le prince qui devait lui succéder, sans préférence pour sa propre famille, et de choisir

le plus puissant des princes allemands, le Saxon Henri.

On a blâmé l'ancien gouvernement de l'Allemagne comme étant un empire électif, avec la série de toutes les fâcheuses conséquences qui appartiennent d'ordinaire aux empires de cette espèce. Toute institution est bonne ou mauvaise, selon les époques et les hommes auxquels elle s'applique : un peuple où dominent des sentimens tels que ceux dont le franc Conrad donna l'exemple par sa généreuse conduite, peut sans crainte adopter l'empire électif.

Toute la suite des rois et des empereurs pleins de grandeur et de vaillance qui se succédèrent, est la meilleure apologie de la forme élective, basée sur l'ancienne constitution allemande. Et justement, alors que l'empire électif commença à se changer en héréditaire, lorsque séduit par le talent d'un grand empereur, le peuple ne voulut pas que la royauté sortît de sa famille; lorsque le fils fut choisi du vivant de son père pour lui succéder; lorsque la minorité et la régence parurent sur la scène; justement alors, dis-je, l'empire sembla tomber dans un état de faiblesse et de décadence.

Au commencement du dixième siècle, il eût

fallu un général d'armée puissant, vigoureux et vaillant sur le trône de l'Allemagne; car, de presque tous les côtés, elle était environnée d'ennemis. A l'ouest, elle était en guerre avec la France pour la Lothringe, l'empire de Lothaire, qui renfermait les pays septentrionaux du centre et les Pays-Bas; au nord et à l'orient, ses frontières étaient entourées de peuples païens et ennemis, des Danois et de plusieurs races slaves. Les Hongrois, surtout, répandaient l'effroi sur toute l'Europe. Leurs expéditions guerrières dans le nord de l'Italie et dans l'Allemagne, jusqu'au Rhin, furent d'autant plus dévastatrices que leur but n'était pas de conquérir et de s'établir dans les pays conquis, mais ils voulaient seulement faire du butin et s'en retournaient ensuite avec les fruits du pillage.

En peu de temps, déjà sous les deux règnes d'Henri Ier et d'Otto le Grand, non seulement la Lothringe fut conservée, les Danois vaincus, les frontières reculées au nord-est, du côté des peuples slaves, les irruptions des Hongrois arrêtées par les combats de Merseburg et du Lech, mais encore l'Italie et la dignité impériale furent jointes à l'empire. Déjà alors, l'Al-

lemagne fut, sans contredit, le plus puissant État de l'Europe : même avant que Conrad II, par un traité avec le dernier roi déshérité, eût incorporé le royaume de Bourgogne, tout le pays méridional central, y compris la Savoie, le Dauphiné et la Provence, dans l'empire allemand, dont les vastes frontières, qui s'étendaient depuis ces contrées centrales jusque fort loin dans le nord et vers la mer Baltique, ne limitaient pas dans leur enceinte le pouvoir et l'influence de l'empereur. Avec le christianisme, cette influence se répandait aussi sur le Danemark, la Bohême, la Pologne et la Hongrie. Quelqu'injuste qu'il soit de vouloir déterminer l'influence tantôt forte, tantôt moindre des rois allemands sur ces pays, par les principes d'un droit public presque entièrement nouveau, cependant, cela est très essentiel pour nous faire une juste idée de l'aspect qu'offraient l'empire allemand et les empereurs. Les relations avec la Hongrie étaient des plus remarquables et des plus multipliées; avec l'introduction du christianisme, de grands progrès dans l'ensemble de la civilisation se firent voir, pendant que la Hongrie possédait, dans le roi Stephan, qui, comme sage dominateur

et législateur, fut pour son peuple ce qu'Alfred avait été pour le sien, un de ces hommes rares, dont le génie domine une époque, développe la civilisation et guide sa marche pendant des siècles. C'est de cette époque aussi que date la nouvelle fondation de l'Autriche. Dans les siècles de la migration, la contrée orientale située sur les bords du Danube, habitée par les peuples goths chrétiens, les Hérules, les Rugiens et les Lombards, était ensuite tombée au pouvoir de peuples païens non Allemands, sans que cependant la race allemande y fût tout-à-fait éteinte. Les Francs essayèrent aussi d'étendre toujours davantage leur domination sur cet empire; les conquêtes de Karl le Grand qui s'avancèrent jusqu'au Raab, délivrèrent tout-à-fait l'Autriche. Sous les derniers et faibles Carlovingiens, cette frontière orientale fut de nouveau perdue, surtout lorsque rien ne put être opposé au premier élan des Hongrois. Mais Otton releva ce nouveau margraviat dans la famille de Babenberg, et bientôt il se fit distinguer de tous les autres pays allemands par son état florissant, son commerce et sa culture.

Lorsque l'Allemagne fut devenue un royaume électif, les quatre principales nations alleman-

des, les Francs, les Saxons, la Souabe et la Bavière, donnèrent chacune une dynastie à l'empire, à l'exception de la Bavière. Quoique ce fût un empire électif, cependant, la naissance donnait, aux rejetons d'une famille impériale, des prétentions fondées à la succession. Seulement ce n'était pas l'ordre de la naissance seul qui décidait, mais le choix libre s'exerçait sur plusieurs membres d'une maison régnante, et la succession du premier-né, lorsqu'on s'arrêtait à lui, avait besoin d'être solennellement ratifiée par l'élection. Après l'extinction de la dynastie l'élection reprenait toute sa force, tout son empire. Chacune des trois dynasties saxone, franque et souabienne de rois et empereurs allemands, a duré un peu plus d'un siècle. Toutes trois sont aussi semblables, en ce que, parmi les premiers souverains de chaque dynastie, on compta de grands guerriers et des souverains pleins de force. Dans les derniers, au contraire, on remarque plus de penchant à la civilisation et moins de force, ou du moins une force moins ferme et moins bien dirigée, une vigueur désordonnée et tendant à la cruauté. Henri Ier et Otto le Grand furent les héros de la race impériale saxone; les deux derniers Otto se distin-

guèrent par leur alliance de famille avec la maison impériale grecque et par leur amour pour l'éclat et la civilisation du midi. Ils adoptèrent aussi le cérémonial de la cour de Byzance, et il se pourrait bien qu'ils aient eu la pensée de replacer le siége de l'empire à Rome. Les premiers empereurs de la dynastie franque, Conrad le Salien et Henri III, furent peut-être les empereurs les plus puissans et les plus heureux que l'Allemagne ait jamais eus. La faiblesse et le caractère dégénéré de leurs successeurs contribuèrent beaucoup à ébranler l'empire par la grande lutte avec l'Église, lutte dont le motif existait, il est vrai, déjà, et qui était même devenue inévitable. Parmi les souverains de la dynastie souabienne, Frédéric Ier se montra dominateur ferme, et s'il ne fut pas toujours heureux, il fut cependant un héros habile et un général d'armée aussi grand et aussi puissant que pouvait l'être alors un empereur. Frédéric II, supérieur peut-être par l'instruction et la sage fermeté de son esprit aux empereurs précédens et même à tous les souverains du moyen âge, renversa, par le mauvais usage qu'il fit de ses talens, le royaume allemand et l'empire tel qu'il existait sous les trois dynasties;

Rodolphe de Habsburg, et plus tard Maximilien, le relevèrent, mais sous un aspect déjà bien différent. Dans les trois dynasties, nous retrouvons donc une marche ou une décadence semblable de la vigueur à la faiblesse, de la force et de l'ordre à l'anarchie sans frein et à la destruction.

Toutes les trois dynasties mirent également leur plus grande gloire à posséder la dignité impériale et à l'élever au faîte de la grandeur. Frédéric II, seulement, paraît avoir fait moins de cas de cet honneur, qui, jusque-là, était regardé comme la première dignité du monde. Du reste, dans les trois dynasties, le système du gouvernement fut très différent, surtout dans la direction de leurs conquêtes. Les empereurs saxons dirigèrent leur force contre les nations ennemies, dans le nord et l'orient, et posèrent ainsi les bases de la puissance et de la grandeur de l'empire; dans l'Italie, ils se montrèrent plus avides de renommée que de domination; dans le centre de l'Allemagne, leur gouvernement fut doux et magnanime. Les empereurs francs tendirent évidemment à une domination illimitée : non qu'ils aient opprimé la liberté du peuple, enlevé les priviléges

de la noblesse, ou cherché à nuire à l'accroissement des villes; mais ils eurent certainement le projet de faire de l'Allemagne un empire tout-à-fait héréditaire, de supprimer les droits particuliers des nations, d'augmenter de toute manière la puissance royale, et peut-être même eurent-ils aussi l'idée d'incorporer les grands duchés dans les domaines de la couronne.

Ce système, qui tendait à l'augmentation de leur pouvoir, contenait déjà le germe de cette guerre avec l'Église, dans laquelle ils s'engagèrent les premiers. Cette lutte s'ouvrit par les prétentions respectives des empereurs et du Saint-Siége sur les princes ecclésiastiques. Les souverains étaient non moins jaloux de la dépendance où ceux-ci devaient être de leur pouvoir temporel, que de toutes leurs autres prérogatives royales; il paraît aussi qu'outre cela ils cherchèrent à obtenir une grande influence sur l'Église. Aucun empereur ne l'obtint en masse aussi bien que Henri III, et quoiqu'il en fît un bon usage, ce fut cependant le principe et la cause qui amenèrent une controverse naturelle. Enfin les empereurs souabiens négligèrent non seulement les conquêtes de leurs prédécesseurs et leurs prétentions dans le nord,

l'ouest et l'est, mais encore l'Allemagne elle-même et leur dignité impériale, pour devenir seulement souverains et monarques limités de la belle Italie. Sous eux, la querelle entre l'empire et l'Église prit un tout autre caractère; il s'y joignit l'intérêt tout mondain de l'indépendance ou de l'asservissement de l'Italie.

Quant aux conquêtes, celles des empereurs saxons furent les plus essentielles pour l'existence de l'empire, et les plus avantageuses pour l'accroissement de sa véritable puissance. On a mis en doute si l'incorporation du royaume de Bourgogne dans l'empire allemand lui avait procuré une véritable augmentation de pouvoir; la domination sur la Bourgogne ne fut pas d'assez longue durée pour que les deux royaumes se fondissent en un, et l'on peut facilement concevoir que la Lothringe même ne tenait que faiblement à l'empire; mais du moins la sûreté des frontières occidentales fut assurée par cette acquisition, car alors aussi la France pouvait facilement devenir un rival et un voisin très dangereux pour l'Allemagne.

Presque tous les écrivains modernes s'accordent à croire que l'alliance avec l'Italie, et même la dignité impériale, furent nuisibles à

l'État allemand. Il se peut bien que les rois allemands eussent acquis plus de puissance dans la suite, si l'État s'était davantage étendu d'un autre côté, et que les rois eussent seulement cherché à se délivrer des entraves qui resserraient leur pouvoir; mais, pour la culture, cette alliance a été certes fort avantageuse. L'Italie aurait pu aussi être conservée, si les premiers empereurs avaient plus long-temps résidé dans le nord de cette contrée, et s'ils l'avaient davantage confondue avec l'Allemagne. Sous les empereurs souabiens il n'était plus temps; et par la conquête de la Sicile, non seulement la maison de Souabe, mais le pouvoir impérial lui-même, perdit toute son existence en Italie, parce qu'on craignit alors un asservissement général.

Malgré toutes ces restrictions, le pouvoir de l'empire fut très considérable sous les grands empereurs; il embrassa toute l'Allemagne, y compris la Suisse et la Hollande, le nord de l'Italie et la partie orientale de la France, exerça souvent une influence très marquée sur le Danemarck, la Pologne et la Hongrie, et s'acquit une immense réputation de force et de grandeur dans l'opinion de toutes les nations européenne.

Avant de passer au tableau général de l'Europe à l'époque des croisades, l'état intérieur et le gouvernement de l'Allemagne demandent encore une attention particulière; d'autant plus que, dans les descriptions historiques de cette époque, le roi allemand est trop souvent oublié pour l'empereur romain, ou du moins n'est pas assez remarqué. Cependant cet admirable gouvernement mérite certainement d'être connu en détail, quelque blâme qu'il ait encouru de la part des écrivains modernes, à qui cette multiplicité de forces libres, telle qu'elle se montre dans ses institutions et ses relations, a paru un dédale embrouillé, un véritable état d'anarchie; de la part de ces écrivains qui ne désirent dans un État que l'unité, et n'ont en vue, dans l'histoire des gouvernemens, que l'accroissement progressif, l'affermissement du pouvoir absolu et de la monarchie.

Des cinq nations qui se réunirent pour nommer le premier roi allemand, les Francs, les Saxons, les Souabiens, les Bavarois et les Thuringiens, les Francs possédaient la plus grande partie de la Hesse et des districts du Mein, et surtout les contrées centrales sur les bords du Rhin. Les pays francs du Rhin furent choisis

par Karl le Grand pour sa résidence de prédilection, et favorisés par lui; la culture y prit un essor plus grand que dans les autres pays allemands. Les Saxons cependant, qui occupaient alors toute l'Allemagne septentrionale, rivalisèrent bientôt à cet égard avec les Francs: ce fut une conséquence de l'élection des empereurs de la race saxonne, de l'éclat qu'en reçurent la nation et le pays, de l'activité que répandit leur séjour habituel dans la contrée. Le duc de Saxe était plus puissant que celui des Francs, en partie à cause de l'étendue du pays, en partie parce que son pouvoir n'était pas restreint par d'aussi grands évêchés que dans le pays du Rhin. La Souabe, y compris l'Alsace et la Suisse, conservait encore le plus de traces de la constitution primitive des Germains, et par cela seul elle est déjà digne de la plus grande attention. Ce fut sur le sol de la Souabe, comme dans un autre pays allemand, que se maintint, en partie du moins, et comme unique vestige de l'antiquité, l'ancienne classe germaine des hommes libres; mais c'était surtout dans les montagnes de la Suisse qu'elle se retrouvait dans toute sa simplicité originaire, tandis que presque partout le système féodal,

toujours plus dominant, la faisait disparaître. Chez les Francs des bords du Rhin, le nouveau gouvernement, tel qu'il s'était formé et développé dans le grand empire des Carlovingiens, dominait. En Saxe, la conquête, qui les avait incorporés à l'empire, avait sans contredit détruit beaucoup des anciennes institutions; d'ailleurs, dans les pays saxons, le mélange d'une foule de contrées et de peuplades slaves était sans doute nuisible à l'ancienne liberté et à l'ancienne constitution germaines.

On a fait aux Allemands de cette époque le reproche d'avoir opprimé et traité durement les Slaves. Sous le rapport de la guerre, qui se faisait avec cruauté et barbarie, le reproche peut être fondé; mais, pour le développement postérieur, on n'a qu'à comparer l'état florissant de tant de pays originairement slaves, dans le nord de l'Allemagne, et devenus à moitié ou tout-à-fait allemands par la conquête ou la colonisation, avec d'autres contrées qui conservèrent l'ancienne constitution. Chez les peuples slaves, la démarcation entre la noblesse et la roture était originairement bien plus forte, les relations de la première bien plus oppressives pour la seconde. On ne trouve aucun ves-

tige qui tende à prouver l'existence chez eux d'une condition d'hommes libres, semblable à celle des Allemands.

L'étendue lointaine des colonisations allemandes dans des contrées auparavant slaves, telles que le Brandebourg, la Misnie, la Silésie, donnent une grande idée de la force, de la prospérité et de la population allemandes à cette époque. De simples conquêtes, non suivies de colonisations nombreuses, n'auraient jamais pu effectuer ce bien-être. On ajoute encore à ces causes les grandes armées qui sortirent de l'Allemagne pour aller en Italie et aux croisades; mais l'incorporation des pays et des peuples slaves eut sans contredit un fâcheux résultat pour le gouvernement allemand. De deux côtés se montra alors en Allemagne une influence contraire à l'antique liberté : d'un côté, le nouvel esprit féodal des Francs, devant lequel la classe des hommes libres disparut toujours plus; de l'autre, une oppression plus dure, empruntée aux mœurs slaves, et qui pesait sur tout ce qui n'était pas noble, sur tout ce qui n'était pas libre.

A la place de l'ancienne condition des hommes libres, il se forma, avec l'accroisse-

ment du nombre et de la population des villes, la nouvelle classe des bourgeois, qui reçut toujours plus d'influence et de priviléges, en sorte que bientôt elle put compléter le gouvernement comme troisième membre de l'État. Les empereurs surtout favorisèrent et aidèrent de toutes manières l'accroissement de cette troisième classe. Non seulement c'était pour eux un avantage, en ce qu'elle leur fournissait un contre-poids à opposer aux princes puissans, mais encore elle entraînait avec elle le véritable esprit de leur dignité. Le pouvoir des rois allemands et des empereurs était un pouvoir populaire, fondé uniquement sur la force de l'opinion publique, sur la foi en la grandeur de la dignité impériale, et sur le respect qu'on portait à sa sainteté. Voilà pourquoi un empereur d'un esprit ferme était presque tout-puissant, quoique sa naissance ne fût pas d'une haute noblesse. Otto le Grand aurait pu, lorsqu'il fut empereur, abandonner son duché sans que la force de sa domination en souffrît; et plus tard, la grande puissance de Frédéric Ier ne fut pas du tout en rapport avec sa naissance et ses propriétés patrimoniales originaires. Mais la dignité royale et impériale était

tout-à-fait nulle, si le régent ne savait s'élever par lui-même. Il y avait dans le gouvernement allemand de cette époque encore beaucoup de l'ancienne liberté des Germains, quoique sous une forme nouvelle et tout autre. Les cinq nations mentionnées ci-dessus formaient autant de duchés. Les Saxons et les Francs l'étaient déjà lors de l'institution du royaume allemand; la Souabe et la Bavière le furent bientôt après. La Thuringe, cette ruine de l'ancien royaume goth de ce nom, que les Francs avaient détruit, n'était pas à beaucoup près aussi forte. La Lothringe, qui, plus tard, fut adjointe comme sixième nation et duché, se montra d'une moindre influence que les autres principaux membres du royaume allemand; le changement de ses relations avec la France, et son éloignement, ne lui permirent pas toujours d'obtenir la même supériorité que les Francs, les Saxons, les Souabiens et les Bavarois. Il y eut quelques sujets de jalousie, surtout entre les Francs et les Saxons, et en général entre les différentes nations allemandes, dont la diversité, même après une si longue et si forte union, n'était pas entièrement effacée. Il paraît évident que la plupart de ces querelles se vi-

daient, comme souvent les guerres du moyen âge, dans des espèces de combats singuliers entre les nobles, sans la participation des citoyens et sans l'animosité d'une guerre nationale. Une telle animosité est rare dans les premiers temps; mais depuis le règne du malheureux Henri IV, elle prit toujours plus le dessus dans la lutte des Guelfes et des Gibelins.

Les ducs n'étaient plus choisis par le peuple comme dans les anciens temps; ils étaient établis ou confirmés par les rois comme des chefs-vassaux. Cependant, le duché était une dignité nationale, instituée pour secourir, protéger les droits et la liberté particulière des nations, de même que le roi était élu pour protéger tout l'empire. Quelque facile qu'il fût aux puissans rois allemands de créer des ducs, et quoique fréquemment ils aient donné cette dignité à leurs plus proches parens, nous voyons pourtant, même les plus puissans et les plus ambitieux d'un pouvoir absolu, n'incorporer qu'avec répugnance à la couronne un duché qui lui revenait : ce qui prouve que l'indépendance des duchés était regardée comme conforme à la constitution.

Le gouvernement électif avait, entre autres avantages, celui d'empêcher la division de l'empire, qui, sans cela, aurait été inévitable. Ce qu'il y avait de plus essentiel dans la constitution de cette époque, comparée à l'ancienne, peut s'exprimer dans ce peu de mots : La noblesse était devenue incomparablement plus puissante et plus dominante, mais le duc et le roi protégeaient chacun son peuple; le dernier favorisait aussi les évêques et en particulier les villes dans lesquelles un nouvel ordre s'élevait, et fleurit bientôt par une civilisation nouvelle. Tous les élémens étaient donnés pour l'heureux gouvernement du royaume; si ces élémens n'étaient pas dans une parfaite harmonie, si cette disposition à un bon gouvernement n'atteignit pas sa maturité, on en trouve la cause dans les agitations puissantes qui ébranlèrent bientôt toute l'Europe et entraînèrent, d'une manière irrésistible, toutes les nations avec elles. Les villes et leur état prospère, donnent une nouvelle preuve de la force de l'Allemagne à cette époque. A la vérité, aucune ville n'a atteint, en Allemagne, la grandeur de quelques-unes en Italie, ce qui n'était pas trop possible dans le voisinage du pouvoir royal : mais pour le grand nombre

des villes très peuplées, florissantes et riches, l'Allemagne l'emportait, même sur l'Italie. Le pouvoir des ducs était assurément un obstacle à ce que les rois devinssent absolus; c'est pourquoi probablement ceux-ci firent les évêques encore bien plus puissans; ils les élevèrent à la dignité de princes ecclésiastiques, afin d'avoir en eux un contre-poids à opposer aux princes mondains. Déjà, à l'élection de Conrad II, les évêques les plus distingués des principales nations, et, avant les autres, les trois archevêques du Rhin, furent nommés pour déterminer le choix.

Mais c'était justement de ce côté que le plus grand orage menaçait alors l'Allemagne. C'était le pouvoir civil des évêques devenus trop princes, et leurs doubles relations avec l'Église et l'État, si difficiles à unir, qui entraîna la grande lutte d'un siècle et demi entre le trône impérial et le Saint-Siége, engagea l'Allemagne et l'Italie dans les innombrables querelles des Guelfes et des Gibelins, et, enfin, ne se termina que par la ruine de l'ancienne puissance et de l'ancienne gloire de la dignité impériale qui tomba tout-à-fait. Rodolphe, par son activité et sa justice, parvint plus tard à la relever, mais

le chef de l'Église demeura alors, du moins extérieurement dépendant d'un pouvoir étranger.

La lutte fut d'autant plus opiniâtre dans l'origine, qu'elle commença à l'époque de Henri IV, empereur d'un caractère aussi emporté et aussi passionné que faible, dont le long règne, rempli de troubles et dénué de véritables plans, apparaît plutôt comme une minorité continue et comme un interrègne. Parmi ses adversaires, il y avait un homme, Grégoire VII, à qui ses ennemis mêmes accordent de n'avoir pas eu son égal dans toute l'histoire, pour la fermeté et la force de caractère. La querelle était fondée sur la double dépendance des évêques, de l'Église et de l'État, et, en un certain sens, elle était insoluble, parce que le roi ne voulait pas abandonner les droits féodaux qu'il avait sur les princes ecclésiastiques, et l'Église ne pouvait ni ne voulait non plus renoncer au désir de voir les évêques lui appartenir de plus près et à elle seule. Ce fut surtout là le sujet qui fut débattu, indépendamment de telle ou telle formalité extérieure. Lorsqu'enfin la paix fut signée, il arriva ce qui a ordinairement lieu dans la plupart de ces querelles insolubles : aucun des prétendans n'atteint son but, et un

medium indéterminé, établi avec de vaines formalités, est pris comme solution. Le pouvoir du haut clergé, son droit d'assister aux conseils législatifs ou délibératifs de l'empire, pouvaient sans doute être nécessaires et très bienfaisans pour l'État. De telles fonctions n'étaient point du tout en contradiction avec la vocation ecclésiastique. Cependant, ses rapports avec le système féodal, tel qu'il existait à cette époque, présentaient cette influence sous un tout autre point de vue. Dans les premiers temps, les évêques possédant des biens, soumis comme fiefs au service militaire, étaient eux-mêmes appelés à la guerre, et saisissaient le glaive à la place du bâton pastoral. Les rois francs et carlovingiens avaient déjà donné des lois contre cet abus. Lorsqu'ensuite, d'une part le zèle de la piété, de l'autre la raison d'État, eurent réuni une si grande partie des propriétés foncières entre les mains du clergé, les puissans et les princes, qui, par leur position, pouvaient avoir quelque influence sur la possession d'une dignité ecclésiastique, mais surtout les rois eux-mêmes, pour se dédommager, cherchaient à acheter secrètement ou publiquement les places et les honneurs ecclésiastiques. Non seulement

cela était contraire à toutes les lois de l'Eglise reconnues par l'Etat, mais encore il est probable qu'un tel abus contribua beaucoup à endommager et détruire tout l'ordre existant. Grégoire VII voulut enfin mettre un terme à ce désordre. Déjà, sous les papes allemands qui furent ses prédécesseurs immédiats, mais surtout sous l'influence de Grégoire, favorisé par le puissant empereur Henri III, commença la réforme contre cet indigne trafic des évêchés. Grégoire voulut couper le mal à sa racine, et l'on ne saurait nier qu'il eut le projet de rendre l'Eglise tout-à-fait libre et indépendante du pouvoir civil qui, surtout dans l'époque la plus rapprochée de lui, avait exercé, certainement, une très fâcheuse influence sur l'organisation ecclésiastique. Lorsque Grégoire VII s'immisça dans les affaires de l'Allemagne, il y fut appelé et obligé par les princes et les nations elles-mêmes; ainsi que, déjà quelques siècles plus tôt, dans une semblable circonstance, le principal évêque avait été choisi comme arbitre naturel du différend.

Quand on veut bien juger cet usage d'après les mœurs, les idées dominantes, le droit civil de cette époque, et non de la nôtre, ce qui, au

premier moment, nous étonne, disparaît. Cet homme extraordinaire a eu, comme tous les grands réformateurs, le sort d'être loué avec enthousiasme, et blâmé avec passion; ceux-là mêmes qui rejettent ses principes, lui accordent d'avoir été un homme d'une volonté héroïque et d'un vaste génie. Ils le regardent aussi comme le réformateur de l'Église, du moins sous le rapport des mœurs et de sa constitution, d'après les lois et les principes encore en vigueur à cette époque; enfin ils conviennent que lui-même donna l'exemple par ses mœurs sévères et irréprochables.

On lui a reproché seulement une ambition démesurée. S'il ne fut pas en effet irréprochable à cet égard, ce n'était pas chez lui une petite soif de domination, c'était plutôt cette noble ambition sans laquelle on ne trouvera aucun homme remarquable et animé de grandes pensées; cette ambition que l'on reconnaît en lui dès qu'il se trouve placé de manière à réaliser la puissante pensée dont son esprit est pénétré, et en faveur de laquelle il n'aspire plus qu'à planer en maître sur ses contemporains et sur la postérité. Grégoire se regarda sans doute comme un champion appelé à combattre pour

l'indépendance et la pureté de l'Église; il prévit bien que la haine générale et la persécution, non seulement des princes, mais aussi d'une grande partie du clergé, serait sa récompense: on en voit la déclaration positive dans ses lettres familières. Aussi plusieurs historiens observent qu'il aurait difficilement échappé à une fin violente, si la mort naturelle n'était venue le surprendre juste à temps.

L'offre d'un pape postérieur prouve d'une manière irrécusable combien peu ce malheureux débat entre le chef de l'Église et les empereurs avait pour base une politique nécessaire. Il proposa à l'empereur, s'il persistait opiniâtrément à exiger l'hommage féodal des évêques et des ecclésiastiques, de reprendre plutôt tous leurs biens en sa possession. Si les empereurs avaient voulu ou pu accepter cette proposition, leur pouvoir aurait facilement été doublé, même triplé par là, et c'eût été le plus simple moyen de rétablir la paix. Je ne puis croire qu'il n'y ait pas eu quelque chose de vrai dans cette offre, parce que, sous un certain rapport, elle était très exécutable, et que les deux partis, le pape aussi bien que l'empereur, s'ils avaient voulu s'entendre de cette ma-

nière, y auraient également gagné. Le débat sur la suprématie des deux pouvoirs fut insoluble, parce qu'ils avaient tous deux raison.

La plupart des papes étaient nommés par l'influence des empereurs; mais aussi, bien souvent, les papes avaient décidé à qui devait échoir la dignité impériale. Cependant, des deux côtés, cette faculté n'avait jamais été érigée en droit. La reconnaissance formelle de l'empereur par le pape, et du pape par l'empereur, espèce de confirmation de son élection, était appuyée sur de trop nombreux antécédens pour être mise le moins du monde en doute. Aussi long-temps que la concorde régna entre ces deux grands pouvoirs, et qu'une sage modération les dirigea, cet usage demeura sans conséquences fâcheuses. S'il arriva qu'un empereur refusa de reconnaître un pape, ou un pape un empereur, ce ne fut que dans des circonstances où la nature même de la chose, la nullité évidente d'une élection, était reconnue déjà long-temps auparavant par la nation et l'Église. Mais une fois que cette malheureuse lutte eut commencé, qui pouvait l'apaiser et la faire cesser? Qui pouvait être juge entre le Saint-Père, le chef de l'Église, l'ora-

teur et l'arbitre de la république européenne, et l'empereur, le premier de tous les rois, le seigneur et maître reconnu de plusieurs d'entre eux, le patron de toute la chrétienté, le protecteur général de la justice et de la liberté, qui représentait le plus haut pouvoir terrestre? Cette lutte ne pouvait guère avoir une autre fin que celle qu'elle a eue : les deux pouvoirs durent rentrer tous deux dans des bornes plus resserrées. Le pape ne fut plus que le chef ecclésiastique de l'Église; l'empereur, le premier et le plus grand roi de l'Europe. Tous deux perdirent dans le combat la plus grande partie de cette influence sur la république européenne, qui avait été si bienfaisante pour l'ensemble et pour la civilisation, et qui, dans la suite, aurait pu l'être encore davantage.

Lorsque ni Rome ni l'empire ne furent plus un point central pour toute l'Europe, comme ils devaient l'être d'après leur destination, la masse ne demeura pas non plus dans le même état où elle avait été durant cette période. Il se forma et se développa une troisième puissance qui, semblable à un nouveau lien bienfaisant et général, ne put, il est vrai, établir une complète alliance entre les différentes nations chré-

jeunes de l'Europe, mais du moins les unit par des principes de sociabilité, par la passion de l'honneur, et par l'amour de la vie civilisée.

La chevalerie fut, après la papauté et la dignité impériale, le troisième pouvoir non seulement national, mais général à toute l'Europe du moyen âge. Le germe de cette institution se trouvait déjà dans l'antique gouvernement germain; son développement fut particulièrement favorisé par les croisades. Si l'on veut se faire une juste idée des mœurs propres au moyen âge, il faut, avant tout, se bien pénétrer de l'esprit de la chevalerie. Elle fait aussi époque dans l'histoire du gouvernement, comme une nouvelle forme très remarquable de noblesse; car la noblesse étant la base fondamentale de l'État, avec cette nouvelle forme se développa une autre espèce de gouvernement, ou du moins une nouvelle époque dans ses fastes. Tandis que l'antique noblesse guerrière et populaire allemande s'était éteinte dans la noblesse féodale et lige, cette nouvelle forme, la chevalerie, lui donna une nouvelle direction et un nouveau sens, bien plus élevés, plus saints et plus nobles, qui lui assurent pour

toujours une place brillante dans les pages de l'histoire.

L'esprit des Normands eut une grande influence sur le développement de la chevalerie et sur l'histoire des croisades. Leur histoire réunit les deux plus grands événemens du moyen âge, la migration des peuples et les croisades. Sur les côtes de la France, s'emparant de cette superbe et fertile province, la plus belle de toute la contrée qui porte encore leur nom, puis ensuite se répandant en Angleterre, en Italie, en Sicile, ils furent les derniers colons du nord qui émigrèrent à mains armées dans les contrées méridionales. Leur conquête de l'Angleterre fut accompagnée d'une migration générale du peuple conquis, et, par conséquent, d'un changement universel dans le langage, les mœurs et le gouvernement. C'est là l'origine de la longue alliance et de la longue lutte entre l'Angleterre et la France dans le moyen âge.

Les premiers conquérans normands avaient, en embrassant le christianisme, adopté aussi la langue romaine moderne, ou plutôt déjà française, mais ils conservèrent, durant tout le moyen âge, leurs mœurs et leur esprit distinctif, tellement que, quoique leur langage fût le

même à cette époque, les Normands et les Français, loin d'être confondus, étaient, au contraire, regardés comme deux nations très différentes. Les Normands se faisaient, en particulier, remarquer par l'élan romantique de leur esprit, qui se montre même dans le caractère de leurs conquêtes. Ils avaient probablement apporté cette propension à la poésie et la direction romantique de leur esprit, de leur antique patrie septentrionale. Ils ne les avaient pas reçues en France. C'est par eux, surtout, qu'en général dans l'Europe et particulièrement en France, l'esprit chevaleresque devint dominant. Le génie des hardis marins, tels qu'ils avaient d'abord été, leur avait laissé le goût des aventures et les excitait à des conquêtes et à des entreprises lointaines, qui eussent paru peut-être tout-à-fait impraticables à un politique calculateur. C'est ainsi qu'ils s'établirent dans la plus belle partie méridionale de l'Italie, à Naples et en Sicile, où d'abord ils furent favorisés par les empereurs comme des colons guerriers contre les Sarrasins et les Grecs, et plus tard ils devinrent les vassaux du pape. Cette dépendance leur fut moins pénible que la domination des puissans empereurs. Elle fournit au Saint-

Siége d'avantage d'une force militaire à opposer en Italie à l'influence dominante des empereurs, jusqu'à ce que, par un mariage, l'empire des Normands à Naples et en Sicile échut à la maison impériale de Souabe, et en menaçant, par un danger prochain, l'Italie d'un bouleversement total, enflamma encore plus la lutte des Guelfes et des Gibelins.

Par leur caractère hardi et leur goût pour les aventures, les Normands se trouvèrent tout particulièrement destinés et appelés aux croisades. L'issue des croisades eût été plus heureuse, si elles avaient davantage pris le caractère d'une migration, si la première conquête avait été suivie d'une colonisation durable et bien dirigée.

Pour bien juger l'ensemble de cette entreprise, il ne faut pas oublier qu'à cette époque, le fanatisme des mahométans n'était pas encore adouci comme il l'est maintenant, par un long commerce avec les Européens. Il excitait donc et devait entretenir un état de guerre continuel entre les peuples et les États mahométans et chrétiens. Si l'on avait pu établir et affermir quelques colonies européennes dans l'Asie occidentale, elles eussent été le meilleur rempart

contre l'Orient. Il n'aurait alors jamais été possible aux Turcs de fonder un empire en Europe, de conquérir ou de dévaster tant de pays chrétiens florissans, tels en particulier que la Hongrie et l'Autriche, d'effrayer même l'Italie et l'Allemagne. On aurait dû seulement faire, pour la civilisation de l'Asie occidentale, ce que firent les Grecs dans l'antiquité, s'assurer des pays maritimes et ne pas diriger toutes les forces sur Jérusalem. Avant tout, et dès l'origine, l'empire grec, dont la politique équivoque causa tant de désastres, aurait dû faire partie du corps des peuples et du système des États européens. Lorsque, plus tard, un empire latin fut érigé à Constantinople, il n'était déjà plus temps.

D'après l'histoire de cette époque, il est évident que la population croissante de l'Europe avait besoin de se soulager. Ce fut aussi le manque d'unité, cette cause déjà citée, qui fit que des forces innombrables, mal dirigées, furent le plus souvent prodiguées inutilement, et se détruisirent elles-mêmes. Mais si dans l'Asie, des colonies européennes ne sont pas restées florissantes, comme par la suite en Amérique, cependant l'influence des croisades, tout à la fois bienfaisante et nuisible, sur la

culture, les mœurs et le gouvernement de l'Europe, n'a pas été moindre que celle que les Indes et l'Amérique ont exercée et exercent encore si puissamment.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Caractères des différentes expéditions à la Terre-Sainte. — Les héros des croisades comparés à ceux de l'antiquité. — Législateurs du moyen âge. — Causes du manque d'unité dans les croisades. — Influence des croisades sur la chevalerie, sur le commerce, sur la poésie, les sciences et les arts. — Mahomet et sa religion. — Influence du mahométisme sur la philosophie. — Décadence de l'empire jusqu'à Ropolphe de Habsburg.

On peut remarquer, en lisant l'histoire des pélerinages à la Terre-Sainte, que d'abord ce fut une vive piété qui conduisit surtout les pélerins zélés sur le saint tombeau; puis beaucoup d'autres y allèrent par curiosité; quelques-uns pour chercher des aventures et pouvoir s'en vanter chez eux, après un heureux retour; d'autres, plus adroits, commencèrent à faire le trafic des trésors rapportés de l'Orient; quelques autres s'y rendirent dans ce même but. Voilà aussi ce que furent en grand

les pélerinages armés, les croisades, avec leurs diverses époques et les caractères brillans qui s'y distinguèrent.

La première expédition, sous les ordres du pieux Godefroi de Bouillon, fut tout entière l'ouvrage de l'exaltation et du zèle religieux; aussi fut-elle forte, irrésistible et couronnée d'une heureuse issue. Dans les époques suivantes, particulièrement dans la lutte héroïque de Richard Cœur de Lion avec le chevaleresque Saladin, le but primitif était déjà effacé; l'esprit romantique de la gloire militaire et des aventures était devenu le grand mobile de toutes les actions. Lorsqu'on agit avec réflexion, qu'on fit de l'empire grec un empire latin, et que l'on comprit qu'il fallait d'abord s'emparer de l'Égypte pour s'assurer la domination de la Palestine; lorsque la flamme du pieux enthousiasme brilla encore une fois dans Saint-Louis, la véritable et première force était éteinte, qui seule aurait pu faire réussir une entreprise si grande, si neuve, si invraisemblable dans le cours ordinaire des choses, et touchant de si près à l'impossible. Enfin ce furent les Italiens, maîtres de la mer, surtout Venise, grand État commerçant, qui conservèrent quelque chose de

ces conquêtes acquises avec tant de peine, et en retirèrent seuls les plus grands avantages. C'est souvent là le sort des entreprises humaines. Une grande pensée, un sentiment profond s'emparent de l'esprit de quelques hommes, les emportent avec toute leur époque subitement bien au-delà des bornes de l'habitude, et leur font franchir les obstacles les plus grands, les plus insurmontables. Mais lorsqu'ensuite le désir, promptement satisfait, se refroidit dans la jouissance de l'objet acquis; lorsque, dans les efforts pour l'atteindre, le but lui-même se perd, le courage excité se complaît encore dans le sentiment de ses propres exploits, jouant avec le danger et prodiguant des forces magnifiques, jusqu'à ce qu'enfin elles se détruisent elles-mêmes; et alors la prévoyante prudence, qui cherche à exploiter les conséquences extérieures à son avantage et à son profit, prend petit à petit sa place, demeure seule maîtresse, et souvent ces avantages mêmes, qui ont trompé la vue courte du calculateur, lui deviennent bientôt nuisibles.

Parmi la foule nombreuse de caractères et de héros extraordinaires que présente l'histoire de cette époque, il n'en est peut-être point qui

retrace mieux tout le pouvoir de l'esprit chevaleresque alors dominant, et dans lequel on oublie davantage le roi pour le chevalier, que celui de Richard Cœur de Lion. Ses exploits qui tiennent du merveilleux, son retour semé de dangers, sa captivité et son malheur, qui cependant ne purent abattre son courage de lion, en font un homme bien remarquable, quoique cette vie chevaleresque et orageuse ne l'eût pas rendu propre au gouvernement de son royaume. De tels caractères, comme aussi celui de Godefroy et d'autres croisés, animés d'une piété chevaleresque, sont davantage faits pour être compris par l'imagination d'un Tasse, et placés dans les merveilleuses peintures de la postérité, que pour être saisis et pénétrés par le coup d'œil scrutateur d'un Tacite.

Ce qui distingue les caractères des héros du moyen âge de ceux de l'antiquité, c'est que l'ensemble de leur vie et de leurs exploits est dominé par une seule grande idée plutôt que par un plan raisonné. Le caractère d'Alexandre le Grand fait seul une exception à ceux des autres grands hommes grecs et romains; il est, comme celui des héros de l'Orient, plus semblable à ceux du moyen âge,

en ce que l'imagination et l'enthousiasme y dominent davantage que la combinaison et la réflexion. De là, dans toutes les guerres, dans les dangers et les bouleversemens de cette époque, la plénitude de vie qui se répand sur tout et respire partout; ce souffle et ce merveilleux de fantaisie qui embellissent les souffrances elles-mêmes. De même que, d'après les antiques traditions du nord, les bienheureux héros de la Walhalla se livraient la guerre durant le jour; puis, lorsque le soleil faisait place à la nuit, les blessés étaient guéris par enchantement, et, tous les héros se réconciliant, s'asseyaient ensemble amicalement à un repas joyeux; de même les guerres chevaleresques de cette époque romantique n'avaient quelquefois aucune conséquence politique apparente; et bien souvent une vie héroïque, passée au milieu des aventures de l'Europe et de l'orient, n'avait d'autre issue que le sentiment du repos, comme au soir d'un jour brûlant, le besoin des doux souvenirs et de la réconciliation dans une tranquille et sainte solitude. Mais une semblable vie héroïque était bien plus riche pour le sentiment intérieur que le développement de ces hommes célèbres dans l'histoire des États,

qui souvent, quoique médiocres intérieurement, sont, par la place qu'ils occupent, appelés à prendre une puissante part aux événemens du monde, et les secondent plus qu'ils ne le peuvent et ne le savent eux-mêmes.

L'esprit chevaleresque, cependant, n'est qu'une époque, une face du moyen âge, et si, dans son ensemble, dans ses caractères et ses mœurs, la puissante domination de l'imagination, le pouvoir suprême de quelques grandes idées, est tellement remarquable, on commettrait cependant une injustice envers cette époque en lui refusant de grands législateurs : Alfred d'Angleterre, le grand Stephan en Hongrie, et Saint-Louis en France, peuvent à eux seuls repousser une telle assertion. Il faudrait nommer beaucoup de rois et d'empereurs allemands, si l'on voulait désigner tous ceux qui ne furent pas seulement de vaillans guerriers, mais encore d'habiles généraux; non pas seulement de puissans souverains, mais de profonds penseurs qui connaissaient le monde et les vraies forces de l'État. Les caractères allemands se font remarquer surtout par une force héroïque plus grande et plus méditée. La guerre de l'empereur Frédéric Ier avec Henri le Lion

peut donner un exemple frappant et un modèle de cette force et de cette élévation dans le caractère du moyen âge. Ce puissant empereur, ami de la justice, mais poussant jusqu'à l'extrême sa colère contre son ami qui l'avait abandonné dans les guerres difficiles de l'Italie, n'eut pas de repos qu'il n'eût, avec la force d'une tempête, renversé le grand héros, le plus puissant après lui, qu'il n'eût brisé et anéanti son pouvoir. Et cependant, lorsqu'il le vit à ses pieds, il ne put se défendre d'une vive émotion pour son ancien ami, son compagnon d'armes. C'étaient des sentimens héroïques tels que ceux-là qui dominaient alors, bien plus que les calculs de la froide raison, surtout chez les Allemands. Les caractères italiens du moyen âge offrent au contraire, dans leur figure républicaine, dans leur penchant pour une politique souvent indigne, plus de ressemblance avec les héros de l'antiquité. L'esprit propre de la chevalerie n'était, chez aucune nation de l'Europe, aussi prédominant que chez les Normands. Ce même esprit et des mœurs semblables étaient, dans cette période, communs à l'Angleterre et à la France, alors que ces deux empires étaient si étroite-

ment unis l'un avec l'autre par la Normandie.

Le manque d'unité, qui empêcha surtout le succès des croisades, ne venait pas seulement de la diversité des plans de chaque chef et de chaque entreprise; la grande différence dans l'esprit et les opinions, dans la situation et dans les intérêts des diverses nations de l'Europe, fut aussi un obstacle à cet accord. Les Espagnols étaient trop occupés de leur guerre avec les Arabes, dans leur patrie, pour pouvoir prendre une bien grande part aux croisades; le grand éloignement s'opposait à la coopération des peuples les plus septentrionaux. L'Italie septentrionale et l'Allemagne, l'empire, tout entier à la grande querelle de l'Église et de l'empereur, était tellement occupé par la guerre des Guelfes et des Gibelins dans toutes ses parties et dans tous ses États, que ce ne fut qu'après de longs retards, quoiqu'à la vérité avec une grande puissance, qu'il prit part, presque à contre cœur, aux croisades; du moins jamais il ne suivit le torrent général et l'élan de l'époque avec le même zèle que la nation normande en Angleterre, dans les provinces normandes-françaises, à Naples, et que les Français, animés d'un semblable esprit. Toutes ces

nations alliées étaient puissantes par une nombreuse population et un courage guerrier; aucun autre grand intérêt ne les occupait, et elles étaient justement susceptibles de s'enthousiasmer pour ces expéditions. Peut-être auraient-elles été assez fortes pour diriger seules toute l'entreprise, qui alors eût pu si facilement obtenir un succès complet, un résultat durable.

Les grandes croisades allemandes sous l'empereur Conrad III et sous Frédéric Ier furent des plus malheureuses, à cause du climat et de la perfidie grecque. Frédéric II se contenta et s'estima heureux d'obtenir une paix avantageuse, puis se hâta de revenir dans la Sicile. Le chef de l'Église et les puissances maritimes italiennes avaient bien un plan ferme pour le tout et un véritable intérêt général dans la réussite durable, mais tous deux dans un but différent; aussi n'est-il pas étonnant s'il ne leur fut pas possible de conduire toujours avec unité et combinaison l'armée chrétienne formée de tant de nations diverses. Ne doit-on pas plutôt être surpris que la domination européenne en Asie ait eu une aussi longue existence.

Parmi les résultats des croisades, la haute impulsion et la vivification de l'esprit chevale-

resque est le plus remarquable. A la vérité, déjà auparavant, les bases de l'honneur, l'exercice des armes, tout l'ensemble des mœurs nobles, avait reçu une organisation déterminée, était divisé en degrés et en grades, rattaché à de certaines formes extérieures, et posait déjà la base de la chevalerie. Mais celle-ci acquit un bien plus haut essor lorsque le chevalier, engagé dans les ordres ecclésiastiques guerriers par un grand vœu, pour les intérêts de la chrétienté tout entière, se sentit libre de toute dépendance féodale, élevé au-dessus de toutes les limites nationales, comme un guerrier immédiat et un serviteur de Dieu et de la chrétienté unie.

Les trois grands ordres ecclésiastiques de chevaliers que l'Europe doit à l'Orient et aux croisades, ont été la source et le modèle de tous les autres; les chevaliers de Saint-Jean, qui, jusque dans les temps modernes, ont perpétué l'esprit originaire de la chevalerie dans leur guerre opiniâtre contre les mahométans; l'ordre allemand, qui posa en Prusse la base des colonies allemandes les plus puissantes et les plus florissantes sur les côtes de l'Océan oriental, et l'ordre des Templiers, qui, après

avoir joui d'une grande, mais courte puissance, fut si indignement anéanti par l'avidité du roi français. Sous le rapport de l'influence des idées de l'Orient sur l'Europe, celui-ci fut sans contredit le plus remarquable des trois. En France, où la première guerre de religion sanglante de l'Europe contre les Albigeois hérétiques fut livrée, dans ces mêmes contrées où, sous Louis XIV, les camisards, poursuivis pour cause de religion, et réduits au désespoir, après une guerre cruelle, furent entièrement détruits; en France aussi eut lieu l'indigne persécution de l'ordre des Templiers et le supplice de leur dernier grand-maître, Molé, célèbre par ses vertus; catastrophe à laquelle ne survécurent pas long-temps le roi et le pape qui l'avaient ordonnée. Ce n'était pas un jugement aussi injuste jusque dans ses formes qui pouvait découvrir ce qui, dans les idées dominantes de l'ordre, appartenait à la partie secrète de son but; on pouvait par là savoir que l'ordre avait des mystères, mais sans connaître quels ils étaient.

L'ordre ne fut anéanti qu'en France; dans les autres pays, les jugemens prononcés par le pape pour son abolition, furent, il est vrai, exé-

cutés, mais avec une grande modération, et dans plusieurs contrées les Templiers furent confondus avec les autres ordres existans, à qui ils donnèrent leurs biens. L'esprit de l'ordre ne fut pas éteint; il subsista, se développa dans le silence, et quelque court que soit l'espace de temps qu'il occupe dans l'histoire, il n'en appartient pas moins cependant à la classe des plus remarquables phénomènes du monde.

Après l'influence que le vaste perfectionnement de la chevalerie exerça sur les gouvernemens de l'Europe, l'influence des croisades sur le commerce, son extension et sa direction, est des plus frappantes et des plus évidentes. En contribuant à augmenter le pouvoir des villes et à élever la bourgeoisie, elles donnèrent un nouveau développement aux arts, un nouvel éclat à leur activité. Mais cette influence fut bornée par l'élan que les grands événemens donnèrent à l'esprit des Européens et par la bienfaisante puissance des villes, si favorable à la perfection des arts.

La supposition que les nations européennes, dans leurs premières poésies et dans les premiers essais de leurs arts, imitèrent les Orientaux et les prirent pour modèles, s'évanouit

devant un examen plus attentif, ou du moins il ne reste de vrai qu'une bien légère influence. Au premier abord la poésie paraît, aidée par l'imagination des peuples orientaux, s'être emparée de tant de nouvelles circonstances, d'aventures animées d'une nouvelle vie par l'enthousiasme, et en avoir acquis un plus grand essor : c'est l'époque propre à la poésie chevaleresque qui fleurit chez les Normands et les Allemands dans le douzième et le treizième siècles, et qui plus tard, sous les belles formes et l'aimable tour d'un Arioste ou d'un Tasse, est devenue la propriété de toute l'Europe civilisée.

Les Allemands avaient déjà, du temps des Carlovingiens, des poésies héroïques et des chants de troubadours. Il est si peu vrai que le merveilleux propre aux poésies chevaleresques soit venu de l'Orient, qu'on en trouve déjà dans les antiques traditions du nord; seulement l'imagination reçut des croisades un élan tout nouveau. Les anciens chants héroïques étaient oubliés ou ne s'accordaient pas avec le nouveau goût. La poésie chevaleresque était la plus fidèle image de la vie des chevaliers, sa constante compagne : aussi est-elle

pour nous le miroir le plus clair des mœurs d'alors, le document le plus sûr pour l'histoire de cette époque. L'esprit ambitieux d'une bourgeoisie, devenue puissante par le commerce et la culture des arts, se montrait de son côté dans les orgueilleuses constructions pour lesquelles de riches cités rivalisaient en magnificence, et qui, par leur hardiesse, excitent encore à présent notre étonnement et notre admiration.

Cet art se développa peu après la poésie, et il fleurit dans cette époque. Dans l'ancien temps des Carlovingiens, et sous les empereurs saxons, l'alliance qui se forma, surtout sous ces derniers, avec la métropole grecque, avait répandu la connaissance de l'architecture grecque moderne, dont l'Allemagne et l'Italie possèdent encore quelques monumens remarquables. Mais, à cette époque, dans l'Allemagne, et surtout dans les Pays-Bas et l'Angleterre, ce nouvel élan de l'esprit fut accompagné d'un goût tout nouveau dans l'architecture, que l'on nomme vulgairement gothique, et dont, outre les pays déjà nommés, l'Italie offre aussi un monument considérable dans l'admirable dôme de Milan, construit par des architectes allemands. La

grandeur gigantesque de l'ensemble qu'offre cette architecture gothique, est une plénitude de l'art dans les détails, et ce caractère en fait non seulement une des plus grandes merveilles de l'histoire de l'art, mais encore un souvenir vivant du moyen âge, un miroir des opinions de cette époque.

Cette architecture gothique, ou plutôt antique allemande, est toute sortie de l'esprit allemand. On a supposé qu'elle était d'origine arabe, mais cette supposition est d'autant moins fondée que plusieurs constructions en Portugal et en Sicile, bâties dans un goût à moitié mauresque, offrent un style et un caractère essentiellement distincts. A l'architecture déployée dans la construction des églises, se joignit bientôt un genre de peinture destiné à les embellir. L'aspect des superbes églises grecques, enrichies d'images, peut avoir donné un nouvel essor à cet art; aussi les anciennes peintures italiennes et allemandes-hollandaises ressemblent-elles fort aux peintures grecques modernes, jusqu'à ce que bientôt, dans les deux pays, un caractère propre dans la peinture se développât et produisît ces grands maîtres éternellement célèbres.

Ce que les Européens durent vraiment aux

Arabes, dans l'avancement des sciences et des arts, se borne principalement à quelques notions de chimie, de médecine et d'astronomie, et à la connaissance de quelques écrits d'Aristote, dans une traduction presque incompréhensible et si dénaturée, qu'il est difficile de croire qu'ils aient été d'un grand avantage pour la civilisation de l'esprit dans l'occident. Ces mahométans, qui possédaient alors la Palestine, et qui furent le plus en rapport avec les chrétiens, étaient un peuple très grossier. Les beaux temps du califat étaient déjà bien éloignés. Les Arabes d'Espagne étaient plus civilisés; mais la haine nationale et religieuse fut trop forte entre eux et les chrétiens pour qu'ils pussent avoir une grande influence sur la culture des Espagnols.

Toute cette époque, durant laquelle les chrétiens et les mahométans se livrèrent tant de combats, où l'orient et l'occident, après une longue séparation, se rencontraient de nouveau et se heurtaient l'un contre l'autre, porte naturellement l'attention sur l'homme dont l'esprit dominait depuis douze siècles la moitié de l'Asie, et qui en était devenu le souverain invisible.

Mahomet excite chez tout homme non pré-

venu cette admiration que l'héroïsme et l'enthousiasme, dirigés avec un ferme accord vers le même but, doivent exciter par eux-mêmes dans leur simplicité, et sans avoir besoin de descriptions habiles et ornées, mais fondés sur une solide persuasion et une croyance inébranlable. Le peuple, qui fut son instrument, et qu'il rendit le plus puissant de la terre, était déjà, avant Mahomet, dans un état de liberté d'antique origine, unissant la gloire des armes et l'amour d'une poésie merveilleuse, ayant quelques notions des traditions de l'antiquité sacrée, destiné à tout ce qu'il y avait d'élevé; en un mot, c'était un peuple noble et grand. Le nouvel essor que Mahomet imprima à la nation arabe étendit bientôt sa domination sur les plus beaux pays, depuis les îles Moluques jusqu'au Portugal, et depuis le Caucase jusqu'au centre de l'Afrique. La religion de Mahomet, fondée sur l'idée la plus grande et la plus pure de la Divinité, ne répugnait pas à la raison par des mystères incompréhensibles. Enseignant, avant tout autre vertu, la générosité, la libéralité, le courage héroïque le plus inébranlable, elle n'était pas sans attrait pour l'imagination et le sentiment. Comment donc

cette croyance, qui domina si long-temps le monde, n'a-t-elle pas saisi et entraîné tous les hommes? Cette dangereuse et désastreuse querelle entre l'État et l'Église, qui divisait et troublait la chrétienté, ne se trouvait point dans l'empire de Mahomet : les deux puissances y étaient confondues en un seul et même tout. La religion de Mahomet paraît aussi mieux appropriée à l'homme, mieux faite pour lui, car elle est généralement observée par ses sectateurs. Les idées de Mahomet sont véritablement suivies, et son propre esprit est devenu celui de la moitié de l'Afrique et de l'Europe; tandis qu'au contraire dans le christianisme, où souvent la vie et les mœurs des individus, des peuples, des époques même tout entières, sont dans une contradiction tout-à-fait évidente avec l'esprit et les leçons du fondateur, on ne voit dans le tout que des efforts couronnés d'un succès imparfait pour s'approcher d'une idée inaccessible aux hommes. On ne doit donc pas s'étonner si une philosophie vulgaire se plaît à mettre cette religion au-dessus du christianisme.

Mais l'histoire du monde en décide autrement que cette philosophie fondée sur l'appa-

rence, et elle a depuis long-temps déterminé les relations du mahométisme et du christianisme avec la culture et la civilisation de l'esprit humain. Cet esprit d'orgueil et d'arrogance que la religion de Mahomet respire dans toutes les plus nobles passions, et qui est si opposé à l'amour et à l'humilité de la foi chrétienne; cet esprit, dis-je, est précisément ce qui rend son influence mondaine pernicieuse; c'est pourquoi, dès l'origine, l'empire de Mahomet porta dans son sein le germe de sa destruction. Cet orgueil, qui, ferme comme celui du stoïcien, et fondé sur la croyance au vrai Dieu, était d'autant plus désastreux dans son influence, qu'il était plus visible et d'un zèle plus constant, arrêta l'esprit des partisans de Mahomet bientôt après le premier élan de la civilisation, et finit par produire chez ces nobles nations une indifférence stupide.

Cette tentation dont l'Écriture parle, cette offre séduisante par laquelle le fondateur du christianisme fut éprouvé, l'empire du monde eût été à lui, s'il eût voulu se livrer à l'esprit de sang, d'ambition et de ténèbres; cette tentation fut irrésistible pour Mahomet. S'il avait su y résister, si les nobles Arabes avaient em-

brassé le christianisme avec le même ardent enthousiasme avec lequel ils reçurent les leçons de Mahomet, les plus belles contrées de la terre seraient probablement aussi devenues les plus heureuses, les plus civilisées. L'Asie et l'Europe, au lieu d'être bouleversées par des guerres pernicieuses pour la culture du sol et de l'esprit, ou séparées, étrangères l'une à l'autre, seraient unies et marcheraient en avant dans le plus bel accord.

Mais l'esprit d'orgueil, et justement cette unité de l'État et de l'Église dans l'empire de Mahomet, posèrent la base d'un despotisme qui, saisissant d'une main tout le pouvoir civil et ecclésiastique, étouffa dans ses liens, non seulement la liberté extérieure, mais encore celle de l'esprit.

La connaissance d'une croyance si opposée à celle connue jusqu'alors, eut des suites bien plus grandes et bien plus importantes pour les opinions et la philosophie de l'occident, que quelques mauvaises traductions des écrits d'Aristote. L'incrédulité et le mépris de la religion, qu'on reproche à l'empereur Frédéric II, sont du moins motivés par d'autres phénomènes de cette époque. Avec quelques no-

tions de chimie, de médecine, d'astronomie, que les Européens reçurent des Arabes, il se répandit aussi généralement un penchant à la croyance de l'astrologie, de l'alchimie et de la magie. Les mystères et les leçons cachées des Templiers pourraient aussi fournir la preuve d'un aspect tout nouveau, d'une grande fermentation au centre de l'esprit humain. L'influence en était surtout des plus évidentes et des plus fortes dans la philosophie. Déjà dans le douzième siècle, cent ans avant les premières croisades, Arnold de Brescia fit le premier essai d'ébranler tout le christianisme par la puissance de la philosophie, et de renverser le gouvernement chrétien de l'État et de l'Église alors établi : Arnold dut avoir le sort qui est le partage de tout auteur d'une révolution prématurée et sans succès : cependant il ne faut pas méconnaître la pureté de ses vues. La profonde philosophie et l'enthousiasme qui l'animaient le placent bien au-dessus des autres adversaires de l'Église qui, par la suite, furent plus heureux que lui : sans influer aussi immédiatement sur le monde, beaucoup d'autres mirent en avant de nouveaux systèmes en partie dangereux et pernicieux pour la religion.

Un Allemand, un homme d'une grande force s'opposa à ce torrent et soutint la religion : Albert le Grand, un de ces génies rares que nous voyons de temps en temps surgir du milieu des masses et s'attacher à leur siècle seulement pour l'avancement des sciences, comme Aristote dans le sien. On se tromperait, si l'on croyait que la philosophie n'occupe pas de place dans l'histoire du monde. Chez les Grecs et les Romains même, où la philosophie et la vie étaient tellement séparées, elle a assez fait voir sa puissante influence. Cette division et cette opposition de l'esprit au gouvernement et aux croyances populaires dominantes, fut précisément la cause de la chute de tous les anciens États. Dans l'histoire moderne, depuis les temps du moyen âge, la philosophie dans son extension et son développement comme opinion publique, devint une puissance qui tantôt remua le monde avec une bienfaisante influence, tantôt l'ébranla violemment.

Comme chaque grand bouleversement, les croisades détruisirent plusieurs anciens liens, favorisèrent la liberté et amenèrent l'anarchie là où elle trouva à s'établir facilement. Les troubles qui tourmentèrent l'Italie et l'Allema-

gne durant le treizième siècle, surtout dans les dernières années, avaient été la suite de la guerre désastreuse entre l'Église et l'État, et furent occasionés par la destruction réciproque de ces deux grandes puissances. On ne peut donc les attribuer aux croisades; mais celles-ci ne firent qu'augmenter le bouleversement et favoriser la dissolution de tout ordre. La longue absence du dernier grand empereur, puissant aussi par son génie, l'éloignement où Frédéric II se trouvait de l'Allemagne, fut, pour cette contrée, l'origine de cet état de trouble.

Lorsque la maison des Hohenstaufen, après avoir été, durant un siècle, la plus puissante de l'Europe, eut vu misérablement périr ses derniers rejetons sur l'échafaud, les rois sans force, sans résolution ou sans estime, que l'élection plaça sur le trône, laissaient douter si l'Allemagne et le monde avaient bien encore un véritable et légitime empereur, quand tout à coup elle atteignit le plus haut degré de sa puissance. Alors, on aurait pu dire, avec raison, ce qu'un poète chantait dans une hyperbole oratoire, à la mort d'un empereur précédent : que l'Europe entière versait des larmes dans son malheur.

En comparant ces deux hautes puissances avec les astres qui commandent au jour et à la nuit, on pouvait dire que le ciel s'obscurcissait; que, dans l'empereur et le pape, ce soleil et cette lune, qui éclairaient tous les regards et dirigeaient tous les pas, étaient éteints. Mais, cependant, le courage chevaleresque faisait battre encore des cœurs de braves; il y avait un chevalier sur lequel les regards du monde se dirigeaient pour l'appeler à sa délivrance. Grand par sa vaillance et le bonheur de sa fortune, par cette noble vertu guerrière, par une intelligence forte et vaste, Rodolphe de Habsburg était plus grand encore par sa justice.

Infatigable dans l'œuvre de relever les lois tombées en desuétude, il fut lui-même juge, appui et soutien de la justice. Le premier il contribua moins par la puissance de son glaive victorieux que par la douce force de la justice, à relever l'Allemagne et à fonder un grand empire, dont le sort occupe, dès cette époque, la place la plus importante dans l'histoire du monde.

CHAPITRE SIXIÈME.

Continuation de l'histoire du moyen âge.—L'empereur Rodolphe. — Albert Ier. — Frédéric. — Louis de Bavière. — Charles IV. — Gouvernement qu'il donna à l'Allemagne. — Décadence de l'empire après lui. — Confédérations remarquables qui se forment. — La Suisse, la Hanse et l'ordre des chevaliers allemands. — Développement des diverses nations de l'Europe. — De l'Italie. — De la France. — Sa lutte avec l'Angleterre. — Jeanne d'Arc. — Influence de la migration des peuples et des croisades sur les caractères nationaux. — Accroissement du pouvoir royal en France et en Angleterre. — De l'Espagne. — Ferdinand et Isabelle. — Ximenès. — Des Portugais et du commerce de l'Inde. — Situation du Danemarck, de la Russie, de la Pologne et de la Hongrie à cette époque. — Sigismond, empereur d'Allemagne. — Ferdinand IV. — Son fils Maximilien.

Le bonheur, la renommée et la dignité d'une époque ne reposent pas seulement sur la foule des ressources et des instrumens qui servent à sa perfection ou à l'embellissement de la vie, mais avant tout sur l'usage que l'esprit fait de ces ressources, sur le sens qu'il y attache, le but vers lequel il dirige ces forces, qui ne sont

grandes et nobles qu'autant que l'usage qu'on en fait est grand et noble lui-même.

Si l'on considérait seulement cette richesse de matériaux, notre époque enrichie de l'héritage de tous les siècles précédens, paraîtrait bien au-dessus de toutes les époques passées, et même presque comme seule dans le monde. On devrait alors fermer le livre de l'histoire, persuadé qu'il ne se trouvera nulle part rien à comparer à ce haut degré de civilisation. Mais si, dans une telle épreuve, notre siècle apportait justement pour son apanage le plus beau et le plus sûr, l'avantage de pouvoir, au moyen de toutes les ressources que nous possédons, connaître les siècles passés bien mieux qu'on ne le pouvait dans les époques précédentes; si nous respectons Homère et Sophocle comme de grands poètes, quoiqu'ils ne sussent pas que la terre était ronde, ni à quelle distance le soleil et la lune sont de la terre; si nous admirons la force d'âme et le talent politique d'un Solon, d'un Léonidas, d'un Scipion, quoique eux et leur époque ignorassent plusieurs découvertes et plusieurs arts qui sont devenus des habitudes, des besoins pour nous, et qu'ils ne sussent pas des choses que maintenant chaque écolier est assez savant pour

expliquer; si, enfin, rejetant quelques actions et quelques institutions de l'antiquité contraires à la raison et à la morale, nous n'étendons pas cette réprobation à l'ensemble de grandeur et de force qu'elle nous offre, pourquoi n'en agirions nous pas de même avec le moyen âge?

La civilisation de l'antiquité n'était point non plus générale, sans bornes, fondée sur les connaissances de tous les temps et de toutes les parties de la terre, rassemblée de tous les climats, savante et ornée; c'était une civilisation vivante, naturelle, jaillissant elle-même de l'esprit du peuple et de l'époque, justement comme celle du moyen âge, qui, sous plusieurs rapports, supérieure à l'antiquité, rivalisant avec elle sous quelques autres et lui étant inférieure sous un petit nombre, n'est pas moins caractérisée qu'elle dans son ensemble. Il est surtout remarquable combien, dans les reproches qu'on fait en général au moyen âge, des époques toutes différentes sont confondues, tandis que le moyen âge, de quelle manière qu'on le regarde, embrasse un espace de mille ans et plus, et se compose de plusieurs époques très évidemment séparées. Dans la première période du moyen âge, sous Karl le Grand, ses succes-

seurs et les premiers empereurs allemands jusqu'à Grégoire VII et les grandes secousses des croisades, les lois et les mœurs étaient polies, le caractère de l'époque, grand et simple, mais calme et doux; ce caractère se retrouve dans les écrits, les ouvrages de l'art, et en général dans tous les monumens contemporains. Cette époque ne fut certes cependant pas si ignorante et inculte qu'on la représente souvent. Dans le moyen âge, de même que dans l'antiquité, les temps où furent fondés les nations et les États, les temps de la législation précédèrent ceux des arts et du perfectionnement général, qui n'entraînent que trop souvent après eux la ruine des mœurs et de l'État.

La seconde période du moyen âge, sous les croisades, est animée d'une audace extraordinaire, d'un enthousiasme ardent et entreprenant, dans la vie comme dans tout ce qui est du ressort de l'imagination.

La troisième période, depuis Rodolphe Ier jusqu'à Maximilien, peut, sous le rapport des mœurs et du gouvernement, être appelée barbare. Cependant il est difficile d'accuser d'ignorance et de manque de culture, une époque dans laquelle non seulement la mer Méditer-

ranée, comme dans les beaux temps de la Grèce, mais encore la Baltique, qui pour les anciens était un désert septentrional presque inconnu, furent toutes deux couvertes de riches vaisseaux, et virent leurs côtes garnies de villes de commerce puissantes et florissantes; une époque dans laquelle l'architecture prit un essor tout nouveau, la peinture atteignit une perfection et une supériorité inconnues jusqu'alors; où la philosophie, presque trop répandue, devenait une affaire de l'État et de la vie; où toutes les connaissances historiques et littéraires qui se rattachaient à l'époque furent explorées avec un zèle et une ardeur passionnés, les mathématiques et l'histoire naturelle, cultivées et ordonnées avec un travail infatigables, jusqu'à ce qu'enfin les deux grandes découvertes qui ont, en quelque sorte, émancipé l'esprit humain, la decouverte du Nouveau-Monde et de la marche des astres, de la terre et du ciel dans leur véritable grandeur, vinssent couronner le zèle laborieux du siècle. Ce n'est donc pas comme une époque d'ignorance qu'il faut représenter le quatorzième et le quinzième siècle, mais plutôt comme celle des excès et des vices qui ont coutume de paraître à la suite d'une haute ci-

vilisation. Que si l'on ne peut nier la barbarie des mœurs, la dureté et l'infamie de plusieurs lois et de plusieurs institutions de cette époque, on ne pourra non plus nier que, malgré cette corruption dans les mœurs, cette faiblesse et cet assoupissement, il n'existât encore une grande force morale au milieu de la barbarie.

Cette force morale se montra surtout dans l'esprit chevaleresque encore influent, qui était devenu dominant dans la noblesse et parmi les princes, mais qui prit, chez les diverses nations de l'Europe, une physionomie tout-à-fait différente. En Espagne, il conserva surtout sa direction primitive et toute religieuse. Le penchant aux aventures hardies et guerrières demeura dominant dans toutes ces nations, alors unies par leurs mœurs et leurs relations, dans la Normandie et l'Angleterre, dans la France et la Bourgogne. En Allemagne, l'esprit chevaleresque, en brisant l'antique lien qui l'unissait à l'Église, prit une direction patriotique, et chercha à relever la justice et la patrie par le courage et la vaillance. Cet esprit ne se manifesta pas seulement dans quelques associations ou sociétés patriotiques et chevaleresques, mais encore dans toute l'histoire des rois et des

empereurs allemands de cette époque. Rodolphe de Habsburg fut, par sa vertu chevaleresque, élu à la dignité royale; la voix du peuple l'appela comme libérateur dans ces temps difficiles : ce fut un choix populaire, semblable, si ce n'est par la forme, du moins dans le fond, à celui par lequel Conrad Ier avait été élu roi des Allemands et protecteur de l'empire. Dans les élections suivantes, ce respect général pour la vertu chevaleresque se fit voir encore. On put aussi dire de son malheureux, mais digne successeur, Adolphe de Nassau, lorsqu'il succomba dans la guerre contre Albert, que le plus noble des héros allemands n'était plus. Henri de Luxembourg passa, en Allemagne comme en Italie, pour la fleur de la noblesse en vertus chevaleresques; comme Rodolphe, il fonda la grandeur de sa maison par la riche acquisition de la Bohême. La force de son génie, comme législateur et comme réorganisateur, donnait l'espoir de le voir ressembler aussi à Rodolphe sous ce rapport, lorsqu'une mort prématurée vint l'enlever à cette espérance.

La vie du grand Rodolphe est simple : avant son élévation, il donna par son courage, sa

générosité, sa vraie piété, plusieurs fois la preuve qu'il en était digne : on eût dit les préliminaires de sa grandeur future. Lorsque l'empire fut sous sa domination, il n'eut qu'un but en vue, la justice et la restauration de l'empire. Comme plusieurs des anciens empereurs, il fut grand sans avoir de puissantes propriétés en patrimoine; il régna avec une main ferme, par lui-même, par ce qu'il était, et par le respect qu'il inspirait. Le caractère de Rodolphe se montra sous son plus brillant côté dans sa grande guerre avec le puissant Ottokar. Ce fut un spectacle tel que l'histoire en offre bien peu. D'un côté, la vaillance, tempérée par la douceur et la sagesse; de l'autre, un courage héroïque, mais orageux, plein d'ambition, passionné, aveuglé par l'orgueil. La belle Autriche, qui, dans le trouble d'un interrègne, après l'extinction des Babengers, avait été, plus que tout autre État de l'Allemagne, dévastée dans les querelles occasionées par de nombreuses prétentions également fausses qu'excitait le trône vacant, fut, par ses victoires, enlevée à Ottokar, qui était détesté dans le pays. Ce fut sur cette conquête que Rodolphe, avec l'assentiment de tous les États allemands de l'empire, fonda le pouvoir

futur de sa maison. Il dominait d'une part l'Autriche, de l'autre il étendit ses possessions jusque dans l'Alsace et la Suisse, autrefois au pouvoir de la Souabe, et embrassa ainsi les plus belles contrées de l'Allemagne méridionale.

Rodolphe chercha non seulement à conserver l'ordre intérieur et la tranquillité, mais encore il voulut maintenir à l'extérieur la dignité et la grandeur de l'empire. Il fit valoir avec instance les anciens droits sur la Bourgogne; il avait destiné ce royaume à Hartmann, lorsque le Rhin lui enleva ce favori. Il semblait qu'une étoile malheureuse eût présidé à la naissance des fils et des petits-fils d'un empereur si heureux dans sa propre vie. D'après l'ancien usage allemand, un gouvernement aussi glorieux que le sien aurait donné à sa postérité la plus sûre chance de lui succéder. Mais les temps n'étaient plus les mêmes : si l'esprit de la nation se manifestait encore assez fortement pour qu'on n'osât présenter à l'élection un autre qu'un héros illustre par sa haute vertu, on évitait cependant de choisir un homme puissant, parce que les princes allemands préféraient pouvoir augmenter leur propre pouvoir, en s'isolant de l'ensemble sous un empereur

faible, plutôt que d'accepter pour eux-mêmes les devoirs difficiles de la dignité impériale. Une autre funeste influence se montra aussi dans le choix des empereurs : durant des siècles entiers les plus sanglantes querelles s'étaient élevées pour décider si le pouvoir ecclésiastique avait le droit de reconnaître et de confirmer une élection qui ne donnait pas seulement un roi aux Allemands, mais un chef à toute la chrétienté ; maintenant un archevêque de Mayence prétendrait pouvoir nommer et révoquer des rois allemands selon son bon plaisir! Il arriva alors que les rois de France, ambitieux de la couronne, s'efforcèrent d'employer leur influence sur le pape, résidant en France, pour exciter des dissensions en Allemagne. Cette opinion des princes et ces dissensions empêchèrent Rodolphe de conserver à sa maison l'empire qu'il avait gouverné avec tant de gloire ; ses désirs à ce sujet ne purent être accomplis que plus tard.

Le refus d'une couronne espérée dut aigrir le caractère d'Albert, et le rendre dur ; lorsqu'il l'eut enfin obtenue, il dut d'abord la consolider par la guerre et par la mort de son adversaire, pour perdre lui-même bientôt après

la vie et la couronne sous la lance meurtrière d'un jeune homme, de son propre neveu, emporté par la colère et la haine.

L'empereur Albert ne fut pas si doux et si généreux que Rodolphe; cependant, à côté de sa rudesse et de sa sévérité, on ne saurait lui refuser un respect pour la justice aussi grand que celui de son père. On lui attribue tout ce qui est arrivé en Suisse; dans l'histoire, afin de rendre plus animé le tableau de la délivrance, on le peint comme un indigne oppresseur. Mais en agissant ainsi, l'on juge, comme il arrive souvent, plus d'après les conséquences accidentelles que d'après le véritable état des choses et l'esprit des actions dans l'ensemble de leurs relations avec l'époque. Ce n'est pas à Albert ou à tout autre prince et seigneur isolé, mais c'est à toute la noblesse d'alors qu'appartient le reproche d'avoir été plus dure et plus oppressive dans sa domination qu'elle ne devait l'être et qu'elle ne l'était dans les époques précédentes. Si les montagnards, guerriers dans leur première guerre pour la liberté, voulurent seulement poser des bornes à cette prépondérance, on pourrait difficilement soutenir que, dans leurs entreprises suivantes, ils agi-

rent toujours avec réflexion, et que la justice n'abandonna jamais leurs rangs.

La mort d'Albert fut sans contredit une grande perte pour l'Allemagne; un empereur, même despote, eût mieux valu que les dissensions qui suivirent. Les brillantes espérances que le chevaleresque Henri de Luxembourg faisait naître avaient été rendues vaines par une mort prématurée. Des prétentions opposées sur la Bohême entretenaient une malheureuse désunion entre les maisons de Luxembourg et d'Autriche, ce qui occasiona cette double élection par laquelle, à côté de Frédéric le Beau, troisième empereur de la maison d'Habsbourg, l'influence de la maison de Luxembourg fit aussi appeler au trône Louis de Bavière. L'histoire de son long règne n'est remarquable que par la guerre avec Frédéric d'Autriche, par la vive dispute renouvelée avec l'Église, et l'extension souvent injuste de ses domaines dans le Brandeburg, le Tyrol et la Hollande. Il n'était pas animé de cet esprit chevaleresque que nous remarquons dans les autres empereurs de cette époque, et par lequel, entre toutes les puissantes maisons princières d'alors, aucune ne se distingua davantage que

celle d'Autriche. Qui ne sait comment l'empereur Frédéric d'Autriche, après une longue guerre, tomba entre les mains de son adversaire, à la suite d'une grande bataille perdue par lui, et traité avec une extrême dureté, se vit réduit à une paix tout-à-fait désavantageuse pour être libre? Comment ensuite, forcé par le refus de son frère Léopold, fidèle, mais ambitieux de gloire, à l'exécution du contrat, il sut tenir l'honneur de sa parole tout autrement que ne le fit plus tard l'empereur François Ier, et revint se mettre lui-même entre les mains de son ennemi? De telles actions sont aussi dans la généalogie des rois de brillantes marques d'honneur. Le cœur de Louis de Bavière en fut lui-même ému, quoique ce sentiment ne le maîtrisât pas long-temps.

Le sacrifice du noble Frédéric ne procura encore aucun repos à l'Allemagne. La Bavière et la Bohême, sous les premiers Luxembourg, ne pensaient chacune qu'à elle-même; aussi étaient-elles sans union. Toutes deux aspiraient à l'empire, mais elles ne voulaient fonder sur la dignité de l'empire que l'éclat et la grandeur de leur propre maison. Aussi, malgré leur désunion, leur domination fut semblable, mais

de courte durée. La maison de Rodolphe cherchait davantage sa renommée dans la grandeur, et c'est pourquoi l'Autriche, après beaucoup et de longs malheurs, s'en est relevée d'autant plus glorieuse.

Ce n'étaient plus les grandes dissensions de l'Église et de l'empereur, des Guelfes et des Gibelins qui divisaient l'Allemagne; ce n'étaient plus les anciennes tiges allemandes des Souabiens, des Francs, des Saxons et des Bavarois qui choisissaient le roi. Au milieu de la dissolution générale, il n'y avait que les maisons princières de Bohême, de Bavière et d'Autriche, qui se présentassent comme autant de partis. La querelle entre les partis bohême et bavarois était secrètement entretenue par la France. Le long règne de Charles IV rendit à l'empire allemand une sorte de repos et de paix, mais ce repos ne fut pas ce qu'il aurait dû être; il ne mérite pas l'éloge qu'on a souvent donné à l'œuvre de Charles, parce qu'il s'opposa ainsi aux projets des nobles puissans. Le gouvernement qu'il donna à l'Allemagne n'était en aucune façon un rétablissement de l'antique liberté de la nation, de l'ancienne dignité royale. Pour cela, les légitimes duchés

nationaux de la Souabe et des Francs auraient dû, avant tout, être relevés, comme le voulurent faire plus d'une fois les empereurs autrichiens, dont les principes de gouvernement étaient tout-à-fait différens de ceux des empereurs bavarois ou bohêmes.

Malgré le saint nombre de sept, qui fut établi comme celui des électeurs, toute la bulle dorée était très arbitrairement adaptée aux autres institutions de ces temps-là; ce fut un œuvre sans véritable unité, par lequel, comme plus tard par la paix de Westphalie, les grands maux de l'État ne furent pas radicalement guéris : on ne fit que perpétuer la souffrance et la rendre durable. L'empereur, en élevant trop quelques puissans et en les rendant presque indépendans, renonça à son plus beau privilége, celui d'être le protecteur de la liberté commune, et posa lui-même la première base de la division et du partage de l'Allemagne qui depuis conduisit graduellement à la chute de l'empire.

Cependant la Bohême s'éleva sous Charles IV à un état de bien-être, à une perfection dans es arts, les sciences et le travail de sa propre angue, qui la placèrent bien en avant des au-

tres nations slaves. Il était juste que, dans son gouvernement de l'empire d'Allemagne, ce prince eût surtout égard aux nombreuses nations slaves qui l'habitaient; leurs priviléges, leurs coutumes, leur langage demandaient une organisation particulière ; c'était un fragment digne d'éloge, unique dans un tout aussi imparfait. Quoique Charles IV fût descendant d'ancêtres allemands, né et élevé en Bohême, il était devenu tout-à-fait Bohémien. Relativement à l'Allemagne, Maximilien le nomme avec raison le père de l'empire. Après Louis de Bavière, ce fut lui qui travailla le plus à rendre à l'empire son ancienne dignité et sa considération en Italie. Charles IV ne possédait pas ces vertus chevaleresques qui avaient fait de son aïeul Henri la gloire et la joie de la nation allemande, qui avaient acquis au roi Jean une haute renommée dans toutes les contrées de l'Europe. Des passions d'une autre espèce, une constante activité, du savoir et de la prudence, rendirent son règne heureux et brillant pour la Bohême, apparent du moins pour l'Allemagne, jusqu'à ce que les conséquences fâcheuses s'en fissent plus tard sentir. Mais la dignité impériale parut ne pouvoir tomber plus bas

que sous son fils, le malheureux Venceslas.

Ainsi le grand œuvre de la restauration de l'Allemagne, que la force de Rodolphe avait commencé, ne devait pas s'accomplir immédiatement après lui; il fallait qu'il y eût encore une fois une espèce d'interrègne et une longue époque de troubles, jusqu'à ce qu'enfin ses descendans éloignés, Maximilien et Charles V, rendissent à l'empire son ancienne dignité.

Malgré cette dissolution visible de l'ensemble, de grandes forces se trouvaient encore dans les États allemands, ainsi que le prouvent plusieurs admirables et puissantes alliances d'États qui se formèrent justement à cette époque de dissolution dans l'enceinte de l'empire allemand. La Suisse, la Hanse et la domination de l'ordre allemand sur les bords de la mer Baltique, sont ces merveilleuses alliances.

Dans les premières guerres de la Suisse on vit se déployer cette même vigueur qui précédemment s'opposait à la puissance des Romains dans les forêts du nord; l'antique condition des hommes libres, cette force fondamentale et guerrière du peuple, s'était conservée sur ces montagnes bien plus pure que dans les pays de plaines. Il eût été heureux que les nobles Suisses demeu-

rassent dans ce même état de liberté, sous une domination douce et protectrice, comme alliés de l'empire. Certes, l'intérêt le plus puissant sera toujours excité par le spectacle qu'offrent quelques hommes qui, par un courage ferme et un coup de main hardi, purent fonder une alliance, un peuple et un État pour des siècles. Mais leur humeur guerrière prit bientôt un tout autre aspect, lorsqu'ils voulurent essayer de mettre des bornes à quelques vexations particulières. Ils furent les agresseurs et les conquérans. Il se forma entre les montagnards guerriers et la noblesse, ainsi que la chevalerie, une espèce de guerre bourgeoise qui ne menaça que trop souvent de se répandre dans les autres contrées et d'envahir toute l'Allemagne. La séparation fut encore plus à regretter que les forces supérieures qui tombèrent victimes de cette lutte. La perte de la Suisse ne frappa pas la seule maison de Habsbourg, ce fut le premier grand coup que non seulement l'empire, mais en particulier l'Allemagne, reçut; des guerres civiles empêchèrent aussi la Suisse de jouir alors de cet heureux repos que d'autres relations lui ont assuré dans les siècles suivans. Sa puissance et sa renommée guer-

rière acquirent en peu de temps une gloire extraordinaire; mais l'influence que ses habitans exercèrent comme troupes soldées des puissances belligérantes, sur les événemens européens du quinzième siècle, ne fut ni avantageuse pour le bien général, ni honorable pour le peuple suisse.

La fondation d'un nouvel État allemand sur les côtes de l'Océan, de la Prusse, ainsi que les anciennes colonies allemandes qui rendirent la Silésie, originairement toute slave, une province allemande florissante, et celles qui introduisirent en Hongrie et dans la Transylvanie l'exploitation des mines et la civilisation urbaine, furent autant de preuves de la force interne, de la population et de la culture de l'Allemagne à cette époque.

Nous en trouvons une plus grande encore dans la hanse, cette alliance de villes allemandes, qui a fait époque dans l'histoire commerciale du monde; dont le pouvoir et l'influence, dominant sur la mer Baltique, s'étendirent bientôt sur les royaumes du nord, et où la haute culture et la constitution civile furent dignes d'être placées à côté de celles des villes commerçantes de la Grèce et de l'Italie.

Il est vrai que, même en Allemagne, aucune ville isolée n'atteignit un pouvoir tel que celui de Venise lorsqu'elle tenait entre les mains la clef du commerce oriental pour toute l'Europe; mais l'Allemagne, d'un autre côté, fut supérieure à l'Italie dans la fabrication et dans les arts mécaniques. Toute la forme de cette ligue des villes allemandes fut remarquable; on y vit se réveiller, comme dans la confédération suisse, l'antique idée d'union, déjà visible dans les premières institutions et les mœurs primitives des Germains, ce penchant à de libres alliances de toute espèce, pour le soutien et l'appui de la force et de la sûreté générales.

Ainsi, le peuple, les chevaliers et les villes, chaque ordre avait fondé un nouvel État distinct et puissant dans l'Allemagne, tandis que l'ensemble paraissait déjà tendre à se diviser graduellement. Parmi ces États, la Suisse et la Hanse, ou ligue hanséatique, occupent une place remarquable dans le tableau de l'esprit allemand, de sa force et de sa civilisation. La nouvelle confédération allemande, l'alliance autrichienne, qui fut fondée sur les vertus chevaleresques et les principes les plus inébranlables de la plus noble maison princière, eut des

conséquences incomparablement plus grandes pour l'histoire du monde. Cet édifice, dont Rodolphe posa déjà la première pierre, souffrit durement de tous les malheurs de quelques princes de cette maison, dans l'espace de temps écoulé depuis Rodolphe jusqu'à Maximilien; mais il ne fut jamais perdu de vue. Plus d'un prince autrichien, qui n'aspirait point à la dignité impériale, contribua essentiellement à son accroissement par sa vaillance, son esprit chevaleresque, aussi bien que par des lois sages. Mais, pour pouvoir esquisser ce tableau dans toute sa grandeur, il est nécessaire de jeter encore un coup d'œil sur le reste de l'Europe où, tandis que les anciennes institutions dépérissaient, les nations prenaient un caractère plus développé, les gouvernemens une force plus ferme, et où se préparaient les grandes époques de Maximilien et de Charles V.

En Italie, deux États seulement avaient une politique subsistant par elle-même et se soutenaient également; c'était Rome et Venise. L'indépendance de toutes deux était placée sur des bases solides. Venise, occupant le milieu entre l'empire grec et l'occident, était devenue la plus grande puissance maritime. De Naples,

on ne pouvait que demander qui la gouvernait; et, tandis que le commerce florissait sur la Méditerranée, après que le sang des Hohenstaufen eût trouvé un vengeur dans le roi d'Aragon, la réunion de la Sicile avec l'Espagne méridionale était toute naturelle. La plus grande fermentation, mais aussi le développement des plus nobles facultés de l'esprit, se montrèrent dans les contrées septentrionales originairement au pouvoir de l'empire allemand, à Milan et à Florence. Le pouvoir des Visconti fut grand, mais plus grande encore fut l'influence des Médicis sur l'esprit de l'Italie et de tout le monde civilisé. La poésie et l'architecture, la peinture et la littérature anciennes prirent un noble essor. Lorsque le Saint-Siége eut beaucoup perdu de son influence européenne et de sa considération, par la dépendance où il tomba du gouvernement français et les dissidences que présenta l'élection du pape, l'Italie conserva, d'une manière nouvelle, son ancienne suprématie, en ce que la culture italienne, se répandant chez les autres nations, devint un lien général pour toute l'Europe. C'était un lien d'une espèce tout-à-fait libre et très bienfaisante, qui aurait pu devenir encore plus utile

si la division de l'Église ne l'eût détruit. l'Allemagne prit la part la plus immédiate à la civilisation italienne, surtout en ce qui concerne l'ancienne littérature; l'Allemagne qui, avant la découverte des deux Indes, partageait le commerce de l'Europe avec l'Italie, rivalisait avec elle dans tous les arts. L'alliance des deux nations était fortement consolidée par le commerce et l'antique habitude, surtout dans la partie septentrionale de l'Italie, à Venise et à Milan, où les mœurs mêmes étaient plus rapprochées de celles des Allemands et le goût à peu près semblable.

L'antique vénération pour la dignité impériale accompagna encore long-temps cette représentation accoutumée du pouvoir allemand. Dante et Pétrarque placent encore leurs espérances exaltées sur les empereurs allemands, tandis que leur domination était toujours plus limitée, même dans leur patrie. C'est Machiavel qui chercha le premier à prouver à ses compatriotes que le pouvoir de l'Allemagne, malgré toute son apparence de grandeur, n'était, dans le fait, pas si bien constitué qu'on le pensait, et marchait à grands pas vers sa chute.

Si l'influence de la civilisation italienne fut

bienfaisante pour le reste de l'Europe, celle de sa politique ne fut pas moins nuisible. Cette politique, qui d'abord gagna la France, puis petit à petit la plupart des autres États de l'Europe, parvint bientôt, par les querelles et l'égoïsme, à engager toutes les puissances dans une guerre désavouée ou secrète, les unes contre les autres. Le centre de cette politique italienne et de ses machinations tortueuses, était Florence et Milan, où l'anarchie engendrait une constante révolution qui, dans son tourbillon, entraîna bientôt Venise et Rome, Naples, l'Espagne et la France. Même en Italie, dans l'histoire des Visconti, des Médicis, des Sforce et de tant d'autres petits seigneurs et tyrans, on voit comment les discordes civiles, la destruction subite des anciennes mœurs et coutumes conduisent inévitablement et irrésistiblement à un despotisme sans bornes. A cette époque, l'accroissement rapide du pouvoir royal se montra dans une bien plus grande proportion en France, en Angleterre et en Espagne.

La France était, dans le moyen âge, placée, sous le rapport de la culture, bien au-dessous de l'Italie et de l'Allemagne; pour le développement de l'esprit chevaleresque, qui dominait

surtout dans ces contrées, l'histoire des Normands, celle des Anglais dans le temps où ils possédèrent une partie de la France, et celle de la Bourgogne, sont bien plus brillantes et plus riches que l'histoire de la France proprement dite.

Ce qu'il y a de plus frappant dans l'histoire de cette contrée, c'est le principe de la puissance royale absolue, à laquelle on trouve déjà une tendance dans la position du pays et de la capitale, comme dans l'ancien gouvernement des rois francs, mais surtout dans les efforts concentrés et continus du chef. Dans la grande lutte entre l'Angleterre et la France, plusieurs vertus guerrières et des caractères remarquables se développèrent dans les deux partis; entre autres, pour l'esprit chevaleresque et les mœurs d'alors, aucun ne fut si remarquable que celui de la Pucelle d'Orléans. Cette seconde fondatrice et libératrice du trône français a eu le sort qui, chez toutes les nations, devient souvent la part des grands caractères; d'abord déifiée avec passion, elle fut ensuite placée aussi bas qu'on l'avait d'abord élevée. Lorsque par la trahison et l'envie de ses propres compagnons d'armes, l'héroïne eut été livrée aux

flammes d'un bûcher pour prix de ses exploits, elle fut oubliée, et il s'écoula un long espace de temps avant que celui qui ne fut roi que par elle se souvînt de son devoir et rétablît l'honneur de sa renommée. Dans les temps modernes aussi, le plus beau nom et le plus sublime caractère que l'histoire française ait offert à l'époque romantique du moyen âge, n'a été qu'un objet dont on a fait abus. Un digne poète allemand est le premier qui ait célébré l'héroïne française; cependant la vérité historique est encore bien au-dessus de son récit poétique.

Jeanne porta le glaive comme le drapeau, en signe de victoire, au-devant de l'armée; mais, bien éloignée d'une cruauté et d'un amour du carnage si contraires aux attributs de son sexe, quoiqu'à la vérité blessée plusieurs fois, elle ne tua jamais personne, ne fit point couler de sang; aucun autre sentiment n'entra dans son cœur, que celui qui l'emportait souvent dans la mêlée des batailles pour sauver sa patrie, le descendant de Saint-Louis, les lis de la France, et qui la conduisit enfin sur le bûcher.

Après que la grande lutte avec l'Angleterre

eût été heureusement terminée pour la France par cette héroïne, et après les troubles intérieurs de l'Angleterre, nous voyons le despotisme déjà bien affermi entre les mains du cruel et méfiant Louis XI; comme en tout temps, après les grandes secousses d'un État, la domination se relève avec une force doublée.

Il est difficile de bien saisir ce qui forme le caractère distinctif des nations, de rassembler et ordonner les fragmens divers qui servent à l'esquisser. Déjà l'homme individualisé paraît à l'esprit observateur une énigme difficile à expliquer, et avec quelle étonnante variété ne se développe pas la nature dans la vaste étendue de l'histoire universelle! Mais c'est justement l'objet le plus attrayant et le plus instructif de l'histoire, que cette recherche qui nous fait considérer chaque caractère national remarquable comme un nouveau développement de l'esprit humain, comme une richesse, un perfectionnement de notre propre être. L'ensemble d'un caractère national dans toute son originalité, seulement esquissé et renfermé dans le cours d'une histoire, est plus souvent senti que saisi; il ne peut jamais être exprimé en quelques mots généraux. Cependant les gé-

généralités d'où le regard domine, comme d'une hauteur, renferment un guide qui peut nous diriger dans la recherche de la véritable origine de ce caractère et des secousses qui amenèrent son entier développement. Dans cette direction et dans ce sens, on peut dire que le caractère de toutes les grandes nations de l'Europe occidentale qui, dans le quinzième siècle, se trouvaient dans le système des États civilisés, des Italiens, des Français, des Anglais et des Espagnols, s'explique par deux élémens principaux : par la forme particulière qu'avait prise chez chacune de ces nations la migration des peuples, et par l'influence que les croisades et la chevalerie eurent sur chaque gouvernement isolé. On peut de même, pour les temps plus modernes, avancer, en général, que le caractère de chaque État et de chaque nation de l'Europe, ainsi que leur culture, furent subordonnés à l'influence que le commerce universel des Indes exerça sur chacun d'eux, et à la forme particulière que prit chez eux la réformation.

Ainsi donc, la migration des peuples et les croisades, d'après l'aspect qu'elles prirent dans chaque nation, d'après l'influence qu'elles exer-

cèrent sur chaque pays, formèrent les divers caractères des peuples européens.

Les Goths et les Arabes durent se mélanger, se confondre, et de là naquit le génie espagnol. La guerre opiniâtre et longue d'un siècle contre les mahométans, dans sa patrie même, non pas seulement dans les contrées lointaines, pour trouver de la gloire et des aventures, mais pour défendre son pays, pour sauver ses foyers, donna à l'esprit espagnol le premier élan sérieux, qui demeura une qualité particulière de la nation. Des élémens anglo-saxons et normands ont produit le gouvernement anglais. Ce fut dans l'esprit chevaleresque des croisades que s'alluma cette guerre de cent années entre l'Angleterre et la France, dans laquelle les deux nations déployèrent pour la première fois toute leur puissance. Le commerce du Levant et de Byzance donna à la culture italienne ce caractère distinctif qui cependant, sans la conquête de Constantinople par les Turcs, et la fuite des savans grecs en Italie, se serait aussi bien développé, quoique peut-être un peu plus tard et plus lentement.

Lorsque les nations européennes ne furent plus unies dans la guerre contre un ennemi

commun sur des plages lointaines, leurs forces se tournèrent d'autant plus facilement les unes contre les autres, comme en France et en Angleterre, ou bien l'État se basa et se perfectionna tout-à-fait lui-même, comme en Espagne. Le besoin intérieur des gouvernemens mêmes et l'État de la noblesse amenèrent promptement, chez toutes les nations de l'occident, ce même changement dans la constitution. La chevalerie et les sévères réglemens des nobles coutumes qui l'accompagnaient ne furent jamais universels. Le lien que l'Église avait offert à toutes les nations de l'Europe et à tous les ordres fut de même beaucoup relâché et affaibli. Plus les relations sociales étaient multipliées et développées, moins le lien féodal lui-même était regardé comme sacré. La noblesse exerçant les plus hauts pouvoirs de l'État, étant devenue presque indépendante, et par cela même oppressive, il devait s'introduire, dans elle-même et dans ses relations avec les autres classes, un état de trouble et de désorganisation. Mais justement cet état et la nécessité ramenèrent aux lois et à leurs représentans sacrés. Cette route était bonne et nécessaire. Ce fut un heureux

changement là où les principes de la constitution établie furent réunis; là où ils furent tous sacrifiés ou rejetés, on ne fit que changer un mal contre un autre mal. Dans tous les pays, à cette époque, nous voyons le pouvoir royal atteindre rapidement une hauteur et une force telles que plusieurs États, suivant les résultats naturels, en ont beaucoup conservé. En France, l'accroissement du pouvoir royal était déjà préparé depuis long-temps. On rencontre rarement, même dans l'histoire de France ancienne, un caractère semblable à celui de Louis IX, qui avait en vue, non seulement la France et son propre pouvoir, mais encore toute l'Europe et le bien général.

Ce sont de tels caractères généraux et véritablement grands qu'on devrait surtout rechercher dans l'histoire et s'attacher à dépeindre; mais, au lieu de cela, les historiens modernes ne mentionnent presque que les rois qui, tels que Philippe Auguste, Philippe le Bel et d'autres semblables, parvinrent avec succès à augmenter leur puissance de tous les côtés. Si la connaissance de l'histoire ancienne est encore enveloppée de nuages épais, c'est que les historiens n'ont jamais en vue que deux principes, la mo-

narchie illimitée, ou l'égalité générale qui nous ramène si promptement à la première. L'histoire devrait déjà être appelée un guide pour la vie, une règle pour la sagesse, lorsqu'elle ne servirait qu'à nous apprendre à repousser cette opinion dominante de l'époque et son apparence trompeuse, à reconnaître dans leurs principes les avantages des gouvernemens existans, de ces gouvernemens où une noblesse forte, mais soumise aux lois, n'affaiblit pas le pouvoir royal, n'opprime pas le peuple, mais les unit plutôt tous les deux, les vivifie réciproquement.

En France, le pouvoir royal s'augmenta même sous Louis IX; sous Louis XI, il paraît avoir atteint son apogée : seulement la nouvelle puissance bourguignone, créée durant la guerre avec l'Angleterre, accrue bientôt par le bonheur et le mérite de ses chefs, arrêta encore long-temps la prépondérance française. La Bourgogne, et surtout les Pays-Bas, étaient peut-être alors, par leur commerce actif et leur zèle pour les arts, les pays les plus riches de l'Europe. Tous les arts qui ont coutume de se montrer chez un peuple actif, à la suite du commerce et de la richesse, y étaient dans l'état

le plus florissant et paraissaient justifier en quelque sorte des prétentions ambitieuses et des plans hardis, tels que ceux de Charles le Téméraire, qui vinrent échouer contre les astucieuses manœuvres de Louis et la valeur des Suisses. Cet accroissement du pouvoir royal, qui s'était accompli lentement et durant des siècles en France, s'exécuta promptement et tout d'une fois en Angleterre. Après la glorieuse conquête d'Édouard III, la victoire du prince Noir, le bonheur de Henri V, qu'un poète de sa nation nous dépeint comme la fleur et le favori de ses sujets, qui, victime d'une mort prématurée, emporta dans le tombeau les plus belles espérances de cette époque héroïque, l'Angleterre déploya ses forces guerrières contre elle-même, dans la sanglante querelle des Yorck et des Lancastre, renouvelant les scènes de barbarie et les actions atroces de l'ancienne tragédie des Guelfes et des Gibelins. Dans les guerres avec les Français, les Anglais, combattant des armées trois fois plus fortes, se montrèrent plus d'une fois comme la première des nations d'alors, non seulement en bravoure, mais aussi dans l'art de la guerre. Une telle force ne rendit que plus cruelle et plus dévas-

tatrice leur guerre civile, qui, comme il arrive toujours à la suite des soulèvemens populaires, dans la paix qui succéda, les amena à un pouvoir absolu plus puissant. Nous voyons Henri VIII réunir ces élémens divers en une seule masse, et, malgré les anciennes formes, s'en servir dès le principe avec un pouvoir sans bornes.

Ce ne fut que successivement et à une époque bien postérieure, que l'Espagne atteignit l'unité dans l'ensemble de son gouvernement; car, dans l'origine, ce n'était pas un empire, mais un composé de diverses parties hétérogènes. Les Espagnols non subjugués par les Arabes dans les montagnes du nord, dont les chefs se disaient encore descendans de la race des anciens rois goths, et bientôt Léon et la Castille, d'un côté, la Navarre de l'autre, fondés dans la marche franque par des comtes devenus indépendans, furent les deux bases de la puissance chrétienne en Espagne. Quoiqu'elles eussent déjà une fois été de même unies, et que quelques-uns des rois d'Espagne antérieurs eussent atteint un grand pouvoir, cependant ce pouvoir avait toujours été de nouveau détruit par des divisions nuisibles. Le Portugal, fondé par la

Castille, demeura séparé. L'Arragon, que la Navarre avait fondé, forma un royaume à part. La Castille et l'Arragon, le nord et le sud de l'Espagne étaient alors encore plus différens qu'aujourd'hui par leur langage, leurs mœurs, leur gouvernement et leur culture. L'Espagne méridionale fut plus tôt amenée à un état florissant par le commerce de la Méditerranée. Là, dans Barcelonne et Valence, sous le plus beau climat de l'Europe, cette poésie provençale souvent prônée par les anciens Italiens, qu'on appela le gai savoir, était indigène, comme dans le midi de la France. La belliqueuse Castille obtint plus tard la suprématie.

L'Espagne prend place pour la première fois dans l'histoire du monde, lorsque, réunie sous Ferdinand et Isabelle, et après avoir vaincu Grenade, elle fut devenue l'une des grandes et principales puissances de l'Europe. Dans la domination commune et l'histoire de Ferdinand et d'Isabelle, il faut bien considérer quelle différence se faisait remarquer entre leurs caractères. Ferdinand peut difficilement se justifier du reproche d'avoir cherché à augmenter son pouvoir, même par des moyens injustes. Il en est tout autrement de la vertueuse Isabelle,

dont l'esprit n'était pas moins grand que la pureté de son âme. Avec un enthousiasme pieux, elle enflamma ses chevaliers aux combats, lorsqu'il s'agissait de délivrer du joug étranger le dernier sol de l'Espagne. Avec une infatigable activité, elle veilla durant la paix au bien-être du pays. Auprès d'elle était le grand Ximenès, tout à la fois homme d'Église dans le sens le plus fort et le plus étendu de ce mot, homme d'État d'une profonde pénétration, et même héros en bravoure et en coup d'œil militaire, comme il le montra dans la guerre de sa patrie contre l'ancien ennemi de l'Espagne et de la foi chrétienne. Ximenès et Isabelle étaient dignes l'un de l'autre.

Cette époque est riche en caractères impétueux, passionnés, ambitieux, tels que Charles le Téméraire, Charles VIII de France; en caractères haineux, pleins d'astuce et de perfidie, tels que Louis XI et le puissant Henri d'Angleterre. Mais il n'est pas rare non plus d'y trouver de hautes vertus qui reposent la vue; partout alors se montra cette foule de grands caractères et d'esprits supérieurs qui annonçait une époque vraiment grande, une de ces époques remarquables, non pas seulement par des commotions

antérieures et des conquêtes accidentelles, mais surtout par sa force interne.

Ferdinand le Catholique aspirait sans doute au pouvoir absolu, comme Henri en Angleterre et Louis en France; cependant cette tendance ne pouvait, pour le moment, se montrer encore à découvert dans l'Espagne libre. La puissance des ordres et des assemblées impériales était encore trop forte et trop bien constituée. Outre la noblesse, les villes étaient aussi particulièrement puissantes; de telle sorte que, durant les troubles intérieurs, il en résulta un soulèvement général, une espèce de guerre civile comme en Allemagne. L'esprit chevaleresque s'était naturalisé dans la plus grande partie de la nation espagnole; aussi sa haute force morale et sa dignité furent-elles remarquables durant cette période.

Aucune autre nation ne seconda le développement de la nouvelle époque, sous le rapport d'un de ses grands événemens, du commerce du Nouveau-Monde indien, si rapidement que les Portugais qui y précédèrent toutes les autres nations. La découverte des Indes orientales y était préparée depuis environ un siècle par des voyages maritimes, lointains et bien combi-

nés, et par une grande perfection acquise dans l'art des constructions navales, jusqu'à ce qu'enfin le plus beau succès couronna ces téméraires entreprises. On comprend alors comment toutes les forces de la nation ayant déjà, depuis long-temps pris cette direction, en une si courte période toutes les côtes fertiles de l'Inde et de l'Afrique furent couvertes de vaisseaux portugais, de ports commerçans, de villes coloniales et de forts, comme jadis sous la domination des Arabes. Ce fut à eux et à l'heureux Gama que tomba en partage la plus belle partie du Nouveau-Monde, car ils en reçurent un commerce actif, tandis que les Espagnols n'en retirèrent que des trésors sans vie.

Au lieu des superbes Indiens vantés dans les récits de l'antiquité, et que son âme cherchait, l'infortuné Colomb, après avoir affronté de grands périls, éprouvé de terribles malheurs, et souffert d'une ingratitude qui le poursuivit jusqu'à sa mort, ne trouva qu'un pays monstrueux par sa végétation et ses animaux, totalement différens de ceux de l'Ancien-Monde, une contrée peuplée de sauvages, qui plus tard seulement, lorsque des colonies nombreuses suivirent la conquête, devait devenir une

école pour l'humanité et la liberté européennes.

Alors que toutes les richesses des Indes affluèrent tout à coup dans la capitale du Portugal, que ses vaisseaux couvrirent toutes les mers, l'Europe étonnée put bien donner au Portugais Emmanuel le nom de Grand. Mais justement parce qu'elle répandit toutes ses forces dans le Nouveau-Monde, la nation portugaise n'eut point ou presque point d'influence sur le système politique de l'Europe; et dans la courte durée de sa brillante puissance, cette nation si téméraire par son courage et son génie, est à comparer avec cette plante qui ne fleurit que quelques heures, mais qui, dans cette courte existence, surpasse toutes les autres fleurs en éclat et en magnificence.

L'Italie et surtout l'Allemagne furent en partie ruinées par le commerce du Nouveau-Monde; le commerce de toutes deux fut presque entièrement détruit. Pour l'Allemagne, il arriva de plus que la richesse, jusqu'alors très considérable des montagnes du pays, tomba beaucoup de valeur devant les nouveaux trésors du Pérou.

La nouvelle époque de Maximilien et de Charles embrasse une courte époque de l'his-

toire avec sa richesse en grands phénomènes. Il est donc nécessaire d'avoir devant les yeux l'état du monde alors, pour juger sainement ce que l'un et l'autre ont fait et voulu faire de bon et de grand.

Le caractère des nations de l'Europe occidentale avait été, comme nous l'avons déjà dit, déterminé par la forme particulière que la migration avait prise chez chacune d'elles, par l'espèce et le degré de développement des croisades, ainsi que par le commerce du Nouveau-Monde indien. Ce sont là les points de comparaison les plus riches en conséquences pour l'esprit national différent et l'état de culture des Italiens, des Espagnols, des Français et des Anglais. Mais cette observation ne s'étend point aux peuples du nord et de l'orient, car ces grands événemens n'eurent pas lieu chez eux et n'exercèrent point d'influence, du moins apparente ou rapprochée, sur eux. L'esprit national et l'état de culture des peuples du nord et de l'orient se détermine le plus clairement et le plus richement d'après le caractère originaire et primitif de chacun d'eux, d'après leur rapport avec les États asiatiques, et d'après ce qu'ils reçurent de la culture de l'ouest et du

sud de l'Europe. Quelques mots suffiront pour nous rappeler dans quel rapport les plus importantes de ces nations se trouvaient alors vis-à-vis du système politique européen et de la nouvelle grande époque qui se développa.

Le Danemarck, du temps des Hohenstaufen, tandis que toutes les forces de l'Allemagne étaient dirigées vers l'Italie et occupées par les dissensions intestines, s'était fortement étendu dans le nord de l'Allemagne et sur les côtes de la mer Baltique. Cette puissance retomba dans le néant, et les puissantes villes hanséatiques allemandes, maîtresses dans l'art de construire les navires et dominatrices sur l'océan, soumirent les trois empires du nord à leur dépendance. Unis comme ils l'étaient dans le quinzième siècle, ils auraient pu former un puissant empire. Mais c'était un lien sans harmonie; déjà se montraient les germes qui devaient bientôt amener la séparation de la Suède, l'élever sous les descendans de Wasa à un si haut degré de puissance et lui donner sur les affaires de l'Europe une influence si décisive. Les trois empires réunis du nord n'avaient alors de relations qu'entre eux, et n'exerçaient encore point ou du moins que bien peu d'influence sur le

système politique de l'Europe. La Russie était tout-à-fait en dehors de leur alliance. Ses grandes et puissantes villes de commerce seulement étaient en relation et en amitié avec la ligue hanséatique. Déjà très puissante dans les temps plus anciens, elle avait reçu, avec le christianisme, beaucoup de culture de Constantinople. Mais cette culture byzantine ne possédait pas cette vie et cette force actives, que le mélange des Romains et des Allemands avaient données à celle de l'occident. Tout fut de nouveau détruit par l'oppression des Mogols qui, sous Dschingischan et ses descendans, dominèrent toute l'Asie septentrionale, livrèrent d'un côté de grandes batailles en Silésie, de l'autre firent la guerre au Japon, dévastèrent la Pologne et la Hongrie et remplirent le reste de l'Europe d'inquiétude et d'effroi. Vers la fin du quinzième siècle seulement, Wasiljiwitsch, qu'on nomme le Grand, fut le restaurateur de l'empire russe, que l'on ne connaissait alors que comme un pays étrange par des récits fabuleux et des aventures merveilleuses.

Par la chute de la Russie et la réunion de la Lithuanie, la Pologne était devenue un puissant empire, mais encore tout guerrier, occupé

seulement de son intérieur, et sans influence sur le système politique de l'Europe; même ses guerres et ses relations avec les chevaliers allemands en Prusse furent sans aucun résultat remarquable pour l'ensemble de l'empire allemand. La Pologne appartenait bien, il est vrai, déjà par la religion catholique romaine, depuis l'introduction du christianisme, au système politique de l'Europe; mais l'ancienne union de la Pologne avec l'Allemagne s'était peu à peu dissoute. Les colonies allemandes ne purent gagner là, comme en Hongrie, une influence majeure sur la civilisation urbaine et sur l'ensemble de l'État; elles furent resserrées dans une seule province de la Silésie, et celle-ci fut bientôt séparée de la Pologne et réunie à la Bohême. C'est ainsi qu'à cette époque si riche en nouvelles forces, les empires se fondaient, les nations se développaient, d'importans événemens se préparaient, de grands hommes s'élevaient d'eux-mêmes dans les contrées les plus éloignées du centre et de l'occident, et les plus étrangères au reste de l'Europe.

La Hongrie était un membre très important et très actif du système politique d'alors. Au-

cune des nations européennes n'avait plus de rapport avec le caractère des nations asiatiques, aucune ne portait plus de traces d'une origine orientale, mais aussi peut-être aucune n'avait plus emprunté à la culture européenne de l'occident. Depuis Stephan le Grand, de nombreuses colonies allemandes, protégées surtout par les rois de la race d'Arpade, y portèrent d'abord le christianisme, puis ensuite augmentèrent non seulement la population et la puissance, mais encore la culture du pays. Sous les rois de la maison d'Anjou se forma l'alliance avec l'Italie et une influence de la culture intellectuelle italienne sur la Hongrie, qui devint si forte sous Mathias Corvinus, que l'on ne saurait que blâmer un tel abandon du caractère indigène. La tendance à accroître le pouvoir royal fut aussi visible en lui, comme il se montra alors dans presque tous les États. L'impétueuse force héroïque par laquelle son grand-père Hungad avait été un rempart contre la puissance turque fut, sous Mathias, dirigée en partie aussi contre l'Autriche et les autres États chrétiens voisins, au lieu d'être concentrée uniquement contre l'ennemi commun. Les conquêtes turques par lesquelles l'Asie, en com-

pensation des croisades de l'occident, fonda alors un empire mahométan dans la plus belle contrée de l'Europe, ont eu la plus forte influence sur cette partie du monde; car rien ne développe plus rapidement et avec plus d'ensemble de grandes forces qu'un danger commun et imminent. Le danger que les Turcs firent gronder sur l'Europe n'était pas seulement à craindre pour les gouvernemens et la religion, mais encore il menaçait les peuples eux-mêmes et la civilisation tout entière. A la vérité ce n'était en aucune manière un peuple ignorant et rude; ce que les nations mahométanes les plus civilisées, les Arabes et les Perses, avaient produit dans les sciences, la littérature et la poésie, leur était connu, avait été utilisé, perfectionné, commenté par eux; en un mot, ils se l'étaient approprié, ainsi que les belliqueux Romains s'approprièrent le savoir et la littérature grecque. Comme grande puissance maritime et comme État commerçant, l'empire turc pouvait d'autant moins se passer de culture ou être tout-à-fait étranger à la science. Mais sans parler de l'orgueil basé sur cette religion, qui rend tous les mahométans si peu susceptibles de progrès dans la civilisation, les

Turcs d'alors étaient, si ce n'est en eux-mêmes, du moins dans leur conduite comme conquérans vis-à-vis de l'Europe, dignes d'être appelés barbares. Leur mode dévastateur pour les contrées de conduire la guerre et d'utiliser leurs conquêtes, l'esclavage de plusieurs centaines de mille vaincus, le système oppressif des tributs, rendirent aussi leur domination effrayante, sans le concours du fanatisme, et répandirent une terreur générale dans tous les pays chrétiens. Le danger était d'autant plus pressant que, dans le cours de leurs combats à cette époque, ils ne manquaient ni de grands capitaines ni de héros; plusieurs même purent avoir la pensée de changer l'Allemagne, la Pologne, ainsi que la Hongrie, en pachalique turc; et lorsque les contrées occidentales auraient une fois été consolidées du côté terrestre par ces nouvelles conquêtes, tant qu'ils auraient possédé leurs côtes florissantes, les Turcs seraient demeurés puissans et presque les maîtres dans la Méditerranée, en conservant les États barbaresques sous leur domination. Ce grand danger commun réveilla l'Europe assoupie. Il fut général alors l'enthousiasme qui s'éleva contre les ennemis de la foi et des mœurs

chrétiennes, en Espagne, en Italie, en Allemagne, ainsi qu'en France, jusqu'à ce que le roi François Ier donnât l'exemple d'une conduite toute opposée.

En général les périodes de secousses universelles qui font époque dans l'histoire sont, pour la plupart, amenées d'une double manière. D'abord les premiers fondemens et les germes d'un tel événement existent déjà depuis bien long-temps, quoiqu'invisibles pour le vulgaire, et agissent en silence jusqu'au moment où un choc extérieur détermine tout à coup l'éruption. Il semble que l'humanité ait besoin d'un changement durable dans la lutte de sa civilisation, et que, se modifiant pendant de longues périodes, d'un développement paisible, elle doive atteindre subitement son but dans la courte époque d'une révolution générale. C'est ce qui arriva pour la migration des peuples, pour les croisades et aussi pour l'époque de Charles-Quint.

Le principe de grands bouleversemens se trouvait dans le développement successif des forces des nations et des gouvernemens de l'occident durant le quinzième siècle, développement qui atteignit sa maturité à peu près à la

même époque en Espagne, en Angleterre, en France, en Italie, tandis que l'Allemagne s'élevait aussi à un nouveau degré de hauteur, que, d'une part, la découverte de deux mondes inconnus donnait à l'Europe une nouvelle vie, un élan inattendu, et que de l'autre, les progrès rapides des conquérans turcs répandaient l'effroi dans l'Europe et l'appelaient à une guerre dont sa propre conservation dépendait. Ce double ébranlement fit surgir ce développement inattendu de forces dignes d'admiration, qui, quoiqu'elles produisirent plutôt la discorde que la paix, ont cependant peu d'exemples dans l'histoire du monde.

Mais cette époque doit avec justice être nommée l'époque de Charles-Quint, non qu'il l'ait suscitée ou créée : un seul homme, quelque grand et quelque puissant qu'il fût, ne pouvait accomplir ce grand œuvre; durant toute sa vie il entraîna même plutôt son époque dans une lutte contraire, s'efforçant de résister au cours rapide du torrent; mais elle doit porter son nom, parce que sa fermeté et son génie ont embrassé l'ensemble de l'ébranlement général d'alors, et que tous efforts eurent pour but de maintenir l'unité de l'Europe.

Après avoir jeté ce coup-d'œil sur le monde connu alors, sur tous les gouvernemens et toutes les nations qui prirent une part médiate ou immédiate à la grande lutte, et la secondèrent, sur tous les élémens qui étaient déjà prêts pour le développement de l'époque moderne, et contribuèrent à déterminer son caractère, retournons à l'Allemagne et à l'Italie, qui toutes deux furent encore le centre de la culture européenne aussi bien que de la politique.

Après que l'Allemagne eut été, sous Charles de Bohême, placée dans un état de faiblesse et de désordre proportionné à celui du gouvernement, la dignité impériale sembla avoir perdu entièrement son rang et sa considération sous Wenceslas, puis se releva de nouvau sous le dernier empereur bohême Sigismond. Elle dut cet éclat d'abord au pouvoir qu'il possédait comme roi de Hongrie, quoique ce ne fût pas un pouvoir bien stable; mais elle le dut surtout aux deux conciles européens de Constance et de Bâle, auxquels Sigismond mit un zèle si grand, d'après l'ancienne attribution de l'empereur, comme protecteur de l'Église et de toute la république européenne chrétienne. Il était à la vérité excité à ce zèle par un motif

particulier plus près de lui : il avait besoin de l'union générale des Églises et de l'opinion publique déterminée par là, pour devenir, soit par la force, soit par accommodement, maître des Hussites. Ces sanglantes innovations avaient pris leur source, non pas comme chez Arnold de Brescia, dans une philosophie embrassant l'ensemble de la foi, mais dans une querelle pour quelques mystères et quelques usages du christianisme. Lorsque les leçons données par un Allemand, développées en Angleterre, furent transplantées à Prague, l'état de trouble et de discorde où se trouvait l'empire, fournit bientôt les moyens et l'occasion d'exciter un grand soulèvement populaire; l'on vit alors, pour la première fois, dans la guerre sanglante des Hussites, quelles conséquences effrayantes se produisent lorsque les intérêts de l'Église et de la chrétienté manquent d'un chef ecclésiastique et civil, dont le premier devoir soit de s'en occuper. Ils tombent entre les mains d'un peuple passionné et rebelle, et le différend ne peut plus être terminé que par une désastreuse guerre civile.

La dépendance du pape à Avignon avait amené une élection double, et quelques na-

tions ayant reconnu l'un ou l'autre des deux papes comme justement et validement élu, il en était résulté une division, le schisme de l'Église occidentale. Cette division eut pour l'opinion, les mœurs, le gouvernement, en général pour tout l'ensemble, des suites si fâcheuses qu'elle fut avec raison regardée par les contemporains comme un très grand malheur. Si ces conciles remplirent bien peu les espérances qu'on avait formées; si, sous plusieurs points de vue, leur conduite et leurs décisions méritèrent tant de blâme, ils contribuèrent cependant beaucoup à redonner une nouvelle vie à l'union des nations européennes comme membres d'un seul système politique chrétien, et préparèrent par là l'époque moderne. Leur but le plus prochain d'obtenir la validité d'une élection et d'assurer l'indépendance du chef de l'Église, fut, à la vérité, atteint, mais aussi, d'un autre côté, il fut acheté bien cher.

Lorsque d'abord, afin de terminer d'autant mieux le différend, on choisit, pour chef de l'Église, des hommes distingués par une haute naissance, une telle conduite n'était point blâmable en elle-même, car les papes, rendus à Rome, devaient mettre tout leur zèle à rétablir

et à relever l'empire de l'Église comme gage de leur indépendance. Aussi le quinzième siècle a-t-il produit plusieurs papes distingués par leur caractère et leur savoir.

Mais les hommes ne vont que trop facilement d'un extrême à l'autre. Ce qui d'abord n'était qu'une juste sollicitude pour la conservation d'une indépendance si long-temps méconnue, parut bientôt devenir un but principal. L'ambition des grandes maisons princières pour la plus haute dignité ecclésiastique, la considération d'une haute naissance et d'un pouvoir mondain gagnèrent trop d'influence; en général, le prince national italien prit souvent la place du Saint-Père. Le guerrier Jules II, qui, sur un trône mondain, se serait acquis une grande renommée, ne nuisit pas moins au Saint-Siége, dans l'opinion publique, que la mauvaise réputation d'Alexandre VI sous le rapport des mœurs. Léon X lui-même, le fils du grand Lorenzo, le protecteur de Raphaël, possédait bien des qualités qui le rendirent digne d'attacher son nom à l'époque du renouvellement des lettres, mais il n'avait point celles que réclamait sa vocation, et qui l'eussent mis en état de maintenir l'unité de l'Europe. Un

ferme Ximenès, embrassant également avec un esprit vaste les relations de l'État et de la vie, ainsi que toutes les connaissances sérieuses de son époque, eût alors mieux valu sur le trône romain que tous les Médicis.

Le pouvoir royal, que Sigismond unit au pouvoir impérial, l'idée renouvelée d'une union générale de toute la chrétienté occidentale, l'honneur du rang et de l'influence qu'elle eût apportée à l'empereur, contribuèrent beaucoup à relever la dignité impériale de sa décadence. L'alliance des maisons de Luxembourg et d'Autriche, qui eut lieu justement aussi sous Sigismond, eut encore des suites plus heureuses pour toute l'Allemagne. Le germe de la division fut extirpé par cette alliance de ces deux maisons princières allemandes, qui étaient alors les plus puissantes, depuis que la Bavière, devenue si grande sous l'empereur Louis, avait perdu la plupart de ses nouvelles conquêtes. A la vérité, une mort prématurée frustra les espérances que l'empereur Albert II avait données pour l'Allemagne et pour la puissance de sa maison. L'alliance si long-temps désirée avec la Hongrie fut aussi ravie à l'Autriche après la mort du jeune Ladislas, jusqu'à ce que

plus tard, sous Maximilien, elle fut consolidée de nouveau.

Cependant la dignité impériale demeura sans interruption dans la maison princière qui, depuis Rodolphe, y avait tant de droits, et qui, par ses vertus chevaleresques aussi bien que par ses principes politiques, était digne d'être choisie entre toutes pour lui rendre son antique splendeur. Frédéric IV surtout employa tous ses efforts à maintenir les priviléges impériaux; mais, possédant une puissance particulière peu considérable, il ne put pas repousser avec bonheur les armées hongroises sous le commandement de Mathias Corvin. Malgré le calme et l'indifférence apparente de son singulier caractère, on ne saurait lui refuser des connaissances, de l'esprit et de la sagesse, qualités par lesquelles il acquit une influence qui n'est point à dédaigner sur les affaires de l'Europe. Mais le second fondateur de la maison d'Autriche et de la puissance autrichienne fut son fils Maximilien. A côté du bonheur qui le seconda plusieurs fois, il eut encore souvent besoin de courage; sa vie active et inquiète fut une longue guerre sans interruption, et il ne put accomplir plusieurs de ses grandes pensées : ce-

pendant son esprit ne fut pas non plus sans influence. Ce fut plus par lui-même que par le secours d'un autre pouvoir qu'il devint le restaurateur de l'Allemagne, en particulier de son gouvernement et de ses mœurs, de l'opinion et de la culture générale, un puissant moteur et l'un des principaux créateurs de l'époque moderne.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Guerre de Bourgogne.— Défaite de Charles le Téméraire.— Maximilien recueille l'héritage de Bourgogne. — Caractère chevaleresque de ce grand empereur; il a été mal jugé par les historiens. —Influence qu'il exerça sur son époque.—Son intervention dans les troubles de l'Italie. — Son action sur l'Allemagne.— État de la noblesse à cette époque.— Ligue souabienne. — Caractère de la nation allemande sous le règne de Maximilien.

Quand l'époque est mûre pour une révolution générale, il suffit d'un coup, d'une étincelle, et tout est bientôt en feu. Tel était l'état de l'Europe, alors que la puissance royale s'était développée ainsi que la force de la nation avec une vigueur extraordinaire, que le pouvoir de la Suisse et l'esprit de l'Italie avaient atteint le plus haut éclat, et que l'Allemagne nourrissait déjà le jeune héros qui devait la replacer de nouveau à son antique rang de premier État, de première nation de l'Europe.

La guerre de Bourgogne, l'ambition de Charles le Téméraire, enflammé par l'espoir

chevaleresque de rétablir le puissant empire de son pays, et par le désir d'imiter Alexandre le Grand, portèrent ce premier coup, qui plongea toute l'Europe, durant plus d'un demi-siècle, dans des troubles guerriers. Les Suisses, en renversant la Bourgogne dans trois mémorables batailles, à la dernière desquelles le héros téméraire ne put survivre, posèrent la base de la grandeur des Habsburg, que, durant un demi-siècle, ils avaient combattus avec un acharnement qui dépassait les bornes de la justice de leur première séparation. Déjà, avant que la désastreuse ambition du téméraire guerrier et la belliqueuse Suisse en vinssent aux mains, l'empereur Frédéric IV avait pensé agir pour le mieux dans les intérêts de sa maison et pour la dignité de l'empire, en alliant Maximilien avec l'héritière de Bourgogne.

On ne saurait décider si ce fut l'impétuosité du Bourguignon ou les suggestions de l'envieux Louis, qui, lors de sa rencontre avec Charles, le décidèrent à un prompt départ. L'une comme les autres devaient être également étrangères à l'empereur, ami de l'honneur et de la paix. Dans le parti violent que prit Charles contre l'empire, Frédéric montra que s'il aimait la paix, ce

n'était pas par faiblesse ou par un simple désir de repos. Le duc de Bourgogne aurait voulu fonder un empire dans ces contrées centrales unies par tant d'antiques liens depuis Charlemagne et les Carlovingiens, situées entre les Francs et l'Allemagne, des bords de la mer des Pays-Bas jusqu'aux Alpes, peut-être même jusqu'aux côtes méridionales de la Provence. Cet empire eût pu avec raison alors être nommé empire de Bourgogne. Mais ses projets échouèrent, comme il arriva souvent des attaques d'une noblesse téméraire et chevaleresque, peu exercée dans la nouvelle tactique. Tous les priviléges attachés au nom qu'il ambitionnait, celui même d'être appelé roi, disparurent devant la vaillance invincible des paysans suisses.

Ce que la politique n'avait pu réussir à faire, l'amour et le courage d'un héros l'accomplirent. Car on peut bien dire que ce fut l'amour qui forma l'alliance entre Marie et le jeune Maximilien. On en trouve la preuve, non seulement dans l'accord intime qui les anima durant leur courte union, mais encore dans l'aveu public et inattendu de Marie qui, tandis que les États étaient encore indécis entre la France et les autres prétendans, vint leur déclarer que, par un

écrit de sa propre main, elle avait déjà donné sa parole et son anneau à Maximilien, donqu'elle ne pouvait rétracter. Maximilien accourut à ces mots, aussi effrayans pour son cœur que pour son ambition, avec la témérité qu'ils autorisaient; et il eut, dans ces débats, une occasion brillante de donner les premières preuves d'un courage héroïque et inébranlable.

Ainsi commence l'histoire du grand empereur, plus semblable à une poésie chevaleresque qu'au premier développement d'un événement politique. Pour lui, l'amour désœuvré n'était point un jeu de l'imagination, un vain songe de jeunesse, mais c'était une flamme qui l'excitait à de nobles actions. Si, opposé à l'expérience du politique Louis, blanchi dans l'astuce, il montra déjà, quoique encore jeune, une telle capacité, il prouva aussi, par la fermeté qui ne le quitta point au milieu d'un peuple rebelle, qu'il possédait non seulement le courage de la bravoure chevaleresque au jour du combat, mais encore ce courage plus rare et plus difficile, qui ne se laisse abattre ni même ébranler par quoi que ce soit, et qui donne, à son possesseur, la force d'être toujours digne de lui-même, de ne jamais perdre son honneur quoi-

que vaincu par les armes et tombé au pouvoir de son ennemi. Il lui était surtout donné d'unir ce qui se rencontre si rarement, une force héroïque et une aimable douceur. Lui, qui souvent engageant le combat avec une armée plus nombreuse que la sienne, payait de sa personne; qui, dans des jeux et des plaisirs chevaleresques dignes des héros de la fable, domptait des lions de ses propres mains; qui devançait le hardi chasseur des Alpes sur les rochers les plus arides; qui, en un mot, trouvait un plaisir à se jouer follement du danger et était également accessible aux sentimens les plus doux. Bien des années après que sa première et tendre épouse lui eut été si promptement enlevée, il ne pouvait encore y penser sans émotion et sans verser des larmes. Il montra toujours un pieux respect et un amour dévoué pour son père, à qui, cependant, il était tellement supérieur en capacité et en esprit. Il n'usurpa jamais ses priviléges. Quoique né pour la guerre et le commandement des armées, il était cependant, au fond, ami de la paix par ses principes et ses sentimens. Aussi long-temps que l'honneur et le grand but qu'il se proposait le permirent, il préféra les démarches pacifiques à une rupture

ouverte. Il montra toujours une patience et une condescendance inaltérables dans les affaires et les transactions politiques.

Ce vertueux et grand empereur a souvent été rabaissé par les jugemens des historiens, uniquement parce qu'il n'a pu accomplir plusieurs de ses grands projets. On dirait, à les entendre, que les pensées les meilleures et les plus dignes, sont celles qui vont au-devant des souhaits de la foule; en sorte que tout homme puissant et favorisé de la fortune puisse les saisir et les conduire à leur but. Ils semblent ignorer qu'il est surtout difficile de faire ce qui est seulement juste et véritablement grand, ce que la foule et l'époque ne veulent pas et ne pensent pas, mais ce qui leur serait nécessaire pour les élever au-dessus d'elles-mêmes. Ils oublient qu'on peut déployer une plus grande âme et une plus grande force héroïque en luttant contre une époque, qu'en secondant sa faiblesse. Et cependant Maximilien a agi sur l'Europe et sur la direction de son époque plus qu'aucun des trois rois français qui furent ses contemporains, quoique ceux-ci fussent maîtres d'un pouvoir bien supérieur. Il exerça une influence plus grande que tous les politiques italiens, qui

crurent si souvent le tromper par leur prévoyance et leur finesse, parce qu'il était né de l'autre côté des Alpes. Quant à son action intérieure sur l'Allemagne et l'Autriche, on ne peut dans son siècle, lui comparer qu'Isabelle Ximenès.

Encore dans la fleur de l'âge, il saisit comme au vol l'héritage de la Bourgogne, qui, dans ces circonstances, était l'objet de toutes les prétentions; il libéra l'Autriche de la Hongrie après la mort de Mathias Corvin, et s'il ne put et ne voulut pas pousser plus loin ses succès et ses victoires de ce côté, il assura cependant l'antique succession de l'Autriche sur le trône. Il fonda sur ces deux grandes possessions et sur ses espérances le pouvoir futur de sa maison, dont l'accord souvent troublé sous la domination de son père, fut tout-à-fait rétabli par lui, et dont il réunit de nouveau les forces divisées.

On doit surtout avoir devant les yeux ce qu'il a fait extérieurement pour l'Allemagne, pour l'Europe, en général pour son époque et l'action qu'il produisit sur elle. Quoiqu'il n'ait pas toujours pu accomplir tout ce qu'il projetait, cependant nous ne saurions lui refuser notre admiration quand nous considérons, non seule-

ment ses actions et son histoire, mais encore et surtout les pensées qui l'ont dirigé. Les principes d'après lesquels Maximilien agissait aussi bien dans les intérêts de l'Europe que dans ceux de l'Allemagne, étaient les mêmes que ses prédécesseurs de la maison d'Habsbourg avaient déjà suivis et constamment pris pour guidès dans leur conduite; seulement il embrassa ces principes en partie avec plus de force et de zèle; il les unit à plusieurs pensées et projets à lui particuliers. Les principes autrichiens, dans les relations avec le reste de l'Europe, furent toujours les mêmes depuis l'empereur Albert II jusqu'à Maximilien, même jusqu'à Charles-Quint : diriger toutes les forces militaires de l'Europe unie contre l'ennemi commun d'alors, les Turcs; maintenir autant que possible la paix entre les puissances chrétiennes; chercher à atteindre toujours le but qu'on se proposait plutôt par de pacifiques négociations que par la puissance des armes; apaiser les différends et les guerres qui pouvaient se déclarer, comme s'il s'agissait de différends domestiques; rallier toujours davantage les maisons régnantes de l'Europe à une seule famille; enfin, soutenir la considération et la dignité de l'Église et du

pape au plus haut degré possible, et maintenir intacts les droits et les priviléges de la dignité impériale. Telle est la noble tâche que s'imposèrent ces souverains.

Quant à l'Italie, la suite a bien prouvé que l'Autriche n'avait en aucune façon outre-passé les bornes d'une domination protectrice d'après l'antique coutume impériale, ni mésusé de cette domination. Ces principes, qui furent la base de la conduite de tous les empereurs autrichiens depuis Albert II jusqu'à Charles-Quint, diffèrent beaucoup de ceux des autres rois de l'Europe, chez lesquels, là où un système et des principes fermes de gouvernement sont visibles, on ne trouve qu'une tendance à s'emparer du pouvoir le plus absolu. Les princes autrichiens furent dirigés par l'idée bien plus relevée d'une république chrétienne, d'une alliance libre et pacifique des États et des peuples européens.

Déjà la première entreprise de l'empereur Albert II était une vraie guerre turque qui le rendit malade et le conduisit au tombeau. Que si, après lui, les forces de la Hongrie ne furent plus dirigées contre les Turcs, mais plutôt affaiblies par des divisions intestines et réservées

pour des desseins vains et ambitieux contre les royaumes chrétiens voisins, ce fut un grand malheur pour le pays. Quelque court que fut le règne d'Albert II, cet empereur donna cependant les plus grandes preuves de sa sollicitude pour l'accord de l'Église et la dignité de son chef. Déjà depuis Rodolphe le Fondateur, les princes autrichiens s'étaient distingués de tous les autres Allemands par leur ferme attachement à la croyance et à l'Église, aussi bien que par leurs vertus chevaleresques. L'un des plus beaux côtés de la vie de l'empereur Frédéric IV est sa longue amitié avec Æneas Silvius, par la suite pape, sous le nom de Pie II. Cet homme, l'un des plus instruits et des plus spirituels de son siècle, avait pu, non sans peine, rétablir l'accord de l'Église, détruit par la querelle des conciles et par la fureur des hussites. Si tous ses successeurs sur le siége papal avaient connu l'Allemagne et ses relations aussi bien que lui, cet accord se serait maintenu plus long-temps. Frédéric ne put pas résister à la puissance supérieure du belliqueux, capricieux et avide Mathias. Dans ses rapports et ses transactions avec la Suisse, la France et la Bourgogne, il fut plus heureux; et, avec l'ac-

complissement de ses projets, il sentit renaître en lui une prédilection pour la paix, qui n'était pas seulement un penchant, mais bien un principe de sa conduite.

Maximilien aussi fut entraîné par les autres dans ce tourbillon de guerres, d'alliances et de contre-alliances qui alors agitait la moitié de l'Europe. L'ambition avide de Charles le Téméraire avait donné le signal. Après sa chute, une semblable passion pour les conquêtes s'empara des rois français, surtout de Charles VIII, tandis que Louis XI avait plutôt cherché à raffermir le pouvoir dans l'intérieur. Cet amour de conquêtes, lorsque la querelle pour l'héritage de Bourgogne fut conciliée, prit la direction de l'Italie, où Naples et Milan, et surtout la Suisse, avaient été des instrumens toujours prêts dans les circonstances les plus rapprochées de cette époque. La légèreté et l'anarchie des Florentins, l'égoïste neutralité de Venise, la politique astucieuse de tous les Italiens, augmentaient sans cesse les causes de discorde et donnaient toujours un nouvel aliment au feu de la guerre qui a si long-temps ravagé l'Italie.

Les Italiens s'étaient eux-mêmes attiré ces malheurs; ils avaient d'abord appelé les Fran-

çais à eux. Après que leur patrie eut été longtemps le théâtre de la guerre et en eut été dévastée, un nouveau souhait devint la pensée dominante de toute la nation : c'était la délivrance de l'Italie du joug étranger ou des barbares, comme ils nommaient tous ceux qui étaient nés de l'autre côté des Alpes. Mais ce n'était qu'un mouvement négatif, sans activité et sans conséquences. L'Italie ne pouvait alors devenir un État unique, car lequel des États presque égaux en puissance qui la composaient eût pris l'avantage et fût devenu le point central du tout, le noyau autour duquel devaient se grouper et se confondre tous les autres? Tous, excepté celui-là, auraient été en quelque sorte dissous, ou du moins auraient dû abandonner leur existence individuelle; ceux-là même qui parlaient le plus haut de l'unité et de l'indépendance de la nation furent souvent les perturbateurs de la patrie et contribuèrent par là à prolonger son état de dépendance.

En général, à cette époque, les Italiens étaient bien au-dessus de toutes les autres nations en fait de politique, si l'on appelle seulement ainsi la théorie ou l'art d'arriver au pouvoir et de s'y maintenir par tous les moyens

possibles; mais pour ce qui est des véritables grandes idées politiques, nous n'en trouvons en vérité aucune chez eux dans ces temps-là. Il était évident que le nord et le centre de l'Italie ne pouvaient former qu'un État fédératif; que si, pour y maintenir l'équilibre, il était encore besoin d'une autre puissance et d'un autre protecteur, les Italiens pouvaient facilement établir la comparaison entre la domination française, qu'ils appelèrent de tous leurs vœux, et l'influence de l'empereur d'Allemagne, fondée sur le droit antique et la succession. Le choix était facile à faire, en mettant en présence, d'un côté, le sort des petites contrées incorporées dans le royaume de France, telles que la Bretagne, la Provence, et de l'autre, l'indépendance des divers États de l'Allemagne sous la domination impériale. Ces antiques patriotes italiens du temps du Dante, qui ne désiraient rien tant qu'un empereur ami de la gloire et de la justice, capable de restaurer l'empire et l'Italie, marchaient dans un sentier bien plus droit que le faux patriotisme des Florentins modernes, qui n'avaient sans cesse dans la bouche que la délivrance de l'Italie. Si Maximilien avait pu réaliser le désir singulier que,

dans les années postérieures il forma, de devenir pape, on peut croire qu'il aurait aussi bien réussi en Italie qu'en Allemagne à rétablir l'ordre et l'unité entre les différens États; peut-être même eût-il fait de Rome le centre de ce royaume, et eût-il pu parvenir à relever l'Église avec plus d'efficacité que Jules II, pape aussi amateur de la guerre que capricieux dans ses alliances, qui ne contribua pas moins à troubler le repos de l'Italie qu'à rétablir dans son éclat la dignité sacerdotale.

Au milieu de ce chaos des guerres d'Italie, dans ce conflit d'alliances et de contre-alliances à chaque moment changées, où Maximilien se trouva engagé, ce qui distingue surtout cet empereur de la politique italienne ainsi que de la légèreté avec laquelle les rois français, sans être cependant aussi systématiquement perfides que Louis XI, oubliaient promptement leurs promesses, c'est la scrupuleuse religion avec laquelle il ne voulait pas se départir d'une alliance une fois conclue : souvent ce principe a eu pour lui les conséquences les plus avantageuses.

Dans ces guerres d'Italie il avait un but à lui propre; mais il ne put l'atteindre; quoique les

premières puissances politiques d'alors unissent leur pouvoir au sien pour y parvenir, parce que ce projet n'avait pas été bien saisi par elles, ou qu'elles le perdirent bientôt de vue : c'était la division et l'anéantissement de Venise. Il avait été personnellement offensé par Venise d'une telle manière que ce seul prétexte pourrait le disculper et justifier sa haine. Les conquêtes de Venise avaient attaqué ou menacé le Tyrol, l'Italie et les frontières de l'empire, au mépris des antiques priviléges et des traités, en sorte que, de ce côté, il y avait un sujet et un prétexte suffisans pour déclarer la guerre. Il s'y mêlait bien aussi quelque désir de conquête; c'était encore, sous ce point de vue, un projet fort avantageux pour l'accroissement de sa maison. Mais ce n'était pas seulement l'affaiblissement de Venise que voulait Maximilien, c'était sa destruction; sa haine contre cet État, le seul contre lequel il en ait montré, pourrait bien avoir eu encore une autre cause que celle qui lui était personnelle. Dans une confédération d'États compliqués et désunis, une ambition guerrière, franche et passionnée est bien loin d'être aussi dangereuse pour l'ensemble, qui ne peut maintenir sa liberté que

par l'unité parfaite, qu'une froide et égoïste neutralité; rien n'est mieux fait que cet égoïsme démesuré pour aigrir et offenser un souverain plein de justice et d'honneur, animé de grandes idées. Maximilien n'eut peut-être pas tort dans sa grande âme, en regardant Venise comme la source de tous les malheurs de l'Italie.

On a coutume de déverser le blâme sur la politique de Maximilien, parce qu'il n'a pas réussi dans tous ses projets. Cependant il a plus fait que les rois de France, alors bien plus puissans, qui, dans leur amour de conquêtes, se conduisaient sans avoir de plans fixes, comme s'ils n'avaient pas été capables de s'en tracer un et de le suivre.

La fortune contribua à faire monter le fils de Maximilien, Philippe le Beau, sur le trône d'Espagne, comme son oncle Charles. Mais ne serait-il pas injuste d'attribuer à la fortune seule le fruit de tant d'efforts, de tant d'obstacles vaincus, tandis qu'il est certain que, parmi les souverains d'alors, aucun ne fut si infatigable, si actif, et conduit par des principes plus fermes dans ses transactions et ses relations extérieures, que l'empereur Maximilien?

Son influence sur l'Allemagne fut plus sim-

ple que son intervention dans les troubles d'Italie et les intérêts généraux de l'Europe. Il eut aussi à combattre des difficultés extraordinaires dans la mauvaise constitution et le droit du plus fort; ses efforts constans et sans cesse renouvelés pour maintenir la paix intérieure, les moyens par lesquels il chercha à assurer l'efficacité des lois, en instituant les chambres de justice et en divisant l'Allemagne en cercles, ne constituent pas un mérite aussi propre et exclusif à Maximilien; car ses prédécesseurs avaient aussi déjà voulu et commencé les mêmes choses : seulement il les continua avec fermeté et persévérance, dirigeant sa conduite d'après les principes les plus sages. Si le repos ne fut pas complètement rétabli, c'est que la cause des troubles se trouvait dans la constitution même du gouvernement, par laquelle Charles IV n'avait pas détruit tous les maux de l'État, mais bien plutôt les avait consolidés sous l'apparence de l'ordre le plus parfait, et les avait ainsi rendus fermes et durables. Charles IV aussi avait donné des lois pour la paix intérieure; mais ses vues et ses principes étaient très différens de ceux des empereurs autrichiens. Il est remarquable que plu-

sieurs des institutions bien plus convenables au but proposé d'Albert II furent rejetées comme contraires à la paix publique, parce que les villes y étaient trop favorisées. C'est là une preuve frappante de l'esprit qui animait les principes politiques des empereurs autrichiens.

Frédéric IV voulut abolir le droit romain, qui embrouillait encore plus les affaires, agissait d'une manière peu favorable à la liberté, et nous ramena à la belle institution d'origine allemande conservée seulement en Angleterre, à la justice de paix, composée de juges tirés de la classe même de l'accusé.

Il est certain que le principe fondamental qui dirigeait la conduite des empereurs autrichiens était de maintenir intacts les priviléges et les héritages patriotiques. La division de l'Allemagne d'après les quatre nations principales, la Souabe, la Bavière, les Pays-Bas et la Saxe, fut des plus importante pour l'influence des principes autrichiens sur la constitution. On conçoit que cette division en cercles non seulement remplaça les anciens duchés en décadence, mais encore dut frayer le chemin pour les rétablir. C'est ce qui arriva pour la

Souabe. Plus tard, l'Autriche s'efforça de l'imiter, et alors l'intérêt général de la patrie se trouva uni avec celui de la maison régnante. Rétablir ces anciens duchés nationaux eût été le seul moyen d'asseoir le gouvernement sur de fermes bases, en sorte que toutes les transactions importantes, et en particulier le choix du roi, eussent de nouveau été décidées par la véritable volonté et la force de la nation.

Sous le gouvernement électif de Charles IV, le contraire eut lieu, par la division arbitraire du droit électif, tout-à-fait disproportionné avec la vraie masse de la nation et ses principaux membres, et par tous les priviléges qu'il donna aux princes électeurs. Lorsque les princes électeurs sont presque tout-à-fait indépendans et héréditaires, le chef se trouve déjà lié par l'élection, et il est facile de prévoir que les princes électeurs deviendront nécessairement toujours plus puissans, car leur ambition est favorisée par cette circonstance. Le chef, au contraire, devra perdre chaque jour davantage son pouvoir; le lien qui unit les membres avec la tête se rompra; l'ensemble du gouvernement s'approchera toujours plus de sa ruine, qui

serait aussi en effet bien plus rapidement arrivée, si un concours de circonstances particulières n'était venu s'y opposer et la retenir artificiellement.

Le gouvernement impérial de Charles IV était donc vraiment déjà un gouvernement qui marchait vers sa décadence. Plus fâcheuse encore fut l'influence morale qu'il exerça sur les opinions et les sentimens des princes allemands. Par ce gouvernement, leur intérêt fut nécessairement aliéné et séparé du tout, et trop souvent l'affaire qui devait être la plus importante de la nation, l'élection du roi, fut traitée et vendue de la manière la plus indigne entre quelques princes et leurs conseils. Aussi, depuis cette époque, voyons-nous un intérêt sordide et une basse cupidité porter les princes à rechercher un léger agrandissement de territoire, tandis qu'ils ne montrent qu'indifférence et tiédeur pour tout ce qui regarde la patrie et le bien général.

Dans les expositions qu'on a faites du droit du plus fort en vigueur à cette époque, on accuse ordinairement la noblesse de tous les désordres qui étaient alors dominans. Ils étaient certes bien considérables, car ils finirent pres-

que par amener une guerre civile entre les villes puissantes et orgueilleuses et la noblesse non moins hautaine. La corruption des princes se cachait sous l'apparence de formes légales et justes; mais l'absence de patriotisme est plus grande encore peut-être chez eux que parmi la noblesse; car, malgré sa barbarie, on ne peut refuser à celle-ci d'avoir déployé, même à cette époque, une force digne d'elle, de nobles qualités, qui, seulement mieux dirigées et mieux unies, auraient plus tôt dû se développer pour la gloire et le bonheur du pays. On trouvera ce caractère même dans l'histoire du héros Goetz de Berlichingen, où cependant le droit du plus fort et son apologie sont assez franchement adoptés, et où une confession sincère nous offre un bizarre milieu entre le héros enthousiasmé pour sa patrie, pour son devoir, et un capitaine de brigands.

Cette noblesse guerrière, qui ne reconnaissait que le droit du plus fort, était un ordre nouveau, à la vérité fort dégénéré, qui succédait à l'antique noblesse nationale, à la noblesse féodale, et enfin à la chevalerie, et qui offrait la quatrième forme de cette puissance fondamentale d'un État. Le premier germe

des abus se trouvait dans l'ancien droit de défense personnelle. La corruption et le désordre étaient déjà dominans avant que la féodalité fût éteinte et ses forces perdues. L'esprit chevaleresque n'offrit pas une opposition assez forte, parce qu'il ne fut jamais général.

On pouvait combattre le mal et le désordre par deux voies différentes : soit par le despotisme illimité, soit en ramenant la noblesse à sa véritable destination et aux anciens principes fondamentaux de la constitution allemande. Ce dernier moyen était le meilleur, mais aussi le plus difficile. Un très puissant empereur seulement aurait pu ramener à l'ordre une telle noblesse et faire de nouveau servir ses forces bienfaisantes au bien général; mais les princes eux-mêmes furent ceux qui l'empêchèrent le plus par leur opposition violente contre le pouvoir impérial, par l'absence toujours plus générale de grands buts, de nobles pensées et de sentimens vraiment patriotiques, vraiment dignes de leur rang de princes.

La maison de Habsbourg se distingue éminemment des autres maisons princières de cette époque, soit par ses opinions, soit par ses principes, et fait une heureuse exception; mais

on peut expliquer ce fait par une raison très plausible : les malheurs extraordinaires que cette maison princière avait éprouvés presque sans interruption durant l'espace de temps écoulé entre Rodolphe et Maximilien pouvaient avoir contribué à y maintenir une force d'âme héroïque, tandis que les souvenirs de la renommée de Rodolphe, de l'ancien éclat de sa maison et ses grands revers, entretenaient son courage; en sorte que, même dans les infortunes les plus terribles, elle ne cessa jamais de diriger tous ses efforts vers la dignité impériale, et chercha toujours à regagner l'ancienne réputation dont elle jouissait. Une ferme résolution est le meilleur préservatif contre de petites fautes et contre des vues étroites.

Nul ne fut si pénétré d'une noble ambition de gloire pour sa maison, et de la haute destination de la dignité impériale, que l'empereur Maximilien. Lui-même, chevalier et patriote allemand, imprima aussi à la noblesse de son temps, un élan patriotique et un caractère chevaleresque, surtout; il rétablit l'ordre et la paix en Allemagne, autant que cela était possible dans les circonstances d'alors.

Une idée tout-à-fait propre à Maximilien,

fut la fondation d'une ligue souabienne. Instituée d'après l'antique habitude et la tendance des Allemands pour des alliances libres, et d'après l'exemple des confédérations allemandes, des Suisses et de la Hanse, elle devait créer un pouvoir national, pour mettre en activité l'ancienne constitution, avec toute la vigueur et la dignité nécessaires à son maintien.

La réunion des villes, de la noblesse et des princes en une seule alliance, pouvait encore arrêter et apaiser les deux partis, prêts à en venir aux mains dans une guerre civile générale. Elle pouvait surtout redonner de la vie au patriotisme et à l'unité allemande, dans la plupart des contrées de l'empire. L'action de ce puissant lien fut grande, jusqu'à ce que plus tard d'importans événemens et de nouvelles circonstances, entraînant avec eux l'esprit de l'époque, tout fut changé.

Il est évident que Maximilien eut dans sa pensée quelque projet encore beaucoup plus grand, car il voulait entraîner les Suisses dans la confédération souabienne, et les rattacher ainsi de nouveau plus fortement à l'empire, par cette dernière tentative. S'il n'a pas réussi non plus dans ce dessein, du moins lui reste-

t-il le mérite d'avoir voulu, à cet égard, ce qu'un empereur allemand devait désirer. Il prévoyait quelles funestes conséquences la séparation de la Suisse d'avec l'Allemagne aurait pour cette dernière contrée, et s'il était encore un moyen de renouer le lien rompu, ce n'était qu'ainsi qu'il pouvait y parvenir.

On peut caractériser de la manière la plus frappante, les opinions et les principes politiques de la maison d'Autriche à cette époque, en disant : qu'ils maintinrent intacte dans sa plus grande partie la constitution du moyen âge, jusqu'à ce qu'une nouvelle époque amenât de nouveaux principes.

Les liens communs de l'Europe qui unissaient ou devaient unir toutes les nations occidentales du moyen âge, en une république chrétienne, étaient l'Église, la dignité impériale et la chevalerie. Ces trois grandes puissances morales représentent tout le corps des principes politiques du moyen âge. Leur action se fit sentir encore dans la maison impériale d'Autriche, tandis que dans les autres États, l'idée d'une union de toute la chrétienté, d'une alliance des nations chrétiennes, était déjà perdue depuis long-temps; que l'intérêt pour le

bien général de l'Europe était refroidi, et qu'il ne restait de visible dans leur intérieur, qu'une tendance égoïste et isolée vers l'acquisition d'un pouvoir absolu. Dans l'emploi qu'ils ont fait de la dignité impériale, les princes autrichiens se sont fait admirer par leur soumission à l'Église, par leur politique fondée sur des transactions pacifiques dans les relations européennes, et pour ce qui regarde l'Allemagne, par leurs vertus chevaleresques, par leurs efforts infatigables pour rétablir la vraie liberté et l'ancienne constitution allemande.

Que si la constitution allemande ne fut et ne pouvait pas être alors tout-à-fait rétablie par Maximilien, l'un des plus puissans, des plus actifs empereurs, et peut-être le plus riche en idées, il n'en a que plus puissamment agi sur l'esprit allemand, qui dans toutes ses parties, reçut de lui une nouvelle direction.

Quoiqu'il ne frappa point de mort, en apparence, l'ancien gouvernement, comme l'avait fait Charles IV, et qu'au contraire il voulut le maintenir dans un état vigoureux et lui redonner la vie, cependant les vues et les connaissances nouvelles dont son époque fut si féconde, ne lui furent point étrangères. Ce qu'il a opéré

comme homme d'État infatigable, comme chevalier occupé sans cesse de tant de guerres ou de jeux guerriers; ce qu'il fit pour les sciences et les arts et leur développement, suffirait bien pour lui assurer aussi une place honorable parmi les penseurs et les artistes de son temps, pour remplir la vie d'un savant laborieux. Il fut dans l'amitié la plus intime avec les plus grands savans de son époque : tandis qu'avec l'un il se livrait à des discussions philosophiques, il faisait avec d'autres des recherches historiques très zélées. Il fit faire et composa lui-même plusieurs ouvrages, en allemand il est vrai, quoiqu'il connût les autres langues alors en usage en Europe, et fût plus habitué au latin comme homme d'affaires. Il aimait et favorisait le dessin et la peinture, qui fleurirent en Allemagne sous son règne, principalement dans la personne d'Albert Dürer. Il aimait aussi les arts mécaniques et les mathématiques qu'il appliqua à l'art de la guerre. Il éleva la tactique militaire allemande à un plus haut degré de perfection, de telle sorte que l'infanterie allemande, les lansquenets, autant appréciés que les Suisses, donnèrent aux yeux des connaisseurs, l'avantage aux Allemands sur

toutes les autres nations de l'Europe, dans l'art des retranchemens et l'usage des bouches à feu.

Après cette activité d'esprit infatigable, ce qui distingue le plus Maximilien, c'est l'universalité de son esprit avec lequel il embrassait les objets de toute espèce. Quant à ses plans impraticables et restés sans exécution, on ne saurait l'en blâmer, lorsqu'on connaît l'époque où il vécut, et qu'on sait combien grande fut son influence médiate ou immédiate, et combien il fit avancer l'esprit de son temps. Ses fautes furent celles qui sont le propre des hommes les plus actifs et les plus nobles. Il n'était pas économe, s'emportait dans sa colère, mais son esprit ferme savait bientôt rentrer dans ses limites et s'y maintenir; enfin, il aimait le plaisir.

Le caractère de la nation allemande était alors divisé en deux parties très distinctes. La noblesse et les villes différaient plus dans leur esprit et leurs mœurs, que deux nations séparées. On peut dire de Maximilien, qu'il réunissait en lui les deux élémens du caractère et de la civilisation allemande. L'esprit chevaleresque n'avait plus cette douceur, cet amour pur et héroïque, qui dans les premiers temps de

son développement le firent briller d'un si bel éclat. Mais cependant il faisait encore l'ornement d'une noblesse dégénérée, et au milieu de ses vices, il lui inspirait encore de nobles qualités. D'un autre côté, l'on voyait naître la civilisation urbaine, l'industrie, ce génie profond qu'on retrouve dans les édifices, les peintures et les écrits des citadins de ce temps-là. Telles étaient alors les deux formes sous lesquelles se montrait l'esprit allemand. Sous le rapport de l'étendue et de la capacité des facultés intellectuelles, on peut, sans exagération, dire que l'empereur Maximilien fut l'homme le plus parfait, le plus accompli de son époque.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES

DU PREMIER VOLUME.

Pages.

CHAPITRE Ier. Dignité des études historiques. — Injuste reproche de partialité adressé aux historiens. — État primitif de l'Europe. — Esquisse rapide de la chute des républiques grecques. — Rome. — État de l'Allemagne. — Origine asiatique de ses peuples. — Influence de son climat. — Erreur qu'on commet en regardant les Germains comme des barbares..... 1

CHAPITRE II. De la poésie considérée comme source historique. — Des Germains. — Leur religion. — Leur gouvernement. — Leur fraternité guerrière. — Condition des femmes chez eux. — De la migration des peuples. — Seconde rencontre des Romains avec les Germains. — Manière dont les Romains traitaient les peuples vaincus. — Hermann. — Révolte des Bataves sous Civilis. — Guerre des Germains contre les Romains sous Trajan. — Guerre de Marcoman. — Chute de Rome..... 44

CHAPITRE III. Des Goths. — Facilité avec laquelle ils embrassèrent le christianisme. — Leur modération dans la guerre. — Leur respect pour la littérature romaine. — Différence qu'on remarque dans les jugemens contemporains sur la conduite et le caractère des peuples allemands. — Conquête de Rome

Pages.

par Geiseric, roi des Vandales. — Attila. — Caractère de ce conquérant. — Son mépris pour la langue romaine. — Théodoric. — Courte durée de l'empire des Goths. — Migration des Francs et des Saxons. — Klodusig dit *Clovis*. — Perfectionnement successif du gouvernement franc sous les Mérovingiens. — Avènement de la dynastie Carlovingienne. — Karl le Grand dit *Charlemagne*. — Poésies des Goths. — Les *Niebelungen liede* et le *Heldenbuch*. — Mythologie allemande. — Odin, personnage historique 105

Chapitre IV. Karl le Grand considéré comme législateur. — Formes que prit le christianisme chez les différentes nations, et influence qu'il y exerça. — Accroissement du clergé, de ses richesses et de son pouvoir. — Empire d'Allemagne. — Tableau des trois dynasties qui occupèrent successivement le trône impérial. — Du pouvoir papal. — Grégoire VII. — De la chevalerie et des croisades..... 170

Chapitre V. Caractère des différentes expéditions à la terre sainte. — Les héros des croisades comparés à ceux de l'antiquité. — Législateurs du moyen âge. — Cause du manque d'unité dans les croisades. — Influence des croisades sur la chevalerie, sur le commerce, sur la poésie, les sciences et les arts. — Mahomet et sa religion. — Influence du mahométisme sur la philosophie. — Décadence de l'empire jusqu'à Rodolphe de Habsburg..... 222

Chapitre VI. Continuation de l'histoire du moyen âge. — L'empereur Rodolphe. — Albert I. — Frédéric. — Louis de Bavière. — Charles IV. — Gouvernement qu'il donna à l'Allemagne. — Décadence de l'empire après lui. — Confédérations remarquables qui se forment. — La

Pages.

Suisse, la Hanse et l'ordre des chevaliers allemands. — Développement des diverses nations de l'Europe. — De l'Italie. — De la France. — Sa lutte avec l'Angleterre. — Jeanne d'Arc. — Influence de la migration des peuples et des croisades sur les caractères nationaux. — Accroissement du pouvoir royal en France et en Angleterre. — De l'Espagne. — Ferdinand et Isabelle. — Ximenès. — Des Portugais et du commerce de l'Inde. — Situation du Danemarck, de la Russie, de la Pologne et de la Hongrie à cette époque. — Sigismond, empereur d'Allemagne. — Ferdinand IV. — Son fils Maximilien..... 246

CHAPITRE VII. Guerre de Bourgogne. — Défaite de Charles le Téméraire. — Maximilien recueille l'héritage de Bourgogne. — Caractère chevaleresque de ce grand empereur. — Il a été mal jugé par les historiens. — Influence qu'il exerça sur son époque. — Son intervention dans les troubles d'Italie. — Son action sur l'Allemagne. — État de la noblesse à cette époque. — Ligue souabienne. — Caractère de la nation allemande sous le règne de Maximilien..... 301

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

NS

DEC 21 1948

LENOX LIBRARY

Bancroft Collect
Purchased in 18

DEC 21 1948

LENOX LIBRAR

AUCTOR PRETIOSA

Bancroft Coll

Purchased in

DEC 21 1948

LENOX LIBRARY

Bancroft Coll
Purchased in

DEC 21 1948

LENOX LIBRAR

AUCTOR PRETIOSA

Bancroft Coll

Purchased in